

SAS [087] – L'otage d'Oman

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



L'OTAGE D'OMAN

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S. A. S.-087

L'OTAGE D'OMAN

CHAPITRE PREMIER

William Schackley fixait l'énorme ventilateur aux pales immobiles qui pendait au-dessus de sa tête comme une menace. Insolite objet de luxe dans cette pièce de huit mètres carrés où il croupissait depuis exactement cent soixante-huit jours : un bureau désaffecté donnant dans le parking souterrain de l'immeuble moderne vidé de ses habitants, dans la banlieue sud de Beyrouth L'Américain se repassa mentalement pour la millième fois les quelques secondes qui avaient fait basculer son existence. Il était 7 h 30 du matin et il se rendait à son bureau comme d'habitude. Deux voitures – une Mercedes grenat et une Renault 12 blanche sans plaques – avaient surgi de la rue Hamra, coinçant sa Dodge. Puis les coups de feu, les glaces qui volaient en éclats, son chauffeur affalé sur le volant, ensanglanté, les adolescents à la barbe naissante, en tenue léopard, armés de Kalachnikovs qui l'arrachaient de la voiture. Le plus excité n'arrêtait pas de crier :

— *You come, you come, or I kill you*⁽¹⁾ ! Il avait eu mal pendant des semaines, derrière l'oreille, là où une crosse l'avait frappé.

La dernière image qu'il avait gardée avant de perdre connaissance, c'était les passants qui s'enfuyaient ou détournaient la tête, faisant comme s'il ne se passait rien. Il était revenu à lui, allongé sur le plancher arrière de la Mercedes. Trois hommes étaient serrés sur la banquette, leurs rangs posés sur son dos. La voiture se faufilait dans la circulation folle de Beyrouth ouest, précédée par la Renault blanche qui ouvrait la route à coups de rafales tirées en l'air. Tandis qu'ils roulaient, on lui avait bandé les yeux et passé des menottes, lui attachant les mains derrière le dos.

Une demi-heure plus tard, ses ravisseurs s'étaient engouffrés dans un sous-sol et, immédiatement, l'avaient enfermé là où il se trouvait.

Il régnait dans sa cellule une chaleur étouffante, poisseuse, insupportable qui avait fait place progressivement à une humidité glaciale avec l'arrivée de l'hiver. Il avait été kidnappé le 16 octobre et on était le 1^{er} février. William Schackley passait son temps allongé en slip sur son lit de camp, lisant et relisant les rares livres et les journaux périmés qu'on lui remettait parfois.

Une clef tourna dans la serrure de sa cellule et il leva la tête, sans émotion. Les premiers jours de sa captivité, il s'attendait à chaque

instant à être libéré ! Il ne pouvait imaginer qu'un groupe terroriste retienne longtemps un Troisième Secrétaire de l'ambassade américaine. Bien sûr, Beyrouth était une ville démente, hyper-dangereuse, mais quand même, il devait y avoir des règles... Arrivé au Liban trois semaines avant son kidnapping, il était allé voir les ruines de l'ancienne ambassade, réduite en poussière par une voiture piégée. L'épouvante, mais cela n'était rien à côté du cauchemar qu'il endurait maintenant.

La porte s'ouvrit sur le plus jeune de ses gardiens : un Chiite au visage encore enfantin, avec un brassard rouge sur lequel était imprimé un verset du Coran. C'est lui qui apportait deux fois par jour de la molokhié, une soupe verdâtre au poulet et à la viande. Cette fois, il défit la menotte qui l'attachait au lit et le tira brutalement par l'anneau.

— *Come !*

Apparemment, le seul mot anglais qu'il connaisse.

À travers le grand sous-sol où s'entassaient des caisses de munitions, des camions équipés d'armes lourdes, des véhicules criblés de balles, il l'entraîna jusqu'aux toilettes. Il en laissait toujours la porte entr'ouverte, le doigt sur la détente de sa Kalach, comme si l'Américain allait le bombarder d'étrons...

William Schackley s'attarda le plus possible et revint en traînant les pieds : c'était sa seule promenade quotidienne.

Il avait laissé pousser sa barbe, comme ses geôliers, et avait perdu près de dix kilos. Rattaché à son lit, il se remit à lire pour la vingtième fois un exemplaire de *L'Orient-le Jour* vieux de cinq semaines. Cadeau inespéré du responsable de ses geôliers. Un Iranien au regard sombre, docteur en théologie, qui venait lui tenir régulièrement des discours enflammés contre le Grand Satan⁽²⁾ et que ses compagnons chiites libanais appelaient respectueusement « Zaim⁽³⁾ » William Schackley ne connaissait que son prénom : Reza, mais savait qu'il enseignait à l'École coranique chiite de Hey-El-Sellom, dans la banlieue sud.

Dans les cinq minutes qui avaient suivi son arrivée, Reza avait commencé son interrogatoire. Qui êtes-vous ? Depuis combien de temps êtes-vous à Beyrouth ? Quelles sont vos fonctions à l'ambassade ? Qui sont les espions américains à Beyrouth ? Pourquoi vous acharnez-vous sur les *Opprimés sur la terre*⁽⁴⁾ ?

On lui criait les questions, on le bousculait, on le menaçait. Parfois, quand il ne répondait pas assez vite, un des Hezbollahs faisait claquer la culasse de sa Kalachnikov avec un bruit sinistre et appliquait le canon sur la tempe du prisonnier. C'était à la fois naïf et terrifiant car William Schackley savait que ces jeunes gens aux visages doux envahis d'une barbe naissante étaient tous des tueurs. Il avait répondu de son mieux aux questions, laissant dans le flou les réponses

dangereuses.

Ce qu'il avait connu de pire jusqu'ici, c'était lorsqu'on le laissait les yeux bandés dans sa cellule en dehors des interrogatoires. William Schackley demeurait sur son lit, dodelinant de la tête, se frappant parfois le front contre le mur, à se rendre fou. Au début, il avait pensé qu'il ne s'agissait que d'une cruauté supplémentaire de ses bourreaux. Mais c'était beaucoup plus diabolique.

Lorsqu'après des heures, on lui retirait d'un coup son bandeau, la lumière de la forte ampoule nue de sa cellule lui semblait aveuglante. La tête lui tournait et il avait un mal terrible à se concentrer pour répondre aux questions qu'on lui hurlait en plein visage.

Les interrogatoires avaient cessé d'un coup, après un mois, et on ne lui avait plus remis de bandeau. Deux fois, Reza l'avait forcé à écrire une lettre au président des États-Unis, demandant que les USA fassent quelque chose pour sa libération. William Schackley avait employé les termes les plus neutres possibles. Il n'avait aucune nouvelle du monde extérieur. Sauf par les rares journaux qu'on lui apportait. À cause du bruit des avions, il savait se trouver à proximité de l'aéroport de Beyrouth. De temps à autre, Reza venait bavarder avec lui, s'apitoyant hypocritement sur son sort et l'avertissant qu'il serait obligé de le garder tant qu'il resterait un diplomate américain à Beyrouth...

Un vacarme soudain arracha William Schackley à ses souvenirs. Un véhicule venait de s'arrêter en face de sa cellule dans un grand crissement de freins. Il entendit des cris, des interjections, des pas pressés et une clef tourna dans la serrure. L'Américain posa son journal, intrigué. Que signifiait cette animation inhabituelle ?

Reza surgit dans la cellule, son visage ordinairement calme crispé par la fureur, les yeux flamboyants de haine, entouré d'une meute de jeunes barbus écumants. Il brandissait un journal qu'il jeta sur le lit en hurlant :

— Salaud ! Espion ! Tu nous as menti ! Tu vas mourir !

William Schackley, brutalement angoissé par cette explosion de haine, se pencha sur le journal. C'était le *Washington Post* de la veille. Un article était entouré d'un trait gras de crayon rouge : « William Schackley, le diplomate américain enlevé à Beyrouth, depuis bientôt quatre mois, serait en réalité le responsable de la CIA pour le Liban. »

L'Américain n'eut pas le temps de lire le reste Reza avait bondi sur lui et lui cognait la tête contre le mur, hurlant des injures en farsi. Les autres Hezbollahs se bousculaient pour lui donner des coups de crosse, ou lui cracher au visage. Cela ne cessa qu'avec la perte de conscience

de William Schackley.

Lorsqu'il reprit connaissance, il était assis sur une chaise, les mains liées derrière le dos, le visage tuméfié, en face d'un cercle haineux. Reza avait retrouvé son calme.

— Donc, tu es un espion de la CIA, lança-t-il. Si tu ne veux pas mourir tout de suite, il va falloir te confesser. Avouer tous tes crimes. Tu dois être responsable de la mort de centaines de nos frères.

— C'est ridicule, protesta William Schackley. Je ne suis qu'un diplomate...

Un coup de poing en plein visage le fit taire. La bave aux lèvres, Reza le secouait, hurlant :

— Tu es un espion ! Tu es un espion !

— Non, protesta William Schackley, non, c'est faux !

Il hurlait lui aussi, mettant toute sa force dans ce « non ». Reza se redressa.

— On va te faire avouer !

Il donna des ordres en arabe. Trois Hezbollahs se ruèrent sur le prisonnier, le détachèrent et le dénudèrent de la taille aux pieds. Puis on le poussa vers la porte de la cellule, que Reza tenait ouverte. Des mains le palpèrent, le malaxèrent, coinçant son pénis et ses testicules entre le mur et le chambranle... Une sueur froide inonda son front, il entendit à peine la question de Reza, et les injures des autres.

— *Ashrar ! Ashrar*⁽⁵⁾ !

La douleur fulgurante, atroce, lui arracha un cri inhumain, quand la porte rabattue lui écrasa les parties génitales. Ses jambes se dérobèrent sous lui et il tomba, projetant un jet de bile sur ses tortionnaires.

Quatre adolescents en tenue léopard, la poitrine bardée d'étuis en toile pour les chargeurs de Kalachnikov poussèrent brutalement William Schackley hors de sa cellule.

Son cœur s'emballa. Depuis une semaine, on le battait tous les jours, une heure ou deux.

Ses tortionnaires n'avaient pas renouvelé l'expérience de la porte, craignant sans doute de le tuer. L'Américain souffrait encore du bas-ventre et n'avait pas pu uriner pendant deux jours. En dépit de ce traitement barbare, il reprenait quand même vaguement espoir. Il s'était accroché à ses dénégations et ses bourreaux n'avaient apporté aucune preuve de son appartenance à la Central Intelligence Agency.

Il était certain que le State Department avait tout démenti. Son grade élevé dans la hiérarchie diplomatique plaidait en sa faveur.

Son estomac le faisait atrocement souffrir. La veille, un de ses

gardiens l'avait piétiné avec ses rangers...

On l'immobilisa au milieu du sous-sol. Il essaya de contrôler sa respiration, se disant que ce ne serait pas pire que la veille, qu'ils finiraient par se lasser. Il ne pensait même plus à une libération, souhaitait même par moments qu'ils le tuent. Ils l'en avaient déjà menacé, après avoir pris un Polaroid de lui, tenant un exemplaire du quotidien *Al Nahar*. Soi-disant afin de prévenir les autorités américaines de son exécution...

Une Mercedes déboula dans le sous-sol. Reza en émergea, l'air féroce, des grenades à la ceinture, un bandeau rouge autour de la tête. Il était accompagné d'un homme au regard noir, un peu fixe, le visage mangé par une barbe soignée et drue, drapé dans une abaya blanche.

Reza annonça d'une voix grave :

— Tu es un trop grand criminel pour nous. Aussi nous avons demandé au frère Amir qui est un juge religieux de venir s'occuper de ton cas. Tu ferais mieux de confesser tes crimes. Il saura te faire parler, comme il a fait avouer tous les ennemis de la Révolution de Salehabad...

William Schackley regarda l'Iranien, cherchant à dissimuler sa terreur.

Salehabad était une ancienne laiterie, située entre la ville sainte de Qom et Téhéran. Transformée par les Intégristes en prison et centre de torture. Officiellement, l'endroit était catalogué comme lieu de regroupement pour drogués... La venue d'Iran de ce sinistre bourreau au visage serein était d'un très mauvais présage.

— Je n'ai rien à cacher, parvint à dire William Schackley d'une voix calme. Je ne suis pas un espion, mais un diplomate.

Amir l'Iranien secoua lentement la tête et dit dans un anglais parfait :

— Ce n'est pas la peine de nier, nous savons tout sur vous. Vous appartenez bien à la CIA. Vous étiez en poste à Karachi en 1977. Des Fedayins palestiniens avaient attaqué l'ambassade américaine à cette époque et emporté des documents. Nous avons pu nous en procurer qui vous mentionnent. Il faut passer aux aveux, pour le bien de la Révolution islamique. Sinon, je serai contraint d'employer des moyens acceptés par le Coran pour vous arracher la vérité.

William Schackley avait l'impression de répéter une mauvaise pièce de théâtre, mais son corps douloureux lui disait que c'était, hélas, la réalité. Il affronta le regard brûlant de l'Iranien en abaya blanche.

— Je suis diplomate. Je n'ai rien de plus à vous dire. J'ai déjà été interrogé et torturé sauvagement par ces hommes.

Amir caressa d'un geste lent sa barbe soyeuse, avant de se tourner vers Reza et de donner un ordre à voix basse.

— Pour commencer, nous allons vous infliger un châtement prévu par la justice islamique pour les criminels de votre espèce, annonça-t-il, enfin.

Les Hezbollahs se bousculaient déjà pour l'entraîner dans un coin du sous-sol éclairé par un soupirail donnant sur une cour. En dépit de ce qui se préparait, William Schackley sentit son cœur se gonfler de joie en apercevant un coin de ciel bleu.

La première fois depuis quatre mois...

Une porte s'ouvrait entre deux rangées de caisses de munitions. Il fut poussé dans une pièce nue qui sentait la sueur, le sang et la mort. On le colla contre un poteau plein de taches brunes et un des Hezbollahs passa une corde entre ses menottes, le tirant par le haut afin de le maintenir suspendu par les poignets. Jusqu'à ce qu'il soit sur la pointe des pieds. Ses bourreaux s'affairaient gravement... L'un d'eux réapparut avec un tuyau d'arrosage muni d'une sorte de poignée...

Ses compagnons s'écartèrent.

De toutes ses forces, le jeune Hezbollah cingla les reins du prisonnier avec le tuyau. William Schackley poussa un hurlement de douleur. Déjà, le second coup tombait, un peu plus bas... Impassible, dans son impeccable abaya blanche, les mains jointes devant lui, Amir l'Iranien regardait. Ses lèvres bougeaient comme s'il récitait une prière.

L'Américain perdit connaissance au onzième coup.

Une douleur lancinante arracha un cri à William Schackley, au moment où un des Hezbollahs le retournait sur le côté. Il avait l'impression que son dos se déchirait. Il ouvrit les yeux. Son visage se trouve maintenant à quelques centimètres d'un homme allongé sur le ciment. Ses yeux étaient fixes, son torse nu couvert de blessures et il était mort. Reza se pencha sur le prisonnier.

— Bientôt, tu seras comme celui-là.

L'Américain ignorait combien de temps avait duré la séance. La douleur lui vidait le cerveau. Il ne désirait plus qu'une chose : se retrouver allongé dans sa cellule. Chaque mouvement lui arrachait un cri.

On l'y traîna. En y arrivant, il aperçut avec surprise tout un échafaudage. Aussitôt, il sentit qu'on le soulevait du sol, comme pour le porter en triomphe. D'un bond un des Hezbollahs grimpa sur une table. Quand William Schackley réalisa qu'on l'approchait de l'énorme ventilateur, il comprit ce qui l'attendait... Il eut beau se débattre, ses bourreaux parvinrent à le ligoter aux pales les bras et les jambes en croix.

Ils redescendirent, dégagèrent l'échafaudage et se retirèrent respectueusement, ne laissant que Reza Amir. Ce dernier lança d'un ton sentencieux :

— Vous pouvez interrompre votre épreuve à tout moment en acceptant une confession sincère et totale.

Son pouce pressa l'interrupteur et le ventilateur, alourdi par sa charge, se mit à tourner très lentement.

La caresse de l'air brassé provoqua d'abord une sensation presque agréable à William Schackley. Puis la force centrifuge fit son effet, et il commença à éprouver un violent vertige, suivi de nausées. La porte se referma sur les deux Iraniens et il continua à tourner dans le noir.

Hurlant tout seul son horreur.

Sa vision était encore brouillée par le séjour sur le ventilateur. Il n'avait rien mangé depuis le matin. Trois hommes étaient venus le détacher et l'un d'eux avait pris son pouls. Un groupe pénétra dans la cellule, mené par Amir.

— Depuis quand appartenez-vous à la CIA ? demanda l'Iranien. Quelle est votre responsabilité ? Avez-vous séjourné en Iran ? Avez-vous travaillé avec la Savak ? Avouez...

William Schackley resta muet, la tête sur la poitrine, son cœur se vidant peu à peu de tout espoir. Avec Amir, il avait affaire à un professionnel.

Il n'attendait aucun secours de l'extérieur et ses forces physiques s'épuisaient. Pour la première fois, il songea à la mort avec tendresse... Devant son silence, Amir donna un ordre d'une voix posée. Une fois de plus, on l'entraîna dans la salle de tortures et on l'attacha au poteau. Cette fois, le fouet avec lequel on se mit à le frapper était en métal. Chaque brin pénétrait dans sa peau, creusant un sillon sanglant. Entre chaque coup, la même question était posée, lancinante.

— Avoue que tu es un agent de la CIA.

William Schackley criait, sanglotait, mais tenait bon. Il savait qu'à la seconde où il parlerait, il ouvrirait la porte à de nouvelles horreurs... De nouveau, il s'évanouit avant la fin.

Il ignore le temps qui s'était écoulé. Dans une semi-inconscience, les yeux encore fermés, il devina un homme qui s'affairait tout près, qui se penchait sur lui. Une brûlure atroce lui déchira le flanc et il se recroquevilla, avec un hurlement de douleur, persuadé qu'on venait de le poignarder... La douleur continuait. Il passa la main sur son flanc, sentit seulement un morceau de peau à vif... Il leva les yeux et aperçut un des Hezbollahs tenant un fer à repasser, l'air gourmand.

Une sèche exclamation effaça le sourire de l'homme. Penaud, il débrancha son instrument de toiture improvisé. Amir le contemplait d'un air sévère. L'Iranien attendit qu'on ait relevé William Schackley pour lui dire d'un ton sincèrement désolé :

— Il n'avait pas le droit de vous traiter ainsi. Le Coran m'autorise à utiliser à votre égard des moyens efficaces, pas des souffrances gratuites...

C'était totalement irréal...

On le ramena dans sa cellule. Il savait que ce n'était qu'un répit. Le grondement d'un avion qui décollait lui rappela que le monde continuait à tourner. Sans lui.

Cela faisait vingt-quatre heures que personne n'était entré dans sa cellule. William Schackley reprenait espoir, imaginant Dieu sait quel marché. Ses amis ne pouvaient pas le laisser tomber. Bon sang, il se trouvait à quelques kilomètres de l'ambassade, et la Sixième Flotte croisait au large du Liban. Avec, à bord, de quoi aplatir le Liban, la Syrie et même plus... Son corps n'était plus qu'une plaie et de nouveau, il avait beaucoup de mal à uriner. Les battements de son cœur ne descendaient jamais au-dessous de 80, et il ne dormait que très peu. Hanté par l'angoisse. Parfois, il percevait des explosions lointaines et des rafales de coups de feu. Que se passait-il à l'extérieur ?

La clef tourna dans la serrure.

Amir n'était pas là. Trois Hezbollahs en tenue léopard le détachèrent et le traînèrent à la salle de torture. Il lui sembla qu'il faisait encore plus chaud dans le sous-sol.

L'Iranien, toujours en abaya blanche, était debout à côté d'une table où se trouvait un engin de la taille d'une machine à écrire. Cela ressemblait à un vieux téléphone. Plusieurs fils en sortaient, dont deux à l'extrémité dénudée. On attacha William Schackley sur une chaise de fer, très serré, et un des Hezbollahs fixa à chacun de ses gros orteils un des fils dénudés. Puis ils se retirèrent, le laissant seul avec Amir. Ce dernier s'approcha et demanda de son habituelle voix douce :

— Êtes-vous prêt à avouer ?

L'Américain secoua la tête négativement. D'un geste calme, Amir abaissa une manette. Tout le corps du prisonnier se mit à trembler, il poussa des cris inarticulés, ses yeux roulèrent dans leurs orbites. Ses soubresauts étaient si violents qu'un de ses bras se détacha.

William Schackley se dit qu'il allait mourir. Il avait comme un poids énorme au niveau du cœur... Il eut encore quelques soubresauts et s'évanouit. Ignorant même combien de temps son supplice avait

duré.

Quand il reprit connaissance, Amir n'était plus seul. Trois des Hezbollahs l'avaient rejoint. L'un tira en arrière la tête de William Schackley tandis que l'autre sortait un poignard. L'Américain pensa qu'il allait l'égorger. La lame se glissa seulement entre ses dents, pesant pour lui faire ouvrir la bouche... Une main lui maintint ensuite la mâchoire inférieure abaissée. Le troisième Hezbollah s'approcha, tenant le fil de la « gégène » et l'enfourna dans la bouche du prisonnier, posant l'extrémité dénudée sur la langue.

Cette fois, William Schackley crut que son cerveau allait se mettre à bouillir. Cela ne dura que quelques secondes, car d'un réflexe désespéré, il sectionna presque le doigt de son bourreau... Celui-ci essaya encore de lui ouvrir la bouche mais le cœur n'y était plus. De rage, il enfonça alors le fil de fer électrifié dans l'oreille gauche de l'Américain qui hurla et perdit connaissance...

— Vous ne voulez toujours pas parler ? La Révolution est plus forte que vous, disait la voix d'Amir. Nous sommes impitoyables pour nos ennemis... Parlez. Avouez que vous appartenez à la CIA.

William Schackley tenta de répondre, mais les mots se chevauchaient dans sa bouche. Il avait l'impression d'être aphasique... Amir n'insista pas. Il lui jeta un regard dégoûté et donna en nouvel ordre.

Le Jeune Hezbollah s'attaqua au pantalon de son prisonnier, lui dénudant le sexe. Il le prit de la main gauche, et enfonça d'un geste sec le fil de cuivre dans le méat... Amir n'attendait que cela pour abaisser la manette... Ce fut si horrible que les hurlements mirent mal à l'aise les bourreaux. Pourtant le jeune Hezbollah maintint son instrument près d'une minute. Jusqu'à ce que William Schackley arrive à faire basculer la chaise, à force de se débattre. Une fois de plus, il sombra dans l'inconscience. Lorsqu'il revint à lui, il était si faible qu'on dut le traîner dans sa cellule. Il était incapable de marcher. On l'y jeta comme un cadavre, sans même l'attacher, ce qui était exceptionnel.

Amir arriva sur ses talons, escorté de deux Hezbollahs. Il s'assit sur un tabouret en face de William Schackley.

— Vous comprenez que je n'aime pas vous traiter ainsi, dit-il de son habituel ton sentencieux. Nous autres musulmans, nous respectons la personne humaine, mais notre chef suprême nous a ordonné d'être sans pitié avec les ennemis de la Révolution islamique. Vous en faites partie...

— Ce n'est pas vrai, balbutia le prisonnier.

— Il faut vous confesser, insista d'un ton pressant le juge religieux. Vous vous sentirez mieux et nous pourrons enfin vous traiter normalement. Vous serez même autorisé à avoir des nouvelles de votre famille... Regardez...

Il tira de sa poche une liasse de plusieurs lettres. Sur une des enveloppes, William Schackley reconnut l'écriture de sa femme. Des larmes lui montèrent aux yeux et instinctivement, il allongea la main. Un coup de crosse violent, assené par le garde, lui arracha un cri et il retomba, sans même avoir pu effleurer les lettres. Sanglotant. Autant de rage que de douleur.

— Je ne peux pas vous les donner avant la confession, objecta doctement l'Iranien. Réfléchissez.

Il se leva.

Avec l'énergie du désespoir, William Schackley se projeta en avant de tout ce qui lui restait de force, surprenant deux des trois Hezbollahs.

Ses mains se refermèrent autour du cou d'Amir et il commença à serrer. Hélas, il était trop faible et les deux gardes l'arrachèrent facilement à sa victime, le rouant de coups de crosse. Amir se releva, les traits convulsés par la rage.

— Tu es un chien ! lança-t-il. Un animal venimeux. Mais tu finiras par parler !

La porte de la cellule claqua et William Schackley plongea dans un demi-coma cauchemardesque. Jamais il n'aurait cru pouvoir être haï à ce point.

À quelque chose d'indéfinissable dans l'attitude de ses geôliers, William Schackley sentit que cette séance de toiture serait la dernière, d'une façon ou d'une autre. Il tremblait, le corps couvert d'une sueur froide et ses côtes tendaient la peau de son torse. Ses globes oculaires lui faisaient mal et le petit doigt de sa main gauche était enflé, bleu et atrocement douloureux. Brisé la veille par un coup de crosse.

Le décor avait changé dans la salle de torture dont le centre était maintenant occupé par une grande table de bois. Ses gardes l'y jetèrent à plat-ventre et, avant de l'attacher le dépouillèrent de son pantalon et de son slip. Pourtant, le générateur n'était pas là. Il demeura ainsi quelques minutes avant qu'Amir ne fasse son entrée, l'abaya sans un pli, escorté du jeune Hezbollah au regard de braise et au visage rond qui était toujours le plus acharné. Le juge religieux se planta devant son prisonnier.

— Vous avez eu hier une attitude agressive, dit-il. J'ai décidé, après en avoir parlé avec le Cheikh, mon maître, de vous appliquer un traitement qui devrait vous faire avouer la vérité.

— Vous n'êtes qu'un horrible salaud, lança William Schackley.

Il avait compris depuis longtemps que la politesse n'était pas de mise et ne changeait rien à son sort... De nouveau, Amir sortit le

paquet de lettres et le brandit devant son nez.

— Vous pourrez les lire dès que vous aurez avoué !

Deux mains écartèrent les fesses de l'Américain. Il sentit quelque chose de brûlant s'enfoncer dans son anus. Un gros fil de fer préalablement chauffé. Il hurla, mais impitoyablement, son bourreau continua, remontant le long de son intestin. Amir se pencha, et dit, adoptant le tutoiement :

— Tu parleras ou il te ressortira par la bouche !

Le fil de fer disparaissait lentement, poussé centimètre après centimètre par le jeune Hezbollah. William Schackley hurla, l'intestin déchiré. Il avait entendu parler d'un traitement semblable infligé en Iran. La victime était morte de complications rénales. En un éclair, il réalisa qu'Amir jouait son va-tout et préférerait le tuer plutôt que de rester sur un échec. Il haletait, révolté par le viol de son intimité. Le paquet de lettres avait des contours flous devant ses yeux. Le jeune bourreau pesa encore et le fil de fer progressa, le déchirant encore plus.

Alors, une peur viscérale le submergea. Il se vit agoniser, seul, sans soin, sans amis. Abandonné.

— Arrêtez ! Arrêtez ! cria-t-il.

Amir fit un geste et avança.

— Tu es prêt à te confesser ? Tu es bien le chef de la CIA au Liban ?

La voix de William Schackley n'était plus qu'un murmure.

— Oui.

À la folle lueur de joie dans les yeux noirs du juge religieux, il comprit alors que son calvaire ne faisait que commencer.

CHAPITRE II

— *My God*, c'est Saint-Patrick^[6].

Chris Jones immobilisa ses cent dix kilos de muscles et d'os au centre de l'immense atrium rond qui servait de lobby à l'hôtel *Al Bustan*. Le gorille se tordit le cou pour contempler la coupole de mosaïque, à plus de quarante mètres de hauteur. La fontaine qui jaillissait d'un bassin de marbre bleu au milieu de l'atrium semblait minuscule. Les architectes n'avaient lésiné ni sur le marbre, ni sur les dimensions. L'immense hall, semé de dizaines d'énormes canapés de cuir, était désert. Un silence sépulcral et une fraîcheur délicieuse y régnaient, contrastant avec la fournaise extérieure.

Joyau du sultanat d'Oman, l'*Al Bustan* avait été construit uniquement pour montrer aux Saoudiens qu'on pouvait faire mieux qu'eux dans le luxe effréné. Le fait qu'il n'y ait pratiquement pas de clients laissait totalement indifférent son promoteur, le sultan Quabouz qui s'était réservé pour lui et ses amis le neuvième étage, surveillé jour et nuit par des gardes armés.

Milton Brabeck, les vêtements froissés, pas rasé, les cheveux en bataille après un vol de quinze mille kilomètres, jeta un regard concupiscent sur la ravissante hôtesse indienne installée en face de l'entrée entre un cireur de chaussures et un fakir barbu, assis à même le sol, chargé d'offrir du thé aux clients.

— Tu crois qu'il y en a une comme ça dans chaque chambre ?

— Tu rêves ! fit Chris Jones avec une grimace. Ils ont foutu tout leur pognon dans le marbre. Et puis, bonjour le SIDA...

Chris Jones et Milton Brabeck, anciens du *Secret Service*, depuis longtemps « baby-sitters ^[7] » à la Central Intelligence Agency, considéraient avec une méfiance teintée de dégoût tous les territoires non compris dans le triangle New York-Chicago-Kansas-City. À leurs yeux, la Californie était déjà un lieu hautement exotique où il n'était pas prudent de boire l'eau du robinet. Le hamburger cuit et recuit leur semblait la nourriture la mieux appropriée et l'eau minérale, décapsulée en leur présence, la seule boisson possible. En cas de force majeure, une forte dose de J & B désarmait les bacilles les plus nocifs.

Prêts à affronter les armes les plus meurtrières sans sourciller et à étrangler à main nue les tueurs les plus féroces, les insectes et les

bactéries les plongeaient en revanche dans des abîmes de terreur.

Pour eux, un pays tel qu'Oman ne pouvait que receler des dangers biologiques épouvantables. Alourdis par une artillerie qui en aurait forcé d'autres à marcher courbés en deux, ils contemplaient le hall de l'*Al Bustan*, un peu rassurés.

— Y doit pas y avoir de rats, là-dedans, fit Milton Brabeck.

— Les rats, je sais comment leur parler, répliqua Chris Jones.

À eux deux, ils avaient la puissance de feu d'un petit porte-avion ou d'une section d'infanterie. Des montagnes de chair super-entraînées qui vous soulevaient un homme d'un seul bras. L'âge n'avait pas entamé leur pugnacité et seules quelques rides autour de leurs yeux gris attestaient leur kilométrage. Leur absence totale d'états d'âme, leur horreur viscérale du communisme et leur dévouement à Malko en faisaient des collaborateurs de tout premier choix.

Dès qu'il s'agissait de massacrer un peu.

— Allez prendre une douche et vous reposer, conseilla Malko.

Lui qui arrivait seulement d'Europe par l'Airbus Air-France Paris-Ryad et sa correspondance sur Oman, était nettement plus frais. Les six heures de vol dans les nouveaux fauteuils-couchettes électriques de première avaient passé comme dans un rêve, entre le déjeuner gastronomique et le film projeté désormais en vidéo. Chose inouïe dans un pays arabe, il avait pu louer en pleine nuit une grosse Honda toute neuve, propre comme un sou neuf, dès son arrivée à Seeb Airport. Mascate, la minuscule capitale du sultanat, s'était développée en une chaîne de quartiers résidentiels et d'îlots bétonnés de centres commerciaux, à la californienne, semés le long des quarante kilomètres de Sultan Quabouz Street, un superbe freeway éclairé de bout en bout qui serpentait entre les montagnes marron et sèches s'étendant à perte de vue. L'*Al Bustan* se trouvait à l'extrémité est du freeway, au bord de l'océan Indien. Quinze ans plus tôt, on allait encore en chameau de l'aéroport à Mascate...

Chris Jones abandonna la contemplation du marbre pour demander avec une pointe d'inquiétude :

— Vous n'avez pas besoin de nous ?

— Non, affirma Malko. J'ai un rendez-vous où je dois aller seul.

— Sûr ? insista Milton Brabeck qui préférait nettement tirer sur des humains que sur des rats.

La CIA n'avait pas recommencé la bévue de Stockholm⁽⁸⁾. Cette fois, les « baby-sitters » avaient été prévus dès le départ de la mission. Grâce à un accord avec les « Cousins⁽⁹⁾ » du MI 6 qui faisaient la pluie et le beau temps à Oman, ils avaient même eu le droit d'apporter leur artillerie. Il est vrai que leur mission était presque humanitaire...

— Certain, confirma Malko. Graissez vos gros pistolets et reposez-vous.

Il regagna sa chambre. Qui dégoulinait aussi de marbre, avec vue sur une superbe plage, absolument déserte. Dans un louable souci esthétique, le sultan Quabouz avait transplanté de l'autre côté d'une colline pelée, truffée de trous comme un paysage lunaire, le village de pêcheurs qui s'y trouvait jadis, afin que la vue de ces besogneux n'apporte aucune mélancolie à ses hôtes.

Malko composa sur le téléphone ultra-moderne un numéro gravé dans sa mémoire. Une voix arabe répondit aussitôt :

— *Aiwa*⁽¹⁰⁾ ?

— Son Excellence Ali Al Faker.

On lui passa un autre poste et une voix de femme annonça en anglais :

— Ici le secrétariat de Son Excellence. Que puis-je faire pour vous ?

— Je suis le prince Malko Linge, annonça Malko, je dois contacter Ali Al Faker dès mon arrivée.

La voix se fit aussitôt ronronnante.

— Absolument ! My name is Marjorie. Son Excellence m'a prévenue. Elle est en ce moment avec Sa Majesté le Sultan, mais ne va pas tarder à revenir. Je vous envoie tout de suite une voiture. Vous êtes à l'*Al Bustan*, n'est-ce pas ?

— Absolument.

Malko avait à peine eu le temps de passer une chemise de voile et un costume d'alpaga léger comme une plume qu'on l'appela de la réception. Le hall de l'*Al Bustan* était toujours aussi désert, et une Rolls Silver Spur blanche aux glaces teintées stationnait devant l'entrée. Le chauffeur lui ouvrit la portière et il s'installa sur les coussins fleurant bon le cuir.

Le long de Sultan Quabouz Street, des Pakistanais en combinaison jaune ramassaient les papiers qui traînaient. On se serait cru en Suisse. Tout était propre, neuf, bien aligné. Avec une obstination enfantine, le sultan Quabouz s'était acharné à faire disparaître tous les vestiges de l'ancienne pauvreté de son sultanat. Détruisant même les remparts historiques parfaitement conservés de Mascate pour en reconstruire de neufs... La Rolls quitta soudain le freeway pour virer à droite dans un chemin poussiéreux s'enfonçant dans un no man's land aride s'étendant entre le freeway et l'océan Indien, Quelques buildings en construction s'élevaient çà et là, comme posés sur le désert, ce qui faisait un peu désordre.

Tout près de la mer, la Rolls tourna à gauche devant une piste pour hélicoptère, vers un bosquet de verdure, franchissant ensuite une

entrée défendue par une barrière. Elle longea des bungalows pour arriver à un énorme portail marron renforcé de multiples ferrures et surmonté de plusieurs caméras de télévision... Le chauffeur n'eut même pas à klaxonner : les vantaux glissèrent automatiquement et ils pénétrèrent dans un parc des Mille et Une nuits. À gauche un mini-zoo, avec des biches, des paons, des lions, des zèbres, à droite une pelouse vert cru dont chaque brin d'herbe devait coûter son poids d'or... La Rolls stoppa devant un immense bâtiment plat et deux domestiques se battirent pour ouvrir la portière.

Une silhouette s'encadra dans la porte de la résidence, asséchant le gosier de Malko.

Une rousse somptueuse, les cheveux cascadeant sur les épaules, dont la bouche de vamp mangeait tout le visage triangulaire. Sa robe beige aux manches longues était extrêmement stricte, si on faisait abstraction du décolleté carré qui semblait offrir deux énormes seins laiteux sur un plateau... De quoi donner un infarctus à Khomeiny. Elle s'avança vers Malko, la main tendue.

— Bienvenue chez Son Excellence. Je suis Marjorie.

Malko lui baisa la main et elle le précéda dans un hall qui aurait pu abriter une gare de moyenne importance, jusqu'à un bureau aux dimensions plus humaines, tout en boiseries avec des sabres dorés de toutes les formes accrochés partout. Ils prirent place sur un canapé face à une vraie paire de meubles Boule de la collection personnelle de Claude Dalle.

— Thé, café, Champagne ?

Un serviteur avait déjà surgi. Malko prit une coupe de Dom Pérignon ; Marjorie se fit servir un Cointreau dans un grand verre en cristal sur une montagne de glaçons. Elle s'assit en face de lui, croisant très haut les jambes d'un geste volontairement lent, ce qui lui permit d'admirer le haut de ses bas gris et l'amorce d'une jarretelle blanche. Son Excellence Ali Al Faker savait vivre... Marjorie le contemplait en souriant, très sérieuse avec sa frange, les mains croisées sur les genoux. Le téléphone sonna, elle répondit, puis se leva.

— Je dois régler quelques détails, dit-elle, je vous laisse seul un moment.

Elle disparut dans une traînée de parfum. Des haut-parleurs invisibles diffusaient de la musique classique.

Des magazines traînaient sur la table basse. Il prit un Penthouse et le feuilleta. Sur la couverture, Marjorie ou son sosie lui souriait, vêtue d'une mini en panthère, offrant deux seins somptueux dans ses paumes... Il regarda le reste du magazine. La jeune femme s'étalait sur huit pages dans des poses dont la plus pudique l'eut fait brûler comme sorcière en d'autres temps. Troublé, il prit le second magazine.

C'était pareil.

Les autres également. Un portfolio complet... Un quart d'heure plus tard, il n'ignorait plus un centimètre carré de l'anatomie de Marjorie.

La porte s'ouvrit à nouveau sur elle et leurs regards se croisèrent. Malko avait sur les genoux un magazine où Marjorie, à quatre pattes, attendait en se passant la langue sur les lèvres l'assaut d'un invisible amant. Elle sourit.

— Vous m'avez reconnue ?

Un mongolien aveugle de quatre ans en aurait été capable...

— Vous êtes superbe, dit-il.

Marjorie roucoula.

— Avant de travailler pour Son Excellence, je posais pour payer mes études.

Elle aurait pu faire trois doctorats... Son sourire s'effaça.

— Son Excellence est désolée, elle est retenue par Sa Majesté.

Malko rentra sa déconvenue. Langley lui avait recommandé de prendre contact avec Ali Al Faker, l'homme de confiance du sultan Quabouz, avant quiconque, y compris Clan Grinnel, le chef de station de la Company à Oman.

— Je vais l'attendre encore un peu, proposa-t-il.

— *You are very welcome...* fit Marjorie d'une voix caressante. Puis-je faire quelque chose pour vous ?

Son regard rieur était vrillé dans les yeux dorés de Malko. Il faillit faire une réponse bête, puis avala sa salive. Marjorie s'était rapprochée de lui et l'atmosphère se chargea brutalement d'électricité. Il esquissa le geste de se lever mais elle posa une main légère sur son épaule.

— Restez assis.

Sa voix était différente, plus rauque, plus basse.

C'est elle qui se laissa glisser lentement sur le sol, s'agenouillant sur le tapis de soie, avec la grâce d'une geisha. Le buste très droit, hiératique.

Il pouvait voir une veine bleue palpiter sur sa poitrine laiteuse.

— Je vais vous tenir compagnie, annonça-t-elle d'un ton mutin.

Ses mains coururent sur lui, habiles et légères, le massant, pinçant légèrement, agaçant son sexe, qui ne tarda pas à réagir ; Marjorie saisit le zip entre deux ongles rouges et tira vers le bas. Elle respira plus fort ce qui fit jaillir ses seins de sa robe. Elle se pencha alors en avant, serrant entre les deux globes tièdes et fermes la tige de chair... Puis commença à balancer son torse d'avant en arrière, les yeux clos, caressant le membre tendu au passage, d'une langue virevoltante... Malko ne s'attendait certes pas à un traitement aussi raffiné dans un pays aussi puritain qu'Oman. La tiédeur élastique des seins était un puissant aphrodisiaque renforcé par une habileté manuelle digne d'éloges. Le téléphone sonna et Marjorie interrompit sa fellation pour

décrocher, gardant sa main gauche nouée autour du sexe tendu, puis après avoir raccroché, annonça, l'air désolé :

— Son Excellence ne pourra venir aujourd'hui. Sa Majesté l'a retenue. Il vous invite pour dîner demain.

Comme pour se faire pardonner ce retard, elle replongea cette fois de toute sa bouche et vint rapidement à bout de Malko, achevant son plaisir en le secouant frénétiquement. Il en eut un sursaut qui fit craquer le fauteuil ! Ensuite, la langue de Marjorie s'attarda longuement sur lui, comme une chatte qui nettoie ses petits, avant qu'elle l'aide à reprendre une attitude plus digne... Elle se releva, avala une gorgée de Dom Pérignon et fit rentrer ses seins dans sa robe.

— La voiture va vous raccompagner, dit-elle.

Elle était de nouveau distante, comme une bonne secrétaire. Malko, laissant courir un doigt le long de la courbe d'un sein, demanda :

— Vous prenez toujours autant de soin des visiteurs ?

Marjorie lui adressa un sourire angélique.

— Je dois veiller sur les hôtes de marque de Son Excellence.

Elle le raccompagna jusqu'à la Rolls blanche. Malko y monta avec un peu de nostalgie. Son prochain rendez-vous risquait d'être moins féérique. Il ne pouvait pas attendre le lendemain pour contacter Clan Grinnel, le chef de station de la CIA.

La « Bank of Oman and the Gulf » était un bâtiment ocre avec des arcades au rez-de-chaussée, en bordure d'un grand parking sur Al Bouch Street, dans le centre commercial de Ruwi. L'ascenseur déposa Malko au troisième étage où une plaque annonçait : *Penta Tech Co*. Il poussa la porte, découvrant une petite entrée en boiserie décorée d'une statue 1900 et de l'inévitable portrait du sultan Quabouz.

Une hôtesse ravissante à la peau très sombre lui adressa un sourire interrogateur.

— J'ai rendez-vous avec Mr Grinnel, annonça Malko.

La *Penta Tech Co* était une infrastructure de la CIA qui évitait à la station locale d'être dans les pattes des diplomates. Couverture qui n'abusait nullement d'ailleurs les Omanais.

Malko tendit sa carte et s'assit sous un tableau représentant des chameaux galopants. La jeune femme disparut en balançant des hanches en amphore moulées par une sorte de boubou. Décidément, Oman était sympathique. L'homme qui émergea du bureau l'était moins. De haute taille, le regard froid, le visage lisse et régulier, des cheveux noirs rejetés en arrière, un air sage. Il tendit à Malko une main manucurée et sèche.

— Bonjour, je vous attendais. Il y a longtemps que vous êtes arrivé ?

— Non.

— Entrez.

Son bureau lui ressemblait : pas de papiers, juste une grande carte au mur, des meubles fonctionnels et les stores tirés. Il alluma une cigarette, et s'assit en face de Malko. Ce dernier demanda aussitôt :

— Avez-vous du nouveau ?

— Oui.

— Positif ?

— Si on veut, marmonna le chef de station en tirant sur sa cigarette. Avec ces enculés d'Arabes, on ne sait jamais.

— S'il y a une chance même minime de récupérer William Schackley... Il faut tout tenter, observa Malko.

Une lueur féroce passa dans les yeux sombres de Clan Grinnel. Il se pencha en avant pour marteler d'une voix contenue :

— La Company est prête à n'importe quoi pour l'avoir. C'est un type fantastique, intelligent, un de nos meilleurs spécialistes du Moyen-Orient. Quand je pense à ce qu'il doit endurer.

Sa voix se cassa, il marmonna pour lui *mother fuckers* avant d'écraser sa cigarette dans un cendrier.

Malko, des mois plus tôt, avait appris par la presse l'enlèvement du diplomate américain, puis sa qualité d'agent de la CIA. Il ignorait encore beaucoup de choses.

— Comment les Omanais sont-ils mêlés à cette histoire ? demanda-t-il. Nous sommes à plus de deux mille kilomètres de Beyrouth...

Clan Grinnel alluma une nouvelle cigarette.

— Depuis qu'il a été enlevé, nous avons cherché par tous les moyens à entrer en contact avec les ravisseurs de Schackley, expliqua-t-il. Il s'agit d'un groupe chiite pro-iranien dépendant du Cheikh Fadlallah, l'antenne de l'Ayatollah Khomeiny à Beyrouth. Schackley est détenu quelque part dans le quartier de Bir-El-Abeid, au sud de Beyrouth. Nous ne savons pas où.

— La station de Beyrouth n'a rien pu faire ?

— Non, rien. Que des contacts bidons. À Téhéran, on s'est cassé le nez, nous n'avons même pas pu parler avec un Gardien de la Révolution. Jusqu'à ce que je reçoive un coup de fil du bras droit du Sultan, Ali Al Faker. Il est tellement riche que lorsqu'il va dans un hôtel qui lui plaît, il l'achète. En plus, il nous a vraiment aidés en poussant le Sultan à nous accorder l'usage de bases aéronavales dans ce pays.

— Que vous a-t-il dit ?

— Qu'un de ses amis, un businessman iranien, Manoucher

Farmayan, avait peut-être une idée pour récupérer William Schackley... D'abord je n'ai pas été chaud. Farmayan, on le connaît, c'est pas un type net ; il est copain avec trop de gens, le Mossad, les « Cousins », la Savak⁽¹¹⁾ et maintenant la Savama⁽¹²⁾. Seulement, on n'avait pas le choix. Je l'ai rencontré et il m'a raconté une histoire incroyable.

« Il était en contact avec le clan de l'Hodjatoleslam Montazeri, les « modérés » iraniens, ceux qui n'assassinent que d'une main. Ces types-là lui auraient proposé un deal à nous transmettre : William Schackley contre la vente de mille quatre cents missiles anti-chars TOW, plus une petite commission pour Manoucher. Ce dernier, couvert par l'autorité morale d'Ali Al Faker jouant le « trustee ».

— Pourquoi avoir choisi Oman ?

— Terrain neutre, laissa tomber l'Américain. À Beyrouth et à Téhéran, c'est impossible.

— Que disent les « Cousins » ? Ici, ils sont chez eux.

Le regard de Clan Grinnel s'assombrit encore.

— Rien, ils s'en foutent. Je tiens au courant John Abercrombie, mon homologue, c'est tout.

— Où en êtes-vous des négociations ?

Clan Grinnel tira une longue bouffée de sa cigarette, avant de lâcher :

— Au point crucial, c'est pour cela que vous êtes ici... La Maison Blanche a donné son accord pour la vente des TOW, les armes ont été prélevées sur les réserves de l'US Army et se trouvent à bord d'un cargo danois qui attend à Dubai. Là, les Iraniens les prendront en charge.

— Et de l'autre côté ?

— Manoucher Farmayan doit rentrer demain de Beyrouth. Avec la preuve qu'il a le contact direct avec les ravisseurs. Une photo récente de William Schackley.

— S'il la rapporte ?

— La machine se met en marche. Farmayan nous vire sur un compte à Zurich 50 % du montant global et nous livrons aux Iraniens la moitié des missiles. Ici, je remets à Farmayan la moitié de son bakchich. Il repart ensuite pour Beyrouth avec son learjet, ramène William Schackley ici, à Oman. Il le met sous la protection du chargé d'affaires iranien et nous paie le solde des armes. Dès que les Iraniens en ont pris possession, on nous rend Schackley et Farmayan touche la seconde partie de son bakchich.

— Combien ?

— Huit millions de foutus dollars, grimaça Clan Grinnel. Cinq fois plus que je n'en ai gagné en trente ans de maison... En pierres précieuses.

— Quoi ?

Clan Grinnel se leva et déverrouilla son coffre. Il en sortit deux boîtes en bois qu'il posa sur le bureau. Il en ouvrit une et, aussitôt, le scintillement des émeraudes éblouit Malko.

— Voilà, fit l'Américain, ce que vous êtes chargé de remettre à cet enculé de Manoucher Farmayan contre la photo de William Schackley. C'est arrivé par la valise diplo et il y en a, paraît-il, pour quatre millions de dollars.

— Et l'autre boîte ?

— La même chose, mais en rubis.

— Ce n'était pas plus simple avec un chèque ?

Le chef de station de la CIA tordit sa bouche dans un sourire ironique, en remettant les deux boîtes dans le coffre.

— C'est un petit secret entre Farmayan et nous... Il ne veut pas que ses copains iraniens sachent qu'il a son backchich. Il prétend œuvrer pour la bonne image de la Révolution... Et un chèque, ça laisse des traces. Tandis que des pierres...

On était en plein bazar oriental... Clan Grinnel soupira, résigné.

— Si ça peut sauver la vie de William Schackley, je m'en remettrai.

Il alluma une autre cigarette. Le voyant de son téléphone s'allumait sans arrêt mais on ne lui passait aucune communication. Il s'étira.

— J'ai une partie de tennis à *l'Intercon*, dans une demi-heure. Vous savez l'essentiel maintenant...

— Pas tout à fait, remarqua Malko. Pourquoi n'avez-vous pas tenté l'affaire vous-même jusqu'au bout ?

— Les Iraniens ne veulent pas de moi. Personne de la Company. Seulement des « fellows travellers⁽¹³⁾ »...

— Et le sultan Quabouz ? Qu'en dit-il ?

— Il n'était pas chaud pour que l'échange se déroule chez lui, mais puisque ça arrange les Iraniens et nous, il est d'accord, du moment que cela se passe en douceur... Notre ambassadeur l'a rencontré et on lui a promis deux Corvettes anti-aériennes pour la Marine.

Avec Chris Jones et Milton Brabeck, cela risquait de ne pas se passer absolument en douceur.

— C'est un drapeau à croix rouge que j'aurais dû amener, remarqua Malko, pas des « baby-sitters ».

Clan Grinnel lui jeta un regard de commisération.

— Je vais vous dire le fond de ma pensée. Je suis certain que ces enculés vont essayer de nous baiser. Quand vous aurez vu la gueule de Manoucher Farmayan, vous comprendrez pourquoi... Ce type porte le mot « traître » sur le front. Comme Judas.

— Judas n'était pas iranien...

— C'est pareil...

— Qu'est-ce que vous craignez au juste ?

— Je l'ignore. Je ne serai tranquille qu'en voyant Schackley vivant devant moi. Avant, tout peut arriver. Enfin, je sais que vous êtes un mariolle.

— Et Al Faker ?

— Je ne sais pas vraiment pourquoi il s'est mouillé. Il est en relation d'affaires avec Farmayan. Lui est trop riche pour risquer une connerie pour quelques millions de dollars. Il en a mille fois plus et la confiance du Sultan qui pompe ses cinq cent milles barils de pétrole par jour. Vous avez remarqué à la hauteur du roundabout de Medina Quabouz une grande mosquée avec le minaret en or ?

— Oui.

— C'est lui qui l'a faite construire. C'est la Mecque en un peu plus petit. Vous allez le rencontrer demain. Vous êtes invité à dîner. Moi, je viendrai au café, je suis retenu par l'ambassadeur.

Ils descendirent ensemble. La chaleur était étouffante. Malko regarda s'éloigner l'Américain. Le moins qu'on puisse dire c'est qu'il n'était pas optimiste... Évidemment, cette affaire sentait le pourri. Avec les Iraniens... Il se demanda pourquoi Al Faker avait voulu le voir toutes affaires cessantes.

Il reprit le freeway vers l'est. Les voitures roulaient sagement à 80 à l'heure, guettées par des motards tout en blanc sur des machines rutilantes.

L'*Al Bustan* ressemblait à un gros Saint-Honoré posé au milieu des collines arides. L'immense hall était toujours aussi désert. Malko trouva un paquet à son nom à la réception. Très lourd. Intrigué, il alla l'ouvrir dans sa chambre Découvrant un Browning 9 mm, dont toutes les parties métalliques avaient été dorées à la feuille et enluminées. Une arme de toute beauté. Il examina le chargeur. Même les balles avaient été trempées dans l'or.

Au fond de la boîte, il y avait une carte. Un seul mot sous le nom d'Ali Al Faker : *Welcome*.

Était-ce de l'humour britannique ou un avertissement ?

CHAPITRE III

La silhouette imposante et massive d'Ali Al Faker, avec son turban, sa dichdacha beige, le poignard à lame recourbée glissé dans une large ceinture de soie, était celle d'un pirate baibaresque. Il prit la main droite de Malko dans la sienne et la serra vigoureusement, découvrant des dents qui se chevauchaient tellement qu'elles semblaient tressées sous la grosse moustache grise.

— *Welcome, welcome, my dear friend !*

On aurait dit de vieux amis se retrouvant après une longue absence. Impassibles, une demi-douzaine de serveurs attendaient au garde-à-vous. Marjorie souriait, moulée dans une robe verte boutonnée devant servant de reposoir à son extraordinaire poitrine... L'Omanais entraîna Malko dans le petit bureau où Marjorie avait trompé son attente la veille. Il s'assit derrière un bureau de style Louis XIV, véritable pièce de musée, en laque noire, rehaussée de bronzes dorés à l'or fin. Dessus était posé un cheval phallique, œuvre d'art de la collection Claude Dalle. De nuit, le palais d'Ali Al Faker, éclairé comme Versailles, était encore plus impressionnant, avec une haie d'esclaves accueillant les visiteurs.

Malko examina son interlocuteur : ses petits yeux noirs pétillaient d'intelligence, et son grand corps dégageait une impression de force extraordinaire. À part un diamant en chevalière d'une vingtaine de carats au petit doigt et une émeraude carrée, grosse comme un timbre-poste, incrustée dans le manche de son poignard, il semblait extrêmement modeste. Sa jovialité et son apparence un peu folklorique occultaient mal une ruse et une puissance qui filtraient par tous les pores de sa peau. Il leva son verre de Dom Pérignon.

— À la réussite de votre affaire !

— Merci, dit Malko, je crois que vous y serez pour quelque chose.

Ali Al Faker eut un geste évasif.

— Oh, grâce à Allah, j'ai beaucoup d'amis et j'aime faire le bien. Le sort de cet homme est affreux. Mais remerciez Sa Majesté le Sultan Quabouz, c'est lui qui m'a donné l'autorisation de servir d'intermédiaire. Je suis désolé, d'ailleurs, pour mon retard hier.

— On s'est très bien occupé de moi, assura Malko.

Ali Al Faker éclata d'un rire rabelaisien.

— J'avais donné des instructions en ce sens. Je suis content que vous ayez apprécié la compagnie de Miss Marjorie.

— Où l'avez-vous trouvée ? interrogea Malko.

— Dans *Penthouse*, dit simplement l'Omanais. J'ai vu les photos, je me suis dit que la présence de cette femme embellirait mes journées et je l'ai fait engager par des gens, à Londres. Elle est charmante. Le dîner de ce soir est en son honneur, c'est la saint Patrick et elle est irlandaise.

En plus, délicat.

Soudain silencieux, il enveloppa Malko d'un long regard.

— Je suis content que vous soyez ici, dit-il. J'ai de nombreux amis à Washington et on m'a dit grand bien de vous. Il fallait un homme fin et courageux pour mener cette opération à bien.

— C'est la raison pour laquelle vous m'avez envoyé un pistolet ?

Nouveau rire tonitruant.

— Non ! Juste un cadeau de bienvenue ! À un homme on ne peut offrir qu'une arme ! Ou une femme.

La femme c'était déjà fait.

Brusquement, Ali Al Faker se rembrunit.

— Je suis inquiet, *my friend*. J'ai peur qu'on essaie de faire capoter cette délicate opération.

— Pourquoi ?

— Les Iraniens et les Américains se haïssent trop. En théorie, tout devrait bien se passer, cet accord étant positif pour tout le monde. Mais...

Il laissa son geste en suspens et avala un peu de Dom Pérignon.

— Vous n'avez pas confiance en Manoucher Farmayan ? demanda Malko.

— Si ! Mais Mr Grinnel m'inquiète. C'est un jeune homme trop fougueux, qui a parfois des écarts de langage. Je crains qu'il ne soit pas assez subtil pour traiter avec des Iraniens. Et il a tellement envie de se venger d'eux ! Ils ont humilié les États-Unis, la CIA... dans le passé. La vengeance est mauvaise conseillère.

Un serviteur entra et murmura quelque chose à l'oreille de l'Omanais. Ce dernier se leva.

— Mes invités viennent d'arriver. Manoucher Farmayan, retenu à Beyrouth, a envoyé quelqu'un de confiance qui prendra contact avec vous tout à l'heure. Je tenais à ce que cela se passe dans ma maison. Ainsi, vous savez tous les deux l'importance que j'attache à cette affaire.

— Je vous remercie, dit Malko.

— Attendez que tout soit fini, soupira l'Omanais.

Quelques invités parvenaient à peine à animer deux coins d'un salon grand comme un hall de gare. Ali Al Faker se précipita bras

ouverts sur l'ambassadeur d'Italie qu'il étreignit chaleureusement. Malko le regardait, perplexe. Cela faisait la seconde mise en garde depuis son arrivée à Oman. Une contre chaque camp.

L'avenir promettait.

Les vitraux de la salle à manger de vingt mètres de diamètre étaient éclairés de l'extérieur, mettant en valeur les grands « F » qui en ornaient le centre, en l'honneur du maître de maison. Celui-ci prit Malko par le bras.

— Vous aimez ma salle à manger ?

— Superbe !

— J'ai fait venir spécialement de Paris les décorateurs de Claude Dalle pour tout arranger, fit l'Omanais, épanoui.

L'immense table ronde d'apparat où se mélangeaient le bois précieux, la laque et la pierre dure, disparaissait sous des jardinières d'orchidées.

Les chaises Louis XIV, en laque, étaient garnies de soie rose tyrien. Des portes en laque rouge, coulissant électriquement, se refermèrent, à peine les invités assis. Derrière chacun des invités avait surgi une jeune femme en ensemble rouge, qui restait debout, comme décoration vivante. Celle qui se tenait derrière Malko était absolument ravissante, une Tanagra à la grosse bouche sensuelle avec une taille de guêpe et une poitrine moulée par une tunique chinoise. Malko se pencha vers sa voisine, une Anglaise sculpturale, épouse d'un ministre omanais, dont la poitrine aurait pu rivaliser avec celle de Marjorie assise à la droite du maître de maison.

— Qui sont ces jeunes femmes ?

— Des Philippines, dit-elle avec un sourire un peu ironique. Elles servent parfois à des danses folkloriques, à la décoration comme ce soir, ou aux multiples tâches d'une grande demeure.

— Cela fourmille déjà de Pakistanais...

— Il y a tant de choses à faire.

Un maître d'hôtel chuchota à l'oreille de Malko avant de remplir son verre.

— Château Margaux 1970, Sir.

En tout cas, les Omanais savaient vivre. Le caviar venait d'Iran, la vodka, servie dans des tasses d'argent, de Russie et les femmes d'un peu partout. Il n'y avait qu'une Omanaise : insolente de beauté avec ses grands yeux noirs en amande et sa bouche immense. Le collier qui ornait son long cou gracile avait dû coûter le prix d'un porte-avions. Elle se trouvait pratiquement en face de Malko... Mais pas à portée de voix étant donné les dimensions de la table...

Malko examina les invités. Lequel était l'envoyé de Manoucher Farmayan ?

Il avait hâte de parler de choses sérieuses. Le dîner se déroulait sans accroc, un peu guindé malgré les éclats joviaux d'Ali Al Faker qui semblait apprécier le vin autant que les femmes. Très droite, un somptueux collier de perles reposant sur ses seins magnifiques, Marjorie ressemblait à une lady.

Quand Malko se leva à la fin du dîner, la Philippine qui se trouvait derrière lui se précipita, époussetant les miettes de son alpagas.

D'un geste autoritaire, Ali Al Faker sépara les hommes des femmes et les cigares et les liqueurs commencèrent à circuler. Malko bouillait. L'envoyé de Farmayan ne se manifestait pas... Marjorie lui apporta elle-même un grand verre plein de Cointreau et murmura à son oreille :

— Ne vous impatientez pas...

Elle s'était déjà éloignée... Peu à peu, des groupes se formaient. Le salon était si grand qu'ils pouvaient discuter à l'aise. Les décorateurs de Claude Dalle avaient réussi à créer dans cette pièce immense quatre ambiances différentes, confortables, où de moelleux canapés se mariaient à un choix de fauteuils de tous les styles des grands siècles français. Malko se retrouva debout à côté d'une tapisserie de fils d'or représentant l'éternel « F », en face d'un homme de haute taille plutôt mal habillé, avec de longs cheveux noirs et un regard espiègle. L'inconnu lui tendit la main.

— Je suis John Abercrombie. Vous êtes Malko Linge, n'est-ce pas ?

L'homologue de Clan Grinnel. Le chef du MI 6 britannique à Oman. Il l'aurait pris pour un Italien ou un Américain avec sa démarche chaloupée et ses plaisanteries bruyantes à table. C'est tout juste s'il n'avait mis des boulettes de pain dans le décolleté de sa voisine. Décidément, l'Angleterre évoluait...

Il se demanda ce que le Britannique savait de sa mission. L'autre ne mit pas longtemps à le fixer. Entre deux bouffées d'un Davidoff N° 2, il lâcha avec un sourire jovial :

— Vous n'avez pas hérité d'un cadeau facile...

— Vous croyez ? fit Malko.

John Abercrombie le prit par le bras, l'entraînant en face d'un bronze représentant deux chameaux.

— Cette histoire n'est pas aussi simple qu'elle le paraît, dit-il sur le ton de la confiance.

— Pourquoi ?

— Je ne suis pas certain qu'à Téhéran tout le monde soit d'accord.

— Manoucher Farmayan nous raconterait des histoires ?

— Je n'ai pas dit cela.

— Quel est le problème, alors ?

Le Davidoff pointa sur Ali Al Faker dont le robuste appendice nasal se penchait avec amour sur son verre d'Armagnac clés des Ducs.

— Il y a des gens qui ne jouent pas toujours une partie claire...

— Al Faker ? Mais il est seulement une garantie.

Le Britannique eut un sourire rusé.

— J'adore Ali, mais dites-vous que rien d'important ne se passe ici sans son feu vert. Et que ses intérêts ne recoupent pas forcément les vôtres...

— Il prétend agir pour le bien de tous.

— Pour sœur Teresa, voyez Calcutta, fit John Abercrombie d'un ton amusé. Ali a forcément une motivation à lui.

— Laquelle ?

— Je l'ignore encore. Depuis que vos amis d'Outre-Atlantique sont arrivés en force, ils nous font des cachotteries... En plus, cette affaire ne nous concerne pas directement, n'est-ce pas ? Ce pauvre Schackley mérite que l'on s'occupe de lui. J'espère que vous ne payez pas trop cher comme rançon...

— Pourquoi ?

Le Britannique lui jeta un regard de commisération.

— Cela fait pas mal de temps qu'il est entre leurs mains. Je connais leurs méthodes. Il a sûrement dit tout ce qu'il savait. Nos gens à Téhéran prétendent que Khomeiny lui-même a lu sa confession qui fait cent vingt pages... C'est vraiment une mission humanitaire... enfin, *good luck* !

Son regard pétillait de malice et Malko fut persuadé qu'il en savait plus. Il n'eut pas le temps de l'interroger. Marjorie ondulait vers lui. Mutine, elle se pencha à son oreille.

— On vous réclame...

— Je vous prie de m'excuser, dit Malko.

Rapidement, John Abercrombie tira une carte et y griffonna un numéro de téléphone.

— Voilà ma ligne directe, dit-il.

Marjorie attendait, un sourire légèrement crispé aux lèvres. Quelques invités s'étaient déjà éclipsés. Malko la suivit jusqu'à une porte qu'elle ouvrit.

— Au fond, dit-elle.

Malko longea le couloir aux murs recouverts de soie et poussa la porte qui lui était désignée, débouchant dans les toilettes des invités, il y avait un bidet de marbre vert avec des robinets en or et une banquette très large. Devant se trouvait la Philippine qui s'était tenue debout derrière lui tout le repas.

Pendant un instant, il crut qu'elle allait le conduire autre part. Elle le fixait avec un sourire de bouddha, lointaine et énigmatique. Avant qu'il puisse dire un mot, elle ôta sa tunique, découvrant une guêpière du même rouge. En quelques contorsions, elle se fut débarrassée de son pantalon de soie, ne gardant que des bas et des escarpins.

Toujours sans un mot.

La porte s'ouvrit silencieusement derrière eux et une autre Philippine apparut, tout aussi ravissante.

Elle inclina la tête et, sans demander l'avis de Malko, fit glisser sa veste de ses épaules. Puis, elle s'agenouilla en face de lui et entreprit de lui faire subir le même traitement que Marjorie la veille. Une habitude de la maison, probablement... La première Philippine, avec des gestes gracieux, enjamba la banquette et s'allongea dessus à plat ventre, les yeux toujours fixés sur Malko, disposant un coussin sous elle pour rehausser sa croupe ronde. Tout son corps avait une ravissante couleur caramel et ses ongles mesuraient bien cinq centimètres...

Troublé, Malko sentait l'œuvre de la copine faire son effet. Elle s'acquittait de sa tâche avec une habileté professionnelle, prenant bien soin de ne pas le pousser à bout. Lorsqu'elle le jugea à point, elle se redressa et le guida d'un geste respectueux vers la banquette. À ce moment, la première Philippine posa les mains sur ses fesses et les écarta, offrant le spectacle de son intimité en un geste plein de soumission. C'était irréel. Déjà les doigts de son amie voltigeaient autour de Malko. Elle le força à enjamber à son tour la banquette.

D'un geste précis, elle amena son sexe en contact avec l'ouverture des reins de la Philippine allongée qui souleva encore la croupe, l'y faisant pénétrer de quelques millimètres. Celle qui se trouvait derrière Malko en profita pour peser sur ses hanches, l'enfonçant presque entièrement dans sa compagne. Elle eut à peine un petit sursaut...

Ce n'est que Malko planté jusqu'à la garde dans ces reins largement ouverts qu'elle fit le tour de la banquette, s'accroupit en face de son amie et l'embrassa tendrement. On n'entendait que des bruits humides et des respirations. Malko, d'abord un peu étonné, se laissa vite aller à son plaisir favori. À chacun de ses coups de reins, la Philippine répondait par une secousse de tout son corps. Malko se déchaîna, allant de plus en plus loin, sentant sa partenaire l'aspirer littéralement par des contractions admirablement dosées...

Elle poussa un petit cri lorsqu'il explosa très loin au fond de ses reins et se souleva en arc pour mieux l'accueillir. Ils n'avaient pas échangé une parole... Lorsqu'il se retira, elle glissa de la banquette, ramassa ses affaires et disparut avec un sourire humble. Celle qui avait « préparé » Malko resta et l'installa sur le bidet de marbre. Ce n'est qu'une fois avoir terminé la remise en ordre qu'elle s'inclina et s'éclipsa

à son tour... Un peu désorienté, Malko se demanda à quoi correspondait cet intermède... Ali Al Faker l'aimait bien, mais à ce point. Après tout, il ne connaissait pas encore les coutumes locales...

Dans le salon, presque tous les invités avaient disparu, y compris John Abercrombie. Marjorie vint vers lui, un sourire complice aux lèvres...

— Avez-vous passé un moment agréable ?

— Très, dit Malko. Mais ce n'est pas ce à quoi je m'attendais.

— Vous n'êtes pas déçu, j'espère... soupira-t-elle. Ali a remarqué pendant le dîner que cette fille vous plaisait. Il aime combler ses amis... Et puis, John Abercrombie semblait vous accaparer un peu trop. Il n'est pas toujours de bon conseil.

C'était la vraie raison. Le nœud de vipères s'enrichissait d'un nouveau reptile.

— C'était un dérivatif agréable, dit Malko, les jambes encore un peu coupées.

Ainsi, Ali Al Faker ne voulait pas qu'il ait trop de contacts avec le MI 6. Ce qui pouvait laisser croire qu'il avait quelque chose à cacher comme John Abercrombie l'avait laissé supposer. Ça continuait. On l'avait en une seule journée mis en garde contre les trois protagonistes principaux de l'affaire... Le Browning doré, cadeau de Son Excellence Ali Al Faker, risquait de n'être pas purement symbolique...

— La personne que vous attendiez est arrivée, fit Marjorie. Elle est dans le bureau de Son Excellence...

Malko éprouva une certaine surprise en poussant la porte du bureau. Sur le sofa de Claude Dalle dont le dégradé de soieries et les bras en velours de soie évoquaient plus une couche nuptiale qu'un austère accessoire de business, une femme était installée, ses yeux dissimulés par des lunettes noires, en train de fumer. Malko ne vit d'abord que des jambes croisées, somptueuses et bronzées avec une fine chaîne d'or à la cheville. L'inconnue était vêtue d'un strict tailleur en soie noire et d'un chemisier bleu. Elle tendit la main à Malko.

— Bonsoir, Mr Linge.

— Je vous laisse, fit Marjorie, avant de refermer la porte.

L'inconnue ôta ses lunettes et Malko fut frappé par ses yeux pervenche, de la même couleur que son chemisier. Une beauté classique, presque froide, avec un nez droit, important, une grande bouche et des dents régulières.

— Je suis Susanna Rawlings, dit-elle, la collaboratrice de Mr Farmayan. Il a été retenu à Beyrouth et sera là demain.

Sa voix distinguée avait un accent britannique prononcé, ses

ongles étaient recouverts d'un vernis incolore et un discret collier de perles rehaussait la minceur de son cou. Les cheveux auburn tombaient naturellement, à la bonne longueur, et le maquillage était sans ostentation. La grande classe.

— Nous nous verrons donc demain ? suggéra Malko.

— Je le pense. Êtes-vous en possession de ce que vous devez remettre à Mr Farmayan ?

— Les pierres précieuses ?

Une ombre de contrariété passa dans les yeux pervenche. Comme si Malko avait dit une incongruité.

— Oui.

— Je les ai.

— Et en ce qui concerne les TOW ?

— Le cargo est à Dubai.

— S'agit-il de la nouvelle version OTAN ?

Malko ne s'attendait pas à la question et resta muet. En plus de son charme, Susanna Rawlings était un expert militaire...

— Je le vérifierai, dit-il. Et, de votre côté, Mr Farmayan est-il en mesure de remplir ses engagements ?

Cette fois, le regard pervenche se glaça.

— Mr Farmayan remplit toujours ses engagements, fit-elle sèchement. C'est un homme de parole. Pour répondre à votre question, oui. Il ramène la photo réclamée par Mr Grinnel.

Elle avait prononcé le nom du chef de station du bout des lèvres, comme si elle ne le portait pas dans son cœur...

Susanna Rawlings se leva. Debout, elle était encore plus belle, avec une taille très mince soulignant la poitrine un peu lourde. Aussi grande que Malko avec ses talons.

— À demain, dit-elle.

— Où nous verrons-nous ?

— Je vous appellerai dans votre chambre entre six et sept.

Il s'effaça pour la laisser passer, respirant au passage une bouffée d'*Opium*. Tout à fait ce qu'il lui fallait. Sa poignée de main était chaude et souple. Pendant un bref instant son regard se dégela et Malko se sentit fondre. À côté d'elle, Marjorie avait l'air d'une bonne. Mr Farmayan choisissait bien ses collaboratrices.

— Voulez-vous que je vous raccompagne ? proposa-t-il.

— Merci, j'ai un chauffeur, dit-elle. À demain.

Elle le quitta dans l'immense salon, vide de tout invité. Quelques domestiques ramassaient les verres vides. Où étaient passés Ali Al Faker et Marjorie ?

Malko se mit à leur recherche, répugnant à partir sans avoir pris congé de son hôte. Un bruit de musique le guida. Après avoir suivi un long couloir, il déboucha dans un jardin d'hiver désert. À sa droite se

trouvait une pelouse rectangulaire en plein air, ceinte de hauts murs. Dans le coin le plus éloigné quatre musiciens juchés sur une estrade jouaient de la musique arabe en sourdine.

Malko crut d'abord qu'ils jouaient pour les murs... Puis, il aperçut, en bordure de la pelouse, deux fauteuils en bois doré dont les hauts dossiers tournés vers lui empêchaient de distinguer leurs occupants. Entre eux et l'orchestre était tendue une sorte de rideau permettant tout juste de discerner les formes. Un bras en dépassait. La main qui lui appartenait tenait un verre ballon. Au diamant, Malko identifia Ali Al Faker.

Il s'approcha et vit les cheveux roux de Marjorie. Sa main à elle semblait posée sur le khanjar⁽¹⁴⁾ glissé dans la ceinture de l'Omanais. En réalité, les doigts de la jeune femme étaient refermés autour d'un membre d'âne émergeant de la dichdacha. Elle en faisait à peine le tour, masturbant paresseusement son compagnon. Béat, affalé dans son fauteuil, Son Excellence Ali Al Faker savourait la triple joie de la musique, de l'alcool et du sexe...

Tableau idyllique...

Malko s'éloigna sur la pointe des pieds. Ce n'était pas le moment d'engager une discussion d'affaires. Sa voiture attendait en face de la résidence, portière ouverte, moteur en marche. La jeune Philippine qui lui avait offert ses reins surgit de l'ombre et s'inclina profondément.

Malko tâtonna un peu dans le labyrinthe des voies sillonnant le no man's land avant de retrouver le freeway. À sa gauche l'océan Indien était invisible. En une journée, il avait au moins acquis une certitude : récupérer William Schackley n'allait pas être une partie de plaisir.

CHAPITRE IV

— Au bal des enculés, ce type-là ne ferait pas tapisserie... murmura Chris Jones dans le dos de Malko.

Ce dernier se retourna, foudroyant le gorille du regard. Ce n'était pas le moment de créer des complications diplomatiques. Manoucher Farmayan venait de pénétrer dans le salon chinois d'une des suites somptueuses du neuvième étage de *l'Al Bustan Palace*. Majestueux comme un Roi Mage, le ventre en avant, il s'avança, la main tendue. Son crâne presque entièrement dégarni contrastait avec les épais sourcils noirs et la grosse moustache qui rejoignait un bouc soigneusement taillé, l'ensemble lui donnant un peu l'allure d'un Méphistophélès de théâtre.

Mais le plus saisissant dans ce visage, c'étaient les gros yeux saillants. Ils n'exprimaient rien. Le vide absolu. Deux pierres noires, à peine brillantes. Des objectifs de caméra qui se contentaient d'enregistrer sans se livrer.

Farmayan serra la main de Malko, sa bouche souriant à peine et ignore complètement Chris Jones et Milton Brabeck.

— Mon ami, Son Excellence Ali Al Faker m'a parlé de vous, dit-il. Je suis heureux de vous rencontrer.

Susanna Rawlings se tenait un peu en retrait, sculpturale dans une robe de jersey qui la moulait comme un gant, s'arrêtant au-dessus du genou. Belle à couper le souffle, ses cheveux auburn relevés sur le côté, mettant en valeur ses hautes pommettes et ses étranges yeux pervenche.

C'est elle qui était venue chercher les trois hommes à l'ascenseur N° 7 gardé par deux soldats du Palais, presque noirs de peau, qui avaient ordre de tirer sur tout intrus. Tous les ascenseurs du neuvième étage étaient contrôlés de la même façon.

— Laissez-nous.

Malko confirma d'un regard. Chris et Milton battirent en retraite dans l'antichambre de la suite. Définitivement brouillés avec l'Iranien. Ce dernier s'affala dans un canapé de velours bleu avec un soupir bruyant.

— Vous avez fait bon voyage ? demanda poliment Malko.

L'Iranien tira sur le gilet qui n'arrivait pas à dissimuler une panse

gargantuesque.

— Excellent. J'ai obtenu des assurances très satisfaisantes de la part de nos partenaires.

Il suait la fausseté comme d'autres respirent la bonté. Ses gros yeux noirs se fixèrent sur l'attaché-case posé entre les jambes de Malko. Susanna s'installa à son tour dans un fauteuil et croisa les jambes. D'une voix plate, elle annonça, devant la question de son patron :

— Mr Linge m'a affirmé hier que tout était en ordre.

Manoucher Farmayan eut un sourire glauque.

— Je n'en doutais pas une seconde.

Silence. Chacun attendait que l'autre fasse un geste Malko remarqua d'un ton détaché :

— Je pensais qu'il était réservé au sultan Quabouz ?

— Et à ses amis, compléta vivement Farmayan. C'est grâce à la protection de Son Excellence Ali Al Faker que j'ai l'honneur de loger ici...

Manoucher Farmayan était le seul hôte du neuvième étage, qui n'avait pas été occupé depuis la conférence des pays du Golfe, huit mois plus tôt... Ce qui en disait long sur sa puissance. Il s'étalait dans une des neuf suites « chinoises » qui faisaient chacune 250 m²...

— Vous avez apporté la photo de William Schackley ? demanda Malko.

— Bien sûr.

Pas un éclair dans les gros yeux noirs. Pas un geste. Ses mains grassouillettes croisées sur sa bedaine. Manoucher Farmayan semblait vitrifié, empaillé. Il fallut que Malko ouvre son attaché-case pour que sa paralysie se dissipe... Il sortit d'une poche intérieure une enveloppe qu'il conserva entre ses doigts. La confiance régnait...

Il se décida enfin à la tendre à Malko. Elle contenait une photo polaroïd d'assez mauvaise qualité. Un homme appuyé contre un mur, un journal entre ses mains. Susanna tendit une loupe à Malko.

— On distingue la date en haut à droite, expliqua-t-elle.

C'était *l'Orient-Le Jour*, le grand quotidien en français du Liban. Sa date indiquait que la photo avait été prise deux jours plus tôt. Le cœur de Malko se serra en examinant l'homme qui tenait le journal. Sur les photos de la CIA, William Schackley avait un visage large, une abondante chevelure grise, un regard plein de vie. Or, il avait sous les yeux un fantôme. Les cheveux s'étaient aplatis, mais avaient poussé presque jusqu'aux épaules, les pommettes du visage amaigri ressortaient sous la peau tendue et surtout le regard était terrible. Des yeux morts, au fond d'orbites creuses. La barbe en désordre donnait au chef de station de la CIA à Beyrouth l'air d'un vieillard. Les carotides émergeaient du cou décharné comme deux grosses cordes.

Malko releva la tête, s'adressant à Farmayan.

— Vous l'avez rencontré ?

— Non.

— Il semble en très mauvaise condition physique.

L'Iranien hocha la tête.

— C'est vrai, il ne faut plus perdre de temps. Il a vécu des moments très difficiles.

Susanna Rawlings regardait par la fenêtre, comme si tout cela ne la concernait pas. Manoucher Farmayan caressa son bouc et dit de sa voix douce :

— Si tout est en ordre ici, je peux repartir pour Beyrouth et revenir d'ici quarante-huit heures avec Mr Schackley. Le reste sera purement formel...

Façon de parler.

— Je peux garder cette photo ? demanda Malko.

L'Iranien s'épanouit.

— Bien sûr. Il faut la transmettre à Mr Grinnel. Et je crois que vous avez quelque chose pour moi...

Malko lui tendit la boîte contenant les émeraudes. Susanna revint se pencher sur l'épaule de son patron. Une loupe surgit de son sac et elle la vissa à son œil droit. Dans un silence de mort, elle examina les pierres une par une... Les gorilles devaient trépigner... Malko retenait son souffle. Pourvu qu'il n'y ait pas d'arnaque...

Manoucher Farmayan semblait coulé dans le bronze. Enfin la jeune femme releva la tête et dit de sa voix distinguée :

— Je pense qu'il y a la valeur indiquée, ce sont de belles pierres...

— Vous êtes une experte, remarqua Malko.

Elle sourit.

— J'ai passé quatre ans au GIA⁽¹⁵⁾ à Los Angeles.

L'ambiance s'était nettement détendue. Manoucher Farmayan dit à Susanna :

— Rangez cela, voulez-vous.

Susanna Rawlings sortit de la pièce et l'Iranien dit aussitôt :

— Je m'occupe immédiatement de faire virer sur le compte que m'a indiqué Mr Grinnel la moitié du montant de la marchandise qui attend à Dubai. Cela prendra quelques heures. Le transbordement pourra commencer dès demain. Dès qu'il sera effectué, je repars pour Beyrouth.

— Vous financez cette opération ? demanda Malko.

Sept cents missiles représentant la moitié du deal à douze mille dollars pièce, cela faisait quand même plus de huit millions de dollars.

— Mes amis iraniens me rembourseront, affirma Farmayan avec un sourire onctueux, ses yeux toujours aussi inexpressifs.

Susanna Rawlings reparut. Sans la boîte contenant les quatre

millions de dollars d'émeraudes ; il sembla à Malko que son regard pervenche s'était allumé. Elle ressemblait à un cobra très ambitieux sur le point de dévorer une mangouste.

— Supposons que tout se passe bien, dit Malko. Comment ramenez-vous William Schackley de Beyrouth ?

— Dans mon learjet, dit l'Iranien. Ali Al Faker s'arrangera pour que je ne subisse aucun contrôle à l'arrivée. Il sera placé sous la protection d'Iradj Kosroddar, le chargé d'affaires iranien, dans l'enceinte de l'ambassade. La seconde partie de la livraison des TOW accomplie, celui-ci me le remettra. En attendant, il sera en territoire diplomatique...

— Il ne demande pas de soins immédiats ?

— Je ne pense pas, mais si cela était, j'aviserai.

— Où se passera la phase finale ?

— Chez Son Excellence Ali Al Faker. Il faut laisser le bénéfice de cette action humanitaire à nos amis omanais.

Un bénéfice moral, bien entendu...

Malko referma son attaché-case. Tout semblait se dérouler selon le plan prévu. Presque trop facilement... Tous se levèrent... Manoucher Farmayan lui écrasa les phalanges.

— Je vais faire la sieste. La nourriture libanaise est décidément trop lourde.

— Êtes-vous certain que les autorités de Téhéran soient d'accord ? demanda Malko.

Nouveau geste onctueux.

— Je leur ai expliqué où se trouvait leur intérêt, affirma l'Iranien. Appelez-moi demain à l'heure de la prière. Midi trente. Nous ferons le point.

La vie s'arrêtait à Oman à cette heure-là et ne reprenait que vers quatre heures. Malko eut une pensée pour le prisonnier de Beyrouth qui devait compter les minutes. À condition qu'il ait été informé des tractations en cours. Il fallait que la CIA tienne vraiment à sa libération. Les missiles TOW se trouvaient sur la liste du matériel interdit à l'exportation pour l'Iran. Jamais les Iraniens n'auraient pu s'en procurer. Les huit millions de dollars de pierres venaient directement des fonds secrets du gouvernement américain et de la CIA.

Chris Jones et Milton Brabeck, installés dans l'entrée, l'accueillirent d'un regard noir.

— Nous redescendons, dit Malko.

Ils filèrent vers l'ascenseur sans l'attendre. Vexés. Un couloir circulaire faisait tout le tour du neuvième étage donnant sur le hall par des ouvertures en ogives. Malko se pencha. De là, les canapés du lobby semblaient minuscules, quarante mètres plus bas.

L'épaisse moquette étouffait les pas. Il n'entendit pas Susanna s'approcher de lui par-derrière.

— Vous avez envie de sauter ? demanda-t-elle moqueusement.

Une fraction de seconde son corps s'appuya au sien. Elle s'était déjà redressée. Hors de la présence de Farmayan, elle paraissait plus détendue... Malko la suivit jusqu'à l'ascenseur...

— Vous travaillez depuis longtemps avec Mr Farmayan ? demanda-t-il.

— Trois mois.

Malko l'enveloppa d'un long regard... la robe moulante dessinait son corps plein d'une façon presque provocante. Les yeux pervenche ne cillèrent pas.

— Vous êtes absolument splendide, dit Malko.

— Merci.

Elle avait à peine souri.

— Vous ne quittez jamais le neuvième étage ?

— Rarement.

Avant qu'il n'entre dans la cabine sous le regard farouche des deux gardes, Susanna l'avertit.

— Ne venez jamais ici sans être invité. C'est très dangereux. Les gardes du Palais ont ordre de tirer sur tous les intrus... Ce sont des gens très frustes, des descendants d'esclaves, totalement dévoués au Sultan.

— Et si j'ai besoin de vous contacter ?

— Appelez-moi au 9800.

L'ambassade US était un modeste cube blanc blotti au fond de Mascate, derrière l'énorme légation britannique qui occupait tout le front de mer avec le Palais du Sultan. Trois rangées de herses scellées dans des blocs de ciment interdisaient les éventuelles voitures piégées. Malko franchit la porte du building vieillot de quatre étages, les gorilles sur ses talons, et fut accueilli par la secrétaire de l'ambassadeur. Celui-ci avait exigé de la Company d'être tenu au courant et la réunion avait lieu dans son bureau. Chris Jones huma l'air frais du hall et fonça vers un distributeur d'eau glacée.

— Enfin, on se sent chez soi...

Même *l'Al Bustan* ne trouvait pas grâce à ses yeux. Trop de marbre.

Clan Grinnel happa Malko dès sa sortie de l'ascenseur. De grands ventilateurs s'espaçaient dans le couloir et une épaisse grille protégeait le bureau de l'ambassadeur. Le chef de station de la CIA fit les présentations. Un autre visiteur se trouvait là.

— Le docteur Morrisson, annonça Grinnel. J'ai tenu à ce qu'il examine la photo de William Schackley.

Les gorilles arrivèrent à leur tour et se collèrent aux fenêtres, regardant le palais du Sultan à travers les moucharabieh de la vieille demeure omanaise. Bientôt l'ambassade déménagerait près de *l'Intercontinental*, en plein désert... Et loin du Sultan. Les Britanniques et les Américains étaient très fiers d'être les seules ambassades avec vue directe sur le palais... Même les Français, eux aussi à Mascate, se trouvaient un peu en retrait... De la fenêtre du bureau de l'ambassadeur de Grande-Bretagne on plongeait pratiquement dans le bureau du sultan Quabouz.

Quelques canons à tir rapide parsemaient la pelouse du palais, en face de la baie. À tout hasard.

— Voilà la photo, dit Malko.

Les trois hommes l'examinèrent en silence presque une minute. Clan Grinnel releva la tête. Son expression sage avait fait place à une rage froide.

— Les ordures ! Vous avez vu comment il est ? Qu'est-ce que vous en pensez, Doc ?

Le médecin regardait le document à travers une loupe.

— Il a été drogué et sûrement maltraité, fit-il, mais le volume de ses carotides indique que lorsque cette photo a été prise, il respirait normalement. C'est tout. Il semble très amaigri.

Le chef de station alluma nerveusement une autre cigarette.

— Si nous tenions ces salauds...

L'ambassadeur lui jeta un regard un peu choqué.

— J'expédie un télégramme au State Département, disant que tout se présente bien, annonça-t-il. J'ai obtenu que le Président envoie lui-même une lettre personnelle au Sultan lorsque toute cette affaire sera terminée. Vous ne craignez pas que les Iraniens trahissent leur accord ?

Clan Grinnel haussa les épaules.

— Sir, je crains tout des Iraniens. À commencer qu'ils ne délivrent pas Schackley.

— Ils ont pourtant tout à y gagner, interrompit Malko.

Grinnel lui adressa un coup d'œil glacial. En une fraction de seconde, il réalisa que la CIA n'avait peut-être pas tout dit au State Department. D'ailleurs, l'ambassadeur enchaîna naïvement.

— Vous voulez parler de leur image de marque... Certes, après l'exemple syrien, ce serait bon pour eux. Mais la politique est si bizarre à Téhéran.

— À propos, demanda Malko, connaissez-vous le chargé d'affaires iranien à Oman ?

— Bien sûr, dit l'ambassadeur. Je le rencontre quelquefois dans les

cocktails. Iradj Kosrodar. Un fanatique de la pire espèce, totalement dévoué à l'Ayatollah Khomeiny. Il a toujours dans ses poches des photos d'atrocités irakiennes qu'il distribue. Il fuit les femmes. Chaque fois que l'une d'elles s'approche dans un cocktail, il met les mains derrière son dos pour ne pas avoir à lui serrer la main...

Clan Grinnel manifesta quelques signes d'impatience et se leva.

— Monsieur l'ambassadeur, dit-il, nous ne vous ferons pas perdre plus de temps. J'emmène Mr Linge.

Poignées de mains. Chris et Milton avaient épuisé les joies de la vue. Grinnel ne desserra pas les dents dans l'ascenseur, mais explosa dès qu'il fut dans sa Buick.

— Je suis sûr que ce salaud de Farmayan va essayer de nous baiser...

— Pourquoi ? demanda Malko.

— Parce que c'est dans sa nature...

Ce ne sont pas les gorilles qui auraient dit le contraire.

La Buick se faufilait dans les rues étroites de Mascate, la plus petite capitale du monde.

— La State Department n'est pas au courant pour les armes ? demanda Malko.

— Surtout pas ! fit Grinnel. Cela ne doit pas sortir de chez nous. Ces diplomates ne comprennent rien à rien.

Changeant brutalement de sujet, il dit :

— Donc, Schackley doit arriver dans le learjet de Farmayan...

— C'est ce qu'il m'a promis.

L'Américain alluma une cigarette avec une sombre satisfaction.

— Eh bien, on va essayer de les baiser, lança-t-il.

Ils filaient le long de Al Corniche, la promenade du bord de mer, reliant Mascate à Mina Quabouz – Port Quabouz – où le yacht du sultan Quabouz était à l'ancre entre quelques porte-conteneurs et des pétroliers.

Ils atteignirent Ruwi dix minutes plus tard sans que le chef de station de la CIA ait desserré les dents. Il se gara dans le parking d'Al Bouch Street, à côté d'un gros camion blanc livrant de l'eau. La chaleur tomba sur eux comme de la lave en fusion et ils traversèrent la rue presque en courant pour gagner les bureaux de la *Penta Tech Co*. Malko se demandait ce que mijotait Clan Grinnel.

Un homme les attendait sous le portrait du sultan Quabouz. Un Arabe en abaya blanche avec un visage jovial tout rond et une grosse moustache noire. Clan Grinnel le fit entrer dans son bureau et le présenta à Malko.

— Taher Al Gharbi ? mon meilleur stringer. Je lui avais demandé quelques informations sur les « Cousins ». Il est bien placé...

Taher Al Gharbi montra ses dents éclatantes dans un sourire ravi.

Sa peau était très sombre et il avait un air vaguement africain.

— Ils savent tout ce que vous faites, Mr Grinnel, dit-il. Quelqu'un les tient au courant.

— Qui vous l'a dit ?

— Le colonel Sadd.

— Le responsable de l'Internal Security Service⁽¹⁶⁾, expliqua Clan Grinnel pour Malko. Lui est omanais, mais tous ses hommes sont britanniques, dont le major Cambell, qui fait marcher la boîte. Il dit tout à Sadd, qui se croit informé ; sauf l'essentiel, qu'il révèle directement au Sultan. Merci, Taher. On se voit demain.

L'Omanais s'esquiva avec le sourire ravi qui ne semblait jamais le quitter.

— D'où sort-il ? demanda Malko.

— C'est l'agent exclusif de plusieurs fournisseurs d'armes du Sultanat, expliqua Clan Grinnel. Nous lui avons fait gagner beaucoup d'argent et il ne peut pas nous refuser grand-chose. Il est OK. Et il connaît tous les gens du Palais et de la Garde.

— Pourquoi vous tracassez-vous au sujet des « Cousins » ?

— Parce que je me méfie d'un coup fourré. Ils n'aiment pas qu'on les supplante dans le cœur du Sultan et ce sont des enculés.

Catégorie qui, aux yeux de l'Américain, englobait visiblement une grande partie de la population de cette région du monde.

— Quelle est votre idée pour court-circuiter Farmayan ? demanda Malko.

Clan Grinnel eut un petit rire sec.

— N'en parlons pas, cela porterait malheur. Maintenez le contact avec lui, comme prévu. Je m'occupe du reste.

Il alluma sa millième cigarette de la journée, ruminant une pensée visiblement agréable. Malko revit les yeux froids de l'Iranien. Celui-là risquait de ne pas se laisser faire facilement.

Chris Jones et Milton Brabeck étaient plongés dans la contemplation émerveillée de la secrétaire de Clan Grinnel. Ils eurent du mal à s'en arracher. Dans l'ascenseur, Milton soupira :

— Vous avez vu ses seins ? On dirait Jane Mansfield... Et elle porte rien sous son truc.

— Quand est-ce qu'on se met au travail ? demanda Chris Jones qui commençait à s'étioler. Si on est venu ici seulement pour voir des animaux, je pouvais aller au zoo... Ces mecs qui portent des robes, moi, ça me fait drôle.

— Vous n'aurez peut-être rien à faire, dit Malko. Si tout se passe bien, William Schackley nous sera rendu dans deux ou trois jours...

Malko composa le 9800. Il était midi trente pile.

— Hello ?

La voix mesurée de Susanna Rawlings.

— Malko Linge. J'appelle comme prévu.

— Je suis désolée ; Mr Farmayan s'est envolé pour Beyrouth il y a une heure, plus tôt que prévu.

Au moins, il n'avait pas perdu de temps.

— Vous le rejoignez ?

— Non, je dois assurer les liaisons ici.

— Nous pourrions déjeuner ou dîner ensemble.

— Merci, dit-elle. En son absence, Mr Farmayan n'aime pas que je sorte et je ne suis pas autorisée à vous recevoir ici. À demain.

Malko raccrocha, un peu frustré. Manoucher Farmayan bétonnait bien. Allait-il revenir de Beyrouth avec William Schackley ?

CHAPITRE V

Le transistor posé sur une caisse de munitions vide, à l'entrée du sous-sol aux murs égratignés par les balles de combats précédents, hurlait une mélodie sirupeuse du chanteur égyptien Hamad Adawiye. Le plus jeune des deux Hezbollahs de garde écoutait avec ravissement, les yeux au ciel, vautre dans son fauteuil de toile, la Kalach en travers des genoux. Son compagnon se pencha et coupa le son, furieux.

— Farid, tu as fini d'écouter ces conneries ! Maintenant que tu es un combattant, tu ne devrais chercher qu'à te perfectionner. Tu veux vraiment devenir un fedayin, apprendre à tuer ?

Farid, qui n'avait pas seize ans, encore grisé de sa tenue léopard, frappa du plat de la main sa Kalachnikov.

— Qu'est-ce que tu racontes, Khabil ? Je sais tuer. C'est facile avec ma *klachin*⁽¹⁷⁾.

Son copain eut un sourire ironique.

— Ça ! C'est facile, mais tu dois savoir tuer de toutes les façons. Au couteau d'abord...

Farid ne répondit pas, glacé. C'était une idée qu'il n'aimait pas. Pendant quelques instants, le silence retomba. De la *wahda*⁽¹⁸⁾ de quinze hommes qui gardaient le sous-sol, quatre ou cinq étaient dehors et les autres somnolaient dans des boxes aménagés en chambrée, en face de la cellule où était enfermé William Schackley.

Le rez-de-chaussée était une vraie place forte, toutes ses ouvertures protégées par des sacs de sable et l'accès à la rampe du sous-sol gardé par un véritable bunker de blocs de ciment, entouré d'obstacles anti-chars. La rue, arrachée au cours de combats furieux à la milice Amal, était un spectacle de désolation, avec ses carcasses de voitures calcinées, ses cubes de ciment coiffés de tôles rouillées, criblés d'impacts d'obus.

À chaque extrémité, un poste de miliciens veillait, interdisant tout trafic, relié par radio à une permanence équipée d'armes lourdes. Sur les terrasses avoisinantes, des guetteurs se relayaient jour et nuit, munis de jumelles infrarouges.

Aussi Farid et Khalil avaient-ils dévoré sans angoisse les *chawerma*⁽¹⁹⁾ apportés par un gosse du quartier, encore tout chauds. Khalil revint à la charge.

— D'abord, tu dois toujours avoir sur toi un poignard bien aiguisé. Regarde.

Il tira de sa botte un poignard à la longue lame droite avec lequel on aurait pu couper une feuille de papier à cigarette. Ou la gorge d'un homme. Il n'avait même pas l'air cruel, seulement professionnel. Farid était fasciné par la lame brillante. Khalil poursuivit :

— Tu dois toujours attaquer par derrière au poignard. Ne regarde jamais celui que tu frappes. Seulement l'endroit où tu veux frapper...

Il prit l'arme à l'horizontale et l'appuya sur le torse de son copain.

— Avec la lame à plat, expliqua-t-il, aucun problème pour se faufiler entre les côtes. Pour tuer, il faut viser la carotide, sous la clavicule et au cœur, bien sûr... Et si tu frappes à la gorge, tu tranches le cou à partir de la nuque... Comme ça...

Il mima le geste. L'autre fit à mi-voix :

— C'est dégueulasse...

Farid haussa les épaules.

— Si ce n'est pas lui qui meurt, c'est toi.

Farid n'eut pas le temps de répondre. Un véhicule était en train de descendre la rampe venant de l'extérieur. Les deux Hezbollahs sautèrent sur leurs pieds.

Une grosse américaine transformée en ambulance apparut et stoppa à leur hauteur. Farid et Khalil se détendirent. Si le poste de garde l'avait laissée passer, c'est qu'il n'y avait pas de problème.

Un homme mit pied à terre. De grande taille, les cheveux longs et une barbe, le bandeau noir des Chiïtes sur le front, un T-shirt déchiré, des jeans. Sur le flanc droit, un poignard, à gauche, deux grenades. Farid regarda avec admiration ses biceps puissants. C'était un Iranien, instructeur des Hezbollahs de Baalbeck, qui était déjà venu à plusieurs reprises. Un certain Hussein.

Il étreignit Khalil, donna une tape amicale sur l'épaule de Farid et demanda :

— Le *Zaim* est là ?

— Il dort, fit Khalil, je suis le responsable. Qu'est-ce que tu veux ?

— Je viens transférer le prisonnier.

Khalil se raidit. Depuis qu'il était dans la milice Hezbollah, on lui avait appris qu'on ne lâchait jamais un otage. Même à des amis. C'était le bien le plus précieux. Ce qui vous gagnait de la considération.

— Il faudrait l'accord du Cheikh, fit-il, même le Zaim n'a pas le droit de te le remettre.

— On vous le rendra, affirma Hussein avec un sourire. Nous voulons seulement le montrer à un juge religieux qui vient d'arriver de Téhéran.

— Pourquoi ne vient-il pas ici ?

— Il ne faut pas qu'on le voie à Beyrouth.

Le problème dépassait Khalil. Il se tourna vers Farid.

— Va réveiller le Zaim.

Farid s'éloigna dans le sous-sol, sa Kalach à bout de bras.

Hussein sourit à Khalil.

— C'est calme, par ici ?

— Ça va, fit l'autre.

— Tu n'aurais pas une cigarette ?

Khalil se tourna à demi pour prendre le paquet de Winston posé à côté du transistor. Il pivota, le bras tendu pour offrir une cigarette à son hôte. Il eut le temps de voir le visage souriant de l'Iranien dont le regard s'était abaissé. Son long poignard ne pendait plus à son côté droit. Il le tenait à l'horizontale, la pointe braquée sur la poitrine de Khalil.

Hussein se fendit en avant, d'une détente de tout son corps et son poignard s'enfonça entre deux côtes de Khalil, sectionnant l'aorte. Ce dernier demeura la bouche ouverte quelques instants, poussa un soupir rauque et tomba à genoux. Hussein l'accompagna dans sa chute, fouillant sa poitrine, à petits coups de poignet, maintenant l'arme dans la blessure jusqu'au spasme qui termina la brève agonie.

Il se redressa. Farid n'avait pas encore atteint le fond du sous-sol et ne s'était pas retourné. Hussein remonta dans l'ambulance qui se mit en marche.

Elle rejoignit Farid à la hauteur des deux boxes encombrés de couchettes, de sièges, d'armes, aux murs couverts des portraits de l'Iman Moussa Sadr et de l'Ayatollah Khomeiny. Sept ou huit Hezbollahs dormaient, lisaient ou nettoyaient leurs armes. Les portes arrière de l'ambulance s'ouvrirent. Un homme sauta à terre, tenant une sorte de lance, un réservoir accroché dans le dos.

Farid eut le temps de pousser un cri de terreur et de sentir ses sphincters lâcher.

Il y eut un souffle terrible, un éclair blanc et une immense flamme qui enveloppa tous les hommes du premier box dans un nuage rouge. Farid fit un pas en avant et s'abattit entre deux châlits, transformé en torche vivante, comme les autres.

L'homme au lance-flammes fit un pas de côté et alluma de la même façon les occupants du box voisin en train de sauter fébrilement sur leurs armes. Puis il revint au premier box, faisant de nouveau gicler la mort, achevant de carboniser les pantins recroquevillés sur le sol, dans une atroce odeur de chair grillée.

Même traitement pour le second box. L'odeur du napalm prenait à la gorge et Hussein eut une quinte de toux. Il ne s'était pas écoulé trois minutes depuis leur arrivée.

Au rez-de-chaussée, personne ne pouvait encore deviner ce qui se passait. L'avantage du lance-flammes, c'est le silence... Son servant

remonta dans l'ambulance. Sa tâche était terminée. Il s'était souvent entraîné dans la Bekaa avec des moutons. C'était aussi facile avec des hommes. À partir de maintenant, chaque seconde comptait. Au moindre soupçon, ils ne quitteraient jamais Bir-El-Abeid. Il y avait un barrage à chaque coin de la rue, avec des RPG 7, des canons, des chars T.55. En plus du lance-flammes, l'un avait un RPG 7 avec trois roquettes, l'autre une mitrailleuse soviétique de 14,5, une « Douchka » dont les bandes traînaient partout. Mais en cas de coup dur, cet armement ne suffirait pas.

La serrure céda au premier coup de masse.

William Schackley était allongé sur son lit, à demi inconscient, à cause des drogues qu'on lui administrait. Il ne s'était rendu compte de rien.

La cisaille trancha la chaîne de ses menottes comme du beurre. Il ouvrit les yeux, sans comprendre. Déjà, deux des occupants de l'ambulance l'emportaient. Sans même l'attacher. Il était si faible qu'ils ne craignaient pas une évasion. La porte arrière de l'ambulance était ouverte. À l'intérieur, il y avait un cercueil. Ils y placèrent l'Américain et firent glisser le couvercle au-dessus de sa tête. La façon habituelle de transporter les otages d'un lieu de détention à un autre, dans Beyrouth. Le bois était percé de trous permettant la respiration.

L'ambulance reculait déjà. Hussein monta à l'avant avec le conducteur, tandis que ses quatre hommes se tassaient à côté du cercueil.

Ils émergèrent dans la rue déserte. Les miliciens de garde derrière les sacs de sable leur adressèrent un geste amical. Deux carrefours plus loin, ils ralentirent. Un barrage était établi à la sortie du quartier, filtrant tous les véhicules. Trois miliciens avec des Kalachs et une radio, protégés par un camion portant un affût quadruple de canons de 20 mm. Un milicien avec une écharpe jaune assis sur le siège de tir s'amusait à faire monter et descendre les quatre longs tubes noirs...

Hussein tendit sans un mot l'ordre de mission qu'on lui avait donné à Baalbeck. Le jeune Hezbollah y jeta un coup d'œil distrait et respectueux. Les gens de la Bekaa avaient le contact direct avec les Iraniens. Il fit signe de lever la barrière et l'ambulance se glissa à travers les chicanes vers la route de l'aéroport.

Le vent tiède fouettait le visage de Hussein et il ferma les yeux, cherchant à chasser de ses poumons l'odeur de chair brûlée.

Manoucher Farmayan se tenait un peu en retrait sur ce qui restait d'une des terrasses de l'aéroport de Beyrouth. Le plafond pendait par morceaux, les murs étaient criblés d'impacts de tous calibres et chaque

lieu un peu stratégique renforcé par une barricade de sacs de sable. Peu de gens en vue. Le temps pluvieux et froid n'encourageait pas à la promenade. Les innombrables miliciens qui occupaient l'aéroport – tous des Chiites – s'abritaient un peu partout. Il n'y avait que deux vols en partance, l'un pour Damas, l'autre pour Chypre, des increvables Middle East Airlines, les seuls à desservir Beyrouth régulièrement. Au loin, entre la mer et le runway, on distinguait les ouvrages de la ligne de défense établie par les Hezbollahs.

L'Iranien regarda sa montre. Ils étaient en retard. Il se dit qu'en cas de pépin, il avait peu de chances de pouvoir gagner son avion. Dans cette éventualité une voiture l'attendait dans le parking de l'aéroport pour le conduire à travers la montagne jusqu'à la Bekaa et ensuite Damas. Mais c'était un chemin dangereux... Il consulta de nouveau le pavé de diamants qui lui servait de montre. Nerveux.

Il rentra à l'intérieur de la cafétéria et but un peu de son « café blanc⁽²⁰⁾ ». Le chauffeur le guettait anxieusement. Des gens dormaient par terre et un milicien nettoyait sa Kalach sur une table. Il n'y avait plus une seule vitre intacte et le percolateur avait servi de cible à un tir d'arme automatique.

Soudain, l'ambulance apparut, venant de la grande route de Chiha. Manoucher Farmayan la vit s'arrêter au barrage des miliciens qui gardaient l'entrée du tarmac : Hussein descendit parlementer avec eux. Son cœur s'arrêta de battre. Un des miliciens venait d'ouvrir la porte arrière de l'ambulance. À côté de lui, le chauffeur demanda d'une voix blanche :

— On descend ?

— Attends, dit Farmayan.

Le milicien regardait pensivement l'intérieur de l'ambulance. Contemplant le cercueil et aussi le RPG 7 braqué sur lui. C'est ce qui le fit probablement réfléchir. Pourquoi se faire réduire en charpie pour 30 000 livres⁽²¹⁾ libanaises par mois ?

La porte de l'ambulance se referma. Manoucher Farmayan eut l'impression qu'il perdait dix kilos d'un coup. Son cœur faisait trembler la gélatine qui enrobait son torse énorme. Il se retourna, rafla son attaché-case et enfonça sa main puissante dans l'épaule de son chauffeur.

— Tu restes ici tant que nous n'avons pas décollé. Si tout se passe bien, tu téléphones ensuite.

— *Aiwa.*

L'ambulance traversait le tarmac. Elle atteignit le learjet de Farmayan stationné en bout de piste à côté des débris d'un Boeing 727 de la compagnie jordanienne Alia, dynamité par des Hezbollahs.

Manoucher Farmayan présenta son passeport iranien aux deux Hezbollahs qui remplaçaient les employés de l'immigration, en fuite

depuis longtemps. Ils ne le regardèrent même pas et le firent passer avec un sourire servile. Ses backchichs n'obligeaient pas que des ingrats. L'un d'eux offrit même de l'accompagner jusqu'à l'avion, mais il déclina poliment.

Lorsqu'il atteignit le learjet, gelé et trempé, l'ambulance se préparait à repartir. Tous ses occupants, à l'exception du conducteur, étaient entassés dans la cabine. On avait placé le cercueil dans la travée centrale et un des hommes était en train de faire glisser le couvercle. Manoucher Farmayan grimpa la petite échelle menant au cockpit et s'installa à côté du pilote.

— Tout est OK ?

— Oui, Sir, fit le pilote, un Britannique viré des British Airways pour une obscure histoire de trafic de drogue... J'ai déposé un plan de vol pour Damas.

L'Iranien attacha sa ceinture.

— Demandez l'autorisation de décoller.

Avec ces miliciens, on ne savait jamais. Un coup de RPG 7 et son opération se terminait en enfer. Le pilote parlait déjà dans sa radio, les réacteurs tournaient.

Interminables secondes, la tour se faisait tirer l'oreille.

On signalait des chasseurs israéliens... Manoucher Farmayan essuya son front couvert de sueur. La sangle lui coupait l'estomac. Il toucha subrepticement la pierre qui lui servait de fétiche : une turquoise porte-bonheur qui ne le quittait jamais. Il y eut une petite secousse, le learjet commençait à rouler. L'Iranien retint son souffle tant que les roues ne s'arrachèrent pas de la piste réparée comme une vieille tapisserie.

Enfin, l'appareil s'éleva lentement, crevant la couche de nuages et Manoucher Farmayan laissa l'air s'échapper de ses poumons. Il se retourna. Le cercueil était ouvert et les miliciens s'étaient débarrassés de leurs armes, ébahis du luxe de l'appareil.

— Attention aux grenades ! avertit l'Iranien.

Ce serait trop con d'exploser accidentellement. Ces types étaient de tels sauvages... Il ferma les yeux un instant, se délectant de sa victoire proche. Certes, il y avait encore des obstacles, mais le plus dur était fait. Le reste relevait de la négociation... Et ça, il s'y connaissait... Dans trois heures, ils se poseraient à Seeb Airport, à Oman, après avoir survolé la Syrie, la Jordanie et l'Arabie Saoudite.

Malko remontait de la piscine de *l'Al Bustan* et s'apprêtait à s'installer devant l'écran de la Samsung de sa chambre pour passer le temps, lorsque le téléphone sonna dans sa chambre.

— Bonjour, fit la voix de Susanna Rawlings.

Merveilleusement douce. Il ressentit un petit accès de chaleur à l'épigastre. Après tout, le glauque Iranien ne revenait que dans la soirée au plus tôt. La veille au soir, il avait sagement dîné avec Chris et Milton, au restaurant de l'hôtel.

— Quoi de neuf ? demanda-t-il.

— De bonnes nouvelles, fit-elle. J'ai reçu un coup de téléphone de Beyrouth. Il semble que tout se soit extrêmement bien passé.

— C'est-à-dire ?

— Je préfère vous en parler de vive voix. Venez. Pour ce cas précis, je suis autorisée à vous faire monter ici.

Susanna Rawlings surgit sur le palier du neuvième au moment où un garde omanais hésitait entre repousser Malko dans la cabine ou l'abattre sur place. Sur un ordre de Susanna, il reprit sa veille, indifférent. À cet étage, on avait la sensation d'être coupé du monde. Une musique douce filtrait de haut parleurs invisibles semblant sortir des murs. Susanna Rawlings était nettement plus sexy qu'à leur dernière rencontre.

Une robe beige en élastiss, très décolletée et hyper courte, la moulait comme une seconde peau, jusqu'à la pointe des seins. Lui interdisant de porter quoique ce soit d'autre dessous.

Elle le précéda dans une pièce qu'il ne connaissait pas encore : un bureau somptueusement meublé en Boule et s'installa sur un canapé de soie jaune.

— Mr Farmayan sera ici dans trois heures environ, annonça-t-elle.

— Avec William Schackley ?

— Oui.

— Il est dans quel état ?

— Il n'a pas pu me le dire, mais je pense qu'il n'y a pas trop de dégâts... Il faut donc faire le nécessaire pour la seconde livraison de pierres précieuses.

— Je peux les avoir très rapidement, affirma Malko.

Un serviteur apporta un plateau avec une bouteille de Dom Pérignon qu'il déboucha ; il remplit deux verres et s'éclipsa.

— Alors, buvons au succès de cette entreprise, proposa Susanna.

Ils savourèrent le Champagne glacé. Malko se demandait pourquoi elle l'avait fait venir. Il avait hâte de communiquer avec Clan Grinnel.

— Où irez-vous ensuite, après Oman ? demanda-t-il.

Elle eut une moue dubitative.

— Je l'ignore. Je n'ai qu'un contrat à durée limitée avec Mr Farmayan. Je l'ai connu par des amis communs. Il cherchait une femme de confiance qui s'y connaisse en pierres précieuses, sache être discrète et parle arabe.

Le téléphone sonna. Susanna alla répondre. Debout, appuyée au

superbe bureau Boule, elle se lança dans une interminable conversation en arabe. Malko était fasciné par la silhouette moulée par l'élastiss.

Il croisa le regard des yeux pervenche et y lut soudain quelque chose d'inhabituel et d'encourageant. Susanna Rawlings semblait avoir baissé sa garde.

Elle parlait toujours lorsqu'il s'approcha d'elle. Sa main se posa sur la hanche de la jeune femme en un geste qui pouvait encore passer pour amical. Elle ne broncha pas. Il s'enhardit. Susanna Rawlings eut à peine un frémissement de paupières lorsque les doigts de Malko effleurèrent la pointe dressée d'un sein. Retenant son souffle, il s'appliqua d'une main légère comme un papillon à tourner autour de l'aérole. Il vit la pointe se défriper, s'épanouir, puis tendre l'élastiss. Le regard de Susanna se brouilla. De la main gauche, elle essaya mollement de l'écarter. Il lui saisit le poignet et continua, passant à l'autre sein à qui il fit subir le même traitement. La poitrine de Susanna se soulevait plus vite et elle ne répondait plus à son interlocuteur que par monosyllabes. Elle posa la main sur l'écouteur et dit :

— Arrêtez, c'est ridicule.

Ses seins disaient le contraire. Malko continua, pressant les pointes dressées si fort que Susanna, de nouveau, interrompit sa conversation.

— Vous me faites mal !

Comme s'il s'agissait d'un dentiste. Pourtant, le pervenche de ses yeux avait foncé et ses longs cils battaient lentement, comme prêts à se fermer. Malko se dit que la conversation ne durerait pas éternellement... Sa main se posa sur une cuisse nue, juste au-dessus du genou et, d'un geste audacieux, il remonta, écartant le tissu. Atteignant le haut des cuisses et le sexe sans protection. Ce qu'il découvrit lui envoya une giclée de feu au creux du ventre. La froideur de Susanna n'était vraiment qu'apparente. Elle frémit de tout son corps quand il commença à la masser doucement. Malko voulut l'embrasser, mais elle détourna la tête. Les jambes ouvertes, appuyée au bureau, elle se laissait caresser, se mordant parfois la lèvre inférieure, le ventre en avant, les seins dressés sous sa robe hyper courte.

Malko était au bord de l'accident irréparable. Il interrompit sa caresse avec l'intention de se libérer et de la prendre. Une lueur de panique douloureuse passa dans les yeux pervenche.

Elle vit le sexe de Malko dressé et devina son geste.

Pendant un quart de seconde, elle écarta le récepteur de sa bouche.

— *Do not stop !* fit-elle d'une voix suppliante. *Please !*

Elle ouvrait les cuisses autant que sa robe le permettait pour

l'aider. Malko reprit sa caresse, lui pétrissant le sexe avec douceur. Jusqu'à ce que les spasmes incoercibles annoncent le plaisir de la jeune femme. Susanna poussa une exclamation rauque, comme un chat qu'on étouffe, ses yeux se révoltèrent, ses doigts serrèrent le combiné à le briser.

Malko, ivre de désir, se défit en un clin d'œil, remonta l'élastiss jusqu'au ventre, ouvrit les cuisses d'un genou impérieux et s'enfonça d'un seul coup dans le sexe offert. Merveilleuse sensation, onctueuse et brûlante. Abuté en elle, il demeura immobile, savourant sa victoire impromptue. Susanna lui lança un regard trouble et doux et, d'elle-même, allongea la jambe gauche, posa son escarpin sur une chaise, s'ouvrant encore plus pour lui. Malko, en dépit de la position inconfortable, la labourait profondément, faisant grincer le bureau Boule.

Susanna prit enfin congé et posa le récepteur à tâtons.

Pesant sur ses épaules, Malko la coucha aussitôt sur le bureau et commença à la pilonner de toutes ses forces, s'enfonçant dans son ventre à la couper en deux. Mais Susanna parvint à remettre les pieds à terre. Toujours appuyée au bureau, elle passa un bras autour de la nuque de Malko et murmura :

— Comme ça, je te sens mieux devant...

Elle se frottait furieusement à lui. Elle jouit pour la seconde fois en même temps que lui et ils restèrent emboîtés l'un dans l'autre de longues secondes. On n'entendait plus que le « bip-bip-bip » du téléphone mal raccroché.

— C'est pour éviter cela que Farmayan t'interdit les visites à cet étage ? demanda-t-il un peu plus tard.

Susanna sourit.

— Non. Je n'ai rien avec lui. Je ne suis pas une pute comme Marjorie ou les Philippines. Je baise avec qui je veux. Il me paie, bien, pour un travail que je fais, mais c'est tout.

— Il n'est pas fou de toi ?

— Si, bien sûr, dit-elle.

Elle se dégagea et il se rajusta. Après l'amour, elle était encore plus belle avec ses cernes bistres sous les yeux, sa bouche enflée et cette lueur sauvage dans son regard pervenche.

— Il va falloir que tu ailles chercher les pierres, dit-elle.

Au moins, elle ne perdait pas le sens des affaires.

Malko lui adressa un regard moqueur.

— Il va t'en donner une partie ?

— Oui, fit-elle. Seulement une commission de 5 %. Je les vendrai pour lui, à Genève et Londres, par des courtiers, pour qu'ils n'apparaissent pas. Ensuite, mon job sera terminé...

— Je pourrais te revoir ?

— Pas ici, dit-elle. Farmayan ne me lâche pas. Il me force à dormir avec la porte de ma chambre ouverte. Une fois, il a débarqué à deux heures du matin. Il était nu et il bandait comme un cheval. Je n'avais jamais vu cela. Ce mât sous ce ventre énorme... Et il a des poils partout, même sur le dos... Il s'est jeté sur moi.

— Il t'a violée ?

Un éclair passa dans ses yeux pervenche.

— Non. Il m'a arraché ma chemise de nuit, puis il s'est installé à califourchon sur moi et s'est masturbé entre mes seins, les yeux hors de la tête. Quand il a joui, j'ai cru qu'il était mort. Il est tombé sur le côté comme un roc, avec un cri. Il m'avait inondé la poitrine. J'y ai laissé une poignée de Kleenex. Lui est parti penaud et le lendemain, il m'a offert ça...

Elle désignait la somptueuse montre en brillants de son poignet. Manoucher Farmayan avait le remord coûteux...

Le téléphone sonna et Susanna décrocha. Elle tendit aussitôt l'appareil à Malko.

— C'est pour toi !

La voix furieuse de Clan Grinnel éclata dans le récepteur.

— Bon sang, où étiez-vous ! Il faut que je vous voie tout de suite.

Clan Grinnel sortit comme une fusée de son bureau, ses yeux sombres brillant d'une lueur d'excitation incroyable et jeta à Malko qui venait d'arriver, avec Chris et Milton :

— Ça y est ! Mon plan est en train de se réaliser. Les radars saoudiens ont repéré le learjet de Farmayan. Trois F 16 viennent de décoller de Ryad pour l'intercepter et le faire poser là-bas.

Malko tombait des nues.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

L'Américain l'entraîna dans son bureau.

— Ça signifie qu'on est moins cons que ces enculés.

Je vous ai dit que j'avais un plan. Les Saoudiens viennent juste de donner leur feu vert. J'ai fait surveiller le décollage du learjet à partir de Beyrouth. Il semble bien que William Schackley soit à bord. On a vu une ambulance y charger un « malade ». Bien entendu, nous ne pouvions rien faire, c'est en zone chiite. Le plan de vol indiquait Damas. Arrivé au-dessus de Damas, le pilote a annoncé qu'il continuait sur Oman et a prévenu les Saoudiens qu'il allait emprunter leur espace aérien.

— Mais vous alliez le récupérer de toute façon, ici ? objecta Malko.

— Et filer encore quatre millions de dollars à cet enculé de

Farmayan et des armes à ces salauds d'Ayatollahs ! Il vaut mieux faire comme les Israéliens. Se servir soi-même...

Malko était perplexe.

— Langley vous couvre ? demanda-t-il.

— Et comment ! Le National Security Council aussi. Et même le Président. Un de nos appareils est prêt à décoller de Ryad. On n'emmènera même pas Schackley à Franckfurt, il ira directement à Washington. Où il sera accueilli par le Président. Sacré truc, hein ?

— Et Farmayan ?

— Il a gagné assez.

— Et ses copains iraniens ? Ils ne vont pas être contents.

— Qu'ils crèvent !

L'Américain était déchaîné, fou d'excitation, couvant des yeux les téléphones comme s'il pouvait déclencher leur sonnerie. Malko révisait mentalement la situation. C'était effectivement une solution sympathique et spectaculaire...

— Vous saviez tout cela depuis le début. Pourquoi m'avoir fait venir ?

Clan Grinnel lui jeta un sourire ironique.

— Pour que nous ayons l'air prêts à nous faire mettre une fois de plus ! Qu'ils y croient... On leur a même filé des vraies pierres précieuses.

— Que disent les Saoudiens ?

L'enthousiasme de Clan Grinnel baissa d'un cran imperceptible.

— Ils n'étaient pas chauds, avoua-t-il. Ils sont morts de peur comme toujours. Alors, on leur a un peu forcé la main. Mission humanitaire et tout le toutim. L'occasion de récupérer un otage en douceur... Et quel otage... (Il regarda sa montre.) En ce moment, ils ont dû être interceptés...

— Mais si le pilote refuse d'obtempérer, objecta Malko, vous ne pouvez pas abattre cet avion avec William Schackley à bord...

— Le pilote est obligé d'obéir, martela Grinnel. Sinon, il perd sa licence et il n'aura même pas le droit de piloter un cerf-volant.

Il se tut, guettant le téléphone. Son visage lisse et régulier paraissait coulé dans du métal. Malko essaya d'imaginer ce qui se passait à des centaines de kilomètres d'Oman, au-dessus de l'Arabie Saoudite.

CHAPITRE VI

Les deux F 16 surgirent comme des traits argentés du haut du ciel et filèrent devant le nez du learjet. Ils se séparèrent presque aussitôt et l'un d'eux vira, repassant derrière l'appareil de Manoucher Farmayan. Le premier décrivit plusieurs « s » devant le nez du jet civil en battant des ailes, puis s'éloigna, désignant un cap à suivre.

Il était passé si près que l'Iranien avait pu voir le casque du pilote. Il sentit une main d'acier lui étreindre la poitrine.

— Qu'est-ce qu'ils veulent ? demanda-t-il au pilote.

Le second F 16 revenait et battait lui aussi des ailes, recommençant le même manège.

— On dirait que c'est une interception, dit-il. Ils nous ordonnent de les suivre.

— Pourquoi ?

— Je l'ignore. Sir.

— Ce doit être une erreur. Vous avez bien prévenu les Saoudiens que nous traversons leur espace aérien ?

— Certainement, Sir, j'ai averti leur FIR.

— Entrez en contact radio avec ces chasseurs.

— Je ne sais pas si je vais pouvoir, nous n'utilisons pas les mêmes fréquences.

— Essayez et ne changez pas de cap.

Le pilote commença à balayer toutes les fréquences commerciales habituelles, sans succès. Les militaires avaient leurs fréquences à eux.

— Je vais passer sur la fréquence de détresse, dit-il.

Il se cala sur 121.5 et aussitôt une voix éclata dans le cockpit.

— Lima Bravo Ira Lima Bravo Ira, vous m'entendez ? Ici Tiger Mike.

Il reprenait les trois dernières lettres de l'immatriculation suisse du learjet HBLBI.

— Tiger Mike, je vous reçois. Que voulez-vous ?

Le reste de la conversation passa par le casque du pilote qui avait coupé le haut-parleur. Il se tourna quelques instants plus tard vers Manoucher Farmayan.

— Ce sont des appareils du 116^e Squadron, basés à Ryad. Ils ont ordre de nous intercepter et de nous faire poser...

— Pourquoi ?

— Ils prétendent que nous transportons des terroristes à bord, ainsi qu'un citoyen US kidnappé.

Cette fois, le F 16 surgit si près en battant des ailes que Manoucher Farmayan eut involontairement un geste de recul.

— Dites-leur d'aller se faire foutre ! hurla-t-il. Mon avion est immatriculé en Suisse, je les emmerde.

— Sir, remarqua timidement le pilote, nous sommes dans l'espace aérien saoudien et la tour de Ryad vient de me confirmer l'interception. Ils veulent seulement inspecter l'appareil et nous pourrons repartir ensuite. Une question d'une heure au plus.

Manoucher Farmayan était écarlate. Ces salauds d'Américains avaient voulu le baiser. Eh bien, cela ne se passerait pas ainsi.

— Filez sur Oman, dit-il et ne vous occupez pas d'eux.

— Je vais perdre ma licence, si je n'obéis pas...

— Vous continuerez à travailler pour moi, jeta-t-il. Avec ou sans licence...

Le pilote n'eut pas le temps de répondre. Un des F 16 virait devant le nez du learjet. De petits nuages de fumée grise apparurent sous ses ailes. Une rafale de sommation... Les chasseurs continuaient leur ballet gracieux et mortel vingt-cinq mille pieds au-dessus du tapis ocre du Rub El Khali.

— Ils menacent de nous abattre, Sir, fit le pilote, traumatisé.

Manoucher Farmayan se tourna vers lui, froid comme un iceberg.

— Imbécile, ils bluffent.

Le pilote avala sa salive et dit :

— Sir, je suis obligé de leur obéir, sinon, je ne pourrai plus jamais piloter un avion.

L'Iranien plongea la main dans son attaché-case et en sortit un gros Browning à quatorze coups qu'il braqua sur le flanc du pilote. Les deux pierres noires de ses yeux exprimaient une fureur glaciale.

— Moi aussi, je suis capable de piloter cet avion, fit-il. Je vous garantis qu'ils ne nous toucheront pas. Nous avons à bord quelqu'un de trop précieux pour eux. Je vous mets une balle dans la tête si vous ne continuez pas sur Oman.

Le pilote regarda l'arme, puis les yeux de son patron.

Ce qu'il y lut l'incita à l'obéissance.

Le téléphone sonna et Clan Grinnel l'arracha aussitôt de son socle.

— On va vous passer Ryad, annonça sa secrétaire.

On aurait entendu une mouche voler dans le bureau si la climatisation ne les avait pas toutes tuées. Enfin, la conversation

s'engagea. À la crispation des traits de l'Américain, Malko comprit que cela ne tournait pas rond. Clan Grinnel mit la main sur l'écouteur.

— Ils ont le contact. Farmayan refuse d'obéir.

Nouvelle conversation. Cette fois, Grinnel blêmit. Il jeta à Malko :

— Ils me demandent l'autorisation d'abattre l'appareil. Dans quelques minutes, il sera sorti de l'espace aérien saoudien... Il a modifié son cap pour passer plus au nord, afin de rejoindre l'espace aérien international au-dessus du golfe Persique.

C'était l'histoire du vol 007 de la KAL qui recommençait. À l'envers. L'Américain tenait le téléphone, bouleversé. Il hurla dedans :

— Intimidez-les, bon sang ! Mais qu'on ne touche pas à l'avion. Dites au pilote qu'on le poursuivra partout, qu'il se rend coupable d'un kidnapping. On le fera foutre au trou pour vingt ans !

Il criait. Son visage de jeune homme sage déformé par la fureur. Il se calma d'un coup, ses traits se détendirent comme s'il venait de mourir.

— Ils abandonnent, dit-il. Il vient de sortir de leur FIR. Shit, shit, shit...

Un silence lourd s'abattit sur le bureau. Puis Clan Grinnel releva la tête avec une expression lasse et dit d'une voix blanche, vaguement sarcastique :

— Eh bien, nous n'avons plus qu'à aller accueillir Mr Farmayan à l'aéroport. Comme prévu.

— Farmayan va se méfier, fit observer Malko, furibond. Lorsqu'on tente ce genre d'opération, il faut être certain de réussir. Or, vous saviez que vous ne pourriez pas abattre cet avion...

— Jamais le pilote n'aurait dû désobéir, grommela l'Américain.

— Manoucher Farmayan a dû le menacer. Il n'avait sûrement pas le choix. Mais ce n'est pas la peine d'épiloguer... Nous pouvons seulement nous attendre à ce que Farmayan veuille se venger. Qu'il fasse monter les enchères.

Clan Grinnel semblait lentement prendre conscience des conséquences de son erreur d'appréciation. Il demeura un long moment à crayonner son buvard, le regard dans le vide, avant de relever la tête.

— On ne va pas se laisser faire, lança-t-il. On va baiser ces fils de pute.

— Comment ?

Malko commençait à s'inquiéter sérieusement des initiatives du chef de station. Hélas, il n'avait aucune autorité sur lui. Ce dernier consulta sa montre.

— Nous disposons d'une heure et demie minimum, annonça-t-il. On va leur organiser une petite réception à Seeb... Dites à Taher que je le veux ici dans dix minutes, lança dans l'interphone Clan Grinnel à

sa secrétaire.

Il raccrocha et promena un regard brillant sur Malko et les deux gorilles qu'il avait fait entrer dans le bureau.

— Nous allons enlever William Schackley à son arrivée, annonça-t-il.

— Comment ?

L'Américain alluma une cigarette avant d'entamer son exposé.

— Les contrôleurs de la tour sont tous américains, expliqua-t-il. Je les connais. Ils ont été détachés à Oman par la Pan Am. Grâce à eux, je vais savoir à la minute près l'heure d'atterrissage du jet de Farmayan. Ils auront le contact radio une demi-heure avant. Il n'y a qu'une piste, la 026, parallèle à la mer, longue de 3 500 mètres.

« Par eux, je saurai également le point de parking. Pour les appareils privés, c'est soit en B. 28, en face de la tour, soit de l'autre côté de l'aérogare, à côté de Oman Air Service. À cette heure de la journée, il n'y a pratiquement personne sur le tarmac, tous les vols arrivant la nuit ou le matin très tôt. Grâce à Taher, qui connaît les gens de la sécurité, nous pourrons pénétrer sur le terrain.

— Et le diplomate iranien qui doit venir chercher William Schackley ? objecta Malko.

Clan Grinnel eut un sourire glacial.

— Nos amis ici le neutraliseront.

— Les Omanais risquent de réagir.

— Ils pondront une note de protestation, fit avec mépris le chef de station. Une fois que Schackley sera à l'ambassade, personne ne risque de nous le reprendre.

Galvanisés par ce langage martial, Chris Jones et Milton Brabeck buvaient du petit lait.

— Et Ali Al Faker ? dit encore Malko. Il risque aussi d'être là.

— Il se couchera ou il en prendra deux dans la tête, coupa sèchement Clan Grinnel. Nous agissons dans l'intérêt de la Company et de notre pays. L'objectif prioritaire est de récupérer William Schackley.

On frappa un coup timide à la porte et la tête ronde de Taher s'encadra dans l'ouverture. Clan Grinnel le fit entrer et lui résuma la situation, un œil sur sa montre.

— Nous avons très peu de temps, conclut-il. Filez à Seeb devant nous. Essayez de savoir par vos copains de la Sécurité si des mesures spéciales ont été prévues pour l'arrivée de ce jet. Je ne veux pas me trouver en face d'une section de l'armée omanaise.

— Et si c'est le cas ? demanda Malko.

— Nous irons le chercher en bout de piste.

Taher se leva.

— J'y vais, dit-il. Je vous retrouve devant la porte à côté du

bâtiment du fret.

Dès qu'il fut sorti, Grinnel demanda à Chris :

— Vous avez ce qu'il faut ?

— Absolument, répondirent Chris et Milton d'une seule voix.

À part Stalingrad, ils étaient parés. Ce qu'ils ne portaient pas sur eux se trouvait dans une mallette métallique au fond du coffre de la Honda. Et ils grillaient d'envie d'en découdre.

— Allons-y, dit Clan Grinnel. Malko, vous prenez votre voiture et moi la mienne. Si nous sommes justes pour la mise en place, je pourrai sûrement gagner dix minutes avec les copains de la tour de contrôle.

En ce moment, le learjet de Manoucher Farmayan filait au-dessus du golfe Persique. Malko pensa soudain à une possibilité abominable.

— Et si Farmayan se rend directement à Téhéran ? demanda-t-il. Son avion a un rayon d'action suffisant. Ou même à Bandar Khomeiny, c'est à cent kilomètres d'ici...

— *Nope*, fit Grinnel. Les Iraniens ne veulent pas être mêlés *officiellement* à une prise d'otages. Jamais ils ne donneront à Farmayan l'autorisation de se poser sachant qui est à bord...

Donc, comme les aéroports saoudiens lui étaient interdits et que les Émirats n'aimaient pas non plus les preneurs d'otages, Farmayan devait se poser à Oman. Ou à Aden, beaucoup plus au sud, mais c'était peu probable. Là non plus, il ne serait pas bien accueilli... Clan Grinnel sortit de son coffre-fort un pistolet-mitrailleur Ingram équipé d'un silencieux et trois chargeurs. Il mit le tout dans une valise de métal qui portait une grosse étiquette « matériel photo, ne pas renverser ».

— *Let's go*.

Ils ne tenaient pas à quatre dans le minuscule ascenseur. Malko le prit avec Chris Jones et l'avertit.

— Quoiqu'il arrive, ne tirez jamais sur un soldat omanais. Je ne pourrais pas vous sortir d'affaire.

— Il a dit qu'il n'y en aurait pas, fit le gorille, inquiet.

— Je souhaite qu'il ait raison...

Ils se retrouvèrent tous dans le parking. Il était juste une heure et la chaleur était épouvantable. Même la clim à fond n'arrivait pas à refroidir la Honda. Les deux voitures gagnèrent Al Bouch Street. Les avenues étaient désertes : l'heure de la prière. Comme tous les jours, Oman était entré en léthargie jusqu'à quatre heures. Ils attaquèrent la grande montée contournant Quorum Heights. Devant eux, il y avait trente kilomètres de freeway rectiligne pour atteindre Seeb Airport situé en plein désert.

Le ciel était d'un bleu immaculé.

Taher n'était pas là. Pourtant sa voiture se trouvait bien dans le parking. L'aérogare semblait abandonnée, avec quelques porteurs dormant à même le sol dans des coins d'ombre. Une brume de chaleur déformait le contour des objets et donnait d'étranges ondulations au désert cernant le petit aéroport.

— Attendez ici, fit Clan Grinnel. Je vais voir mes copains de la tour.

Il fila vers le bâtiment abritant la navigation, juste après le fret. Aucun policier en vue. Aucune animation suspecte, Malko commençait à se dire que le plan de l'Américain avait une chance de réussir.

Le chef de station de la CIA reparut cinq minutes plus tard et vint s'asseoir à côté de lui.

— Tout est OK, annonça-t-il. La tour a le contact radio. Le lear doit se poser dans vingt minutes environ.

— Et ensuite ?

— La tour lui indique son aire de stationnement. Sur mon conseil, ils l'enverront en B. 28. Tout près de la porte par laquelle nous allons pénétrer sur le tarmac. Farmayan ne se méfiera pas, c'est là qu'on met en principe les appareils privés. Dès que la porte de l'avion s'ouvre, nous fonçons. (Il se tut quelques secondes avant d'enchaîner :) C'est le dernier obstacle.

— Pourquoi ? demanda Malko.

— D'après la station de Beyrouth, ils ont embarqué quatre ou cinq hommes armés...

Un ange passa, cuirassé jusqu'au bout des ailes. Clan Grinnel s'était bien gardé de mentionner ce léger détail jusqu'alors. Malko échangea un regard éloquent avec Chris Jones. Pas démonté, le gorille affirma :

— J'ai des grenades aveuglantes. Il suffira de faire vite.

— Parfait, approuva Clan Grinnel. Le reste ne pose pas de problème. Nous serons repartis en cinq minutes. Milton, vous neutraliserez le chargé d'affaires iranien.

Milton Brabeek, en train de remplir le chargeur de son « 44 Magnum », opina de la tête. Il avait passé sous sa veste ultra-légère un gilet pare-balles en kevlar. Avec ça, une balle de Kalachnikov lui casserait tout juste une côte.

D'une voix sépulcrale, il laissa tomber :

— *Iran sucks*⁽²²⁾ ! Si ce mec bouge une oreille, je lui fais exploser la tête.

Ce n'était pas des paroles en l'air. Surentraînés, les deux Américains pouvaient tirer plus vite que n'importe qui... Chris Jones fit claquer le barillet de son 357 Magnum et dit avec un bon sourire :

— Si ces enfoirés descendent de l'avion à la queue leu leu, j'aurai

besoin que d'une seule cartouche... Ça doit pas être bien épais, un Hezbollah...

Chris Jones était un inconditionnel du Smith et Wesson « 357 Magnum », quatre pouces. Avec un dans chaque main, il était redoutable. Évidemment, cela ne faisait que douze projectiles. Avec Chris, douze morts... En théorie, tout se présentait sous de riants auspices... Le visage de Clan Grinnel s'éclaira.

— Voilà Taher.

L'Omanais venait de surgir du bâtiment à gauche de l'aérogare, celui de la sécurité de l'aéroport. Il monta dans la voiture de Malko, toujours avec son bon sourire.

— Alors ? demanda anxieusement Clan Grinnel. Tout va bien ?

Taher n'avait pas l'air dans son assiette.

— Oui, dit-il, ils n'ont amené aucun renfort de police ou de soldats. Seulement, il y a un petit problème...

— Lequel ? rugit Clan Grinnel.

— Le learjet de Mr Farmayan va stationner dans le hangar du Royal Flight.

— Mais la tour n'est pas au courant ! objecta l'Américain.

— On va le leur dire au dernier moment.

— Qu'est-ce que c'est que le Royal Flight ? demanda Malko.

Clan Grinnel avait l'air effondré.

— L'enceinte réservée aux appareils du Sultan, là-bas, à droite, expliqua-t-il. Gardée par des soldats relevés toutes les heures. Personne ne peut y pénétrer sans une autorisation spéciale du Palais. Et ils sont au moins une trentaine, avec des armes collectives.

Le plan du chef de station était à l'eau. Et le learjet de Manoucher Farmayan allait se poser dans quelques minutes. Un silence accablé régnait dans la Honda, troublé seulement par le chuintement de la climatisation.

CHAPITRE VII

— On va aller l'attendre en bout de piste, lança Clan Grinnel.

L'extrémité de la piste d'atterrissage se trouvait à plus d'un kilomètre de l'enceinte du Royal Flight.

— Comment ferez-vous si le pilote refuse de stopper ? demanda Malko.

— On mettra une voiture en travers de la piste, fit l'Américain, et nous utiliserons le dispositif de détresse pour ouvrir une porte de l'extérieur. Ils ne peuvent pas l'empêcher. Tiens, voilà cet enfoiré de Kosrodar...

Une Mercedes avec une plaque diplomatique passa près d'eux, puis entra sur le tarmac et fila vers la droite, longeant l'enceinte métallique du Royal Flight. Il n'y avait que deux hommes à bord : le chauffeur et le diplomate iranien. Une seconde, avec seulement un chauffeur, suivait. Les soldats de garde les firent pénétrer dans l'enceinte et elles disparurent dans le grand hangar qui abritait le salon d'honneur destiné aux VIP et au Sultan.

— Taher, faites-nous entrer, demanda Clan Grinnel.

Docilement, l'Omanais partit parlementer avec le garde qui venait de laisser passer l'Iranien. Au bout de quelques instants, il fit signe que les deux voitures pouvaient pénétrer sur le tarmac. Au passage, il rejoignit Malko. Milton avait pris le volant de la Buick de Clan Grinnel. Ils se garèrent entre le bâtiment du fret et la tour. Juste en face d'eux une bretelle cimentée permettait d'accéder à la piste 026.

Malko fit descendre la glace et interrogea le ciel. Un ronronnement très faible le guida vers un point argenté, venant du nord.

— Le voilà, dit-il.

Il examina le tarmac. Un vieux DC3, un DC10 de la Gulf Air et, plus loin, sur la droite, quatre Jaguar. L'attente commença dans un silence tendu. Sous peine d'alerter le pilote, ils ne pouvaient gagner la piste qu'une fois l'appareil au sol. Malko avait posé sur ses genoux son pistolet extra-plat. Cela risquait de ne pas se passer aussi bien que Clan Grinnel le souhaitait. Ils ne bénéficieraient plus de l'effet de surprise. Même avec les grenades aveuglantes, les passagers du lear risquaient de se défendre. Les Hezbollahs étaient des fous furieux. Les

armes ne les intimideraient pas. À Beyrouth, on prenait une Kalach pour faire son marché. Il se demanda si son existence aventureuse n'allait pas se terminer là, sous ce soleil brûlant. Le corps somptueux d'Alexandra passa devant ses yeux, il revit son château au printemps, les bals à Vienne.

— Il a sorti son train, dit à côté de lui Clan Grinnel d'une voix pleine d'excitation.

Le learjet descendait lentement, en approche finale. Il y eut un microscopique nuage de fumée quand ses roues touchèrent le sol, puis, volets sortis, il commença à ralentir, petite tache argentée tranchant sur l'ocre du désert. Clan Grinnel, transformé en statue de sel, mâchonnait une allumette à la place de son éternelle cigarette. L'avion était presque arrivé en bout de piste. Il ralentit encore et s'arrêta. Puis, avec une majestueuse lenteur amorça son demi-tour pour gagner la bretelle qui se greffait à la moitié de la piste.

C'est là qu'il fallait l'intercepter.

Malko ne quittait pas l'appareil des yeux. Ses doigts posés sur la crosse de son pistolet extra-plat étaient un peu moites et il mit cela sur le compte de la chaleur.

— On y va, lança Clan Grinnel d'une voix tendue.

Malko passa en « D » et appuya sur l'accélérateur. La grosse Honda bondit en avant. Elle commençait à peine à prendre de la vitesse quand une énorme forme blanche surgit sur sa droite et lui coupa la route, comme un grand squalé émergeant des profondeurs. Malko eut tout juste le temps d'écraser le frein pour éviter une collision.

C'était une Rolls-Royce blanche avec des glaces teintées empêchant de distinguer l'intérieur. Clan Grinnel jura, les traits crispés par la fureur, et jaillit de la Honda, son Ingram au poing. Il posa les pieds sur le tarmac à la seconde exacte où la portière arrière de la Rolls s'ouvrait sur Ali Al Faker.

L'Omanais portait une dichdacha marron et son regard était dissimulé par des lunettes noires. À part son khanjar, il n'avait aucune arme visible. L'Américain fit un pas en avant et lança d'un ton menaçant :

— Qu'est-ce que cela signifie ! Dégagez.

L'Omanais, sans se démonter, répliqua avec un sourire :

— Je viens vous empêcher de commettre une erreur, Mr Grinnel.

L'Américain regarda par-dessus l'épaule d'Ali Al Faker le learjet qui roulait sur la piste, se rapprochant de la bretelle. Il braqua son Ingram sur l'Omanais.

— Laissez-nous passer. Je dois rejoindre cet avion.

— Il ne s'en va pas, répliqua paisiblement Ali Al Faker. Il va seulement se garer au Royal Flight. Sur ma demande.

Son ton était calme et courtois. Démontré, Clan Grinnel baissa son arme.

— Pourquoi sur votre demande ?

— Pour éviter des incidents regrettables, fit l'Omanais. M. Kosrodar est d'ailleurs venu accueillir la personne qui se trouve à bord, exactement comme prévu.

— Ce n'est pas à lui d'en prendre livraison, rugit Clan Grinnel, c'est à moi. Il s'agit d'un citoyen des États-Unis, d'un otage. Vous trouvez que William Schakley n'a pas assez souffert ?

— Personne ne lui fera de mal, dans mon pays, assura d'une voix douce Ali Al Faker. Je m'en porte garant. Mais je ne veux pas non plus que vous vous en empariez par la force. Ce que vous vous apprêtez à faire. C'est votre seconde tentative aujourd'hui.

— De quoi parlez-vous ?

— M. Farmayan m'a prévenu par radio de l'incident qui aurait pu le retarder. Il en était très contrarié et menaçait de tout remettre en question. J'espère que vous n'y êtes pour rien et qu'il s'agit d'une initiative malheureuse de vos homologues de Beyrouth.

Malko descendu à son tour crut que Clan Grinnel allait exploser. L'Américain était livide en dépit de la chaleur étouffante. Il releva l'Ingram et la braqua sur Ali Al Faker.

— Cessons cette comédie ! fit-il. Je suis venu ici pour récupérer un otage américain détenu au mépris de toutes les lois par des assassins et des criminels. En vous y opposant, vous vous faites leur complice. Rien ne m'empêchera de délivrer William Schakley immédiatement.

— Si, moi, dit Ali Al Faker.

Grinnel semblait prêt à lâcher une rafale de PM sur le Bédouin qui se tenait très droit, sans ciller, à quelques centimètres de son arme... Aucun garde du corps, aucune protection. Il voulut retenir Grinnel qui l'écarta.

D'un geste brutal, ce dernier arma l'Ingram, la culasse claqua. À l'expression féroce de ses yeux, Malko sentit que l'Américain allait tirer. Le learjet était en train de tourner sur la bretelle. On entendait à peine le ronflement de ses réacteurs. Ali Al Faker leva la main gauche.

— Mr Grinnel, fit-il calmement, si vous me tuez, vous et vos amis connaîtront un sort peu enviable. Mon chauffeur est relié par radio au QG de la police. Cette Rolls est blindée. Il a largement le temps de donner l'alerte. Vous serez jugé et condamné pour meurtre et vous n'aurez pas sauvé votre ami... Alors, soyez raisonnable...

Une veine énorme battait sur la tempe de l'Américain. Il ouvrit la bouche et là referma, incapable de parler. À l'expression féroce de ses yeux, Malko sentit que l'Américain allait tirer, et se dit que c'était le

moment de faire baisser la tension : Chris et Jones étaient sortis à leur tour, prêts à intervenir. Tout cela pouvait se terminer très mal.

— Calmez-vous, Clan, dit-il. Mr Al Faker est le garant de cette affaire. Rien n'est changé, n'est-ce pas ?

— Rien, confirma l'Omanais, mais Mr Farmayan, rendu méfiant par ce qui s'est passé au-dessus de l'Arabie Saoudite m'a demandé à veiller personnellement sur le déroulement de la suite des opérations. Ce que je fais, ajouta-t-il avec un sourire.

Clan Grinnel semblait frappé par la foudre. Le learjet se rapprochait et le sifflement de ses réacteurs rendit très vite toute conversation impossible. Sous les yeux des cinq hommes, il pivota, passa devant eux et entra dans l'enceinte du Royal Flight pour disparaître enfin dans le grand hangar où se trouvait déjà les Mercedes du chargé d'affaires iranien.

— Ne vous tracassez pas, fit suavement Ali Al Faker. Nos amis iraniens vont conduire leur hôte à leur résidence et nous procéderons ensuite selon les conditions prévues. Mais avec un peu plus de calme, ajouta-t-il.

L'Ingram pendait maintenant au bout du bras de Clan Grinnel. L'Américain était tout sauf un imbécile. Il savait parfaitement que tuer l'Omanais, conseiller du Sultan, était du suicide. Ali Al Faker n'avait pas besoin d'arme pour se faire respecter... La tension retomba d'un cran.

Clan Grinnel fit quand même une dernière tentative.

— Nous devons donner quelque chose à M. Farmayan à l'arrivée de l'otage, dit-il. Pourquoi ne vient-il pas ?

L'Omanais eut un geste de grand seigneur.

— Il vous fait confiance, fit-il. Vous êtes un homme de parole, n'est-ce pas ? Et vous tenez à abréger la captivité de votre malheureux compatriote.

En plus, il se moquait de lui. De nouveau, Grinnel vira au pourpre.

— Vous parlez de cela comme d'une transaction normale, s'étrangla-t-il. Il s'agit d'un kidnapping, de tortures, de criminels, reconnus comme tels par le monde entier...

Ali Al Faker montra ses dents torsadées dans un sourire amusé et cynique de vieux pirate à qui on ne la fait pas...

— Mr Grinnel, dit-il, je ne suis en rien responsable de cet acte criminel que je condamne. J'essaie au contraire de vous aider, je ne suis qu'un médiateur. Mais je ne veux pas que l'on sabote mes efforts et j'ai donné ma parole à Mr Farmayan. Si ce dernier essayait de vous trahir, sachez que je serai tout aussi sévère avec lui. Pour l'instant, ce n'est pas le cas. À plus tard.

Il remonta dans sa Rolls. Grinnel était resté en plein soleil.

La Rolls fit demi-tour. Son chauffeur klaxonna impérieusement

pour qu'on ouvre la barrière de sortie, bloquée par le soldat endormi.

Clan Grinnel avança d'un pas d'automate vers Malko et tourna vers lui un visage de marbre, tendu par la fureur.

— On va les intercepter. À l'entrée de Medinat Quabouz.

On pouvait dire ce qu'on voulait de Clan Grinnel, mais il était tenace.

— Ali Al Faker a dû prévoir votre réaction, observa Malko.

L'Américain remontait déjà en voiture, entraînant Malko.

— Peut-être pas... Ça vaut la peine d'essayer. Je sais où on peut les attendre.

Les deux Mercedes n'étaient pas encore ressorties de l'enceinte du Royal Flight. La Honda de Malko et la Buick quittèrent l'aérogare, gagnant le freeway.

— Vous ne pensez pas que cela risque encore de compliquer les choses, si nous échouons, observa Malko.

— Je suis sûr qu'ils vont faire monter les enchères, grommela Grinnel, après ce qui s'est passé aujourd'hui.

Malko se dit que décidément le crime ne payait que lorsqu'il était bien fait.

Dix minutes plus tard, ils arrivaient à l'entrée de Medina Quabouz... Sorte de ghetto diplomatique en bordure de Sultan Quabouz Street, avec de petites allées au carré bordées de modestes villas. Quelques drapeaux flottaient de-ci de-là. On se serait cru dans un lotissement américain pour cadres supérieurs. Tous les commerçants se trouvaient à l'écart, sur une transversale. Les lèvres serrées, Grinnel s'engagea dans la rue numéro 9. Au fond sur la droite, s'élevait une villa blanche avec un jardin orné d'un mat où flottait le drapeau iranien. La résidence du chargé d'affaires, Iradj Kosrodar.

Aucune voiture dans le jardin et les deux garages, ouverts, étaient vides.

L'Américain fit demi-tour et s'arrêta en bas de la rue n° 9 dans l'ombre d'un bâtiment à l'aspect de fortin qui n'était qu'un central téléphonique.

— On va se les payer ici, annonça-t-il. Ensuite, quoi qu'il arrive, direction *notre* ambassade.

Clan Grinnel consultait sa montre toutes les trente secondes, sans même allumer la cigarette coincée entre ses lèvres. Une demi-heure d'attente angoissée s'écoula à l'ombre heureusement. Aucun signe des Iraniens. Le chef de station bouillait.

— Mais qu'est-ce qu'ils foutent ! gronda-t-il.

Milton et Chris, engourdis par la chaleur, s'endormaient. Malko

sentait le coup fourré.

— Ils sont peut-être chez Ali Al Faker, suggéra-t-il.

Grinnel secoua la tête.

— Non, ça, il ne peut pas. Notre ambassadeur ameuterait la terre entière.

Milton Brabeck sursauta soudain et se tourna vers le *freeway*.

— On dirait que cela arrive...

Deux Mercedes venaient de quitter le *freeway* pour la route secondaire, mais elles arrivaient de la direction opposée à l'aéroport. Clan Grinnel émit un sifflement admiratif.

— Ces enfants de pute ont dû faire le détour jusqu'à l'ancienne route de Medina Quabouz. Ils sont vachement prudents... Bon. Je leur barre la route et vous agissez. OK ?

Les deux véhicules s'approchaient à vitesse lente. Le chemin était étroit, bordé de villas et d'un terrain vague. Lorsque la Mercedes de tête ne fut plus qu'à dix mètres, la Buick déboîta brutalement. La Mercedes pila. Chris et Milton couraient déjà, arme au poing. Un chauffeur chacun. Malko descendit à la volée. Rejoignit Chris. Le chauffeur de la première Mercedes, un barbu vert de peur, fixait à en loucher le canon du « 357 Magnum ». Il était seul dans sa voiture.

— Hé, la bagnole est vide, cria Milton Brabeck.

Clan Grinnel jura et cria :

— Le coffre !

Chris arracha les clefs du tableau de bord et les lui tendit. Il n'y avait rien dans le coffre qu'une caisse de J. & B. Rien non plus dans l'autre voiture. Clan Grinnel revint au premier chauffeur et lui braqua son Ingram sur la tête.

— Où est-il ?

L'autre secoua la tête et balbutia :

— *No speak english. Arabic and farsi only...*

Il était trop effrayé pour tricher. Sa pomme d'Adam ressemblait à un ludion. De nouveau, Malko crut que l'Américain allait le tuer. Il le tira en arrière.

— Ils nous ont eu, dit-il. Ils l'ont planqué quelque part.

Clan Grinnel s'écarta et fit signe aux deux Iraniens qu'ils pouvaient partir. Ils démarrèrent, laissant la moitié de leurs pneus sur la chaussée, sans demander leur reste.

Le chef de station de la CIA était défiguré par la colère.

— *Ce mother fucker* d'Ali ! enragea-t-il. Il était sûrement an courant. Je vais aller lui dire deux mots. Avec mon flingue.

Taher s'approcha, mal à l'aise.

— Je préférerais ne pas venir avec vous, Mr Grinnel.

— OK, fit l'Américain, prenez ma voiture. Chris et Milton pourront aller avec vous.

Lui-même s'empara du volant de la Honda. Malko monta à côté de lui et les gorilles derrière, dans la Buick.

Ali Al Faker habitait juste de l'autre côté du freeway. Malko se dit que la situation ne s'arrangeait pas. S'il ne calmait pas l'Américain, ils couraient à la catastrophe... Déjà, l'autre s'engouffrait sous le passage souterrain du *freeway*.

Clan Grinnel tapota la crosse de l'Ingram.

— S'il ne dit pas où il est, je lui mets tout ça dans le ventre.

CHAPITRE VIII

La Honda stoppa devant l'énorme portail marron de la résidence d'Ali Al Faker. Clan Grinnel se préparait déjà à descendre lorsque les deux battants du portail s'écartèrent devant eux.

Marjorie les attendait devant la porte, souriant jusqu'aux oreilles, dans une longue robe d'hôtesse trop moulante pour être honnête, fendue d'ailleurs presque jusqu'à la hanche.

— J'ai prévenu Son Excellence de votre arrivée, annonça-t-elle. Elle va vous recevoir. Suivez-moi.

Donc, elle vérifiait les caméras de télé. Ils lui emboîtèrent le pas, traversant la majestueuse salle à manger pour aboutir dans une sorte de bunker implanté au milieu d'une plantation d'orangers. Malko entra le premier et s'immobilisa, médusé. Il ne s'était pas attendu à ce genre de réception. La pièce, aux murs couverts de feuilles d'or, avait un plafond entièrement fait de glaces, légèrement en pente. Face à eux se trouvait une sorte de bassin rempli d'une eau fumante. Au milieu du bassin d'où jaillissaient des jets d'eau comme à Versailles, trônait Ali Al Faker. Il agita sa main droite qui tenait un verre de Cognac.

— *Welcome ! Welcome !*

Il était nu comme un ver, sauf son turban et une bonne partie de sa poitrine velue émergeait de l'eau. Accoudé à des coussins en plastique, il laissait quatre Philippines aussi nues que lui, le savonner, l'agacer, le bichonner. Dans un coin un magnétoscope Akai couplé à une télé Samsung passait un film aimablement porno, modulé par la télécommande d'Ali Al Faker. Le rêve impossible du cadre moyen.

Clan Grinnel en demeura pétrifié. Cet accueil désarmait les haines les plus tenaces. L'Omanais lui adressa un geste amical.

— Rejoignez-moi, Mr Grinnel. Cela détend.

Il murmura quelques mots à l'oreille d'une des Philippines qui sauta du bassin et courut jusqu'au chef de station de la CIA pour le prendre par la main... Horrifié, Clan Grinnel recula, le visage fermé. Malko riait sous cape. Décidément, l'Omanais savait manier les gens. Celui-ci poussa un profond soupir tandis qu'une des Philippines lui mordillait le sein gauche, ce qui semblait lui procurer un plaisir considérable.

— Qu'est-ce que c'est que ce cirque ! murmura Grinnel.

Il s'approcha et dit à haute voix :

— Mr Al Faker. Je veux vous parler. C'est très important.

Gai comme un croque-mort.

Ali Al Faker ne se troubla pas. Il se versa un peu de cognac que contenait une bouteille de Gaston de Lagrange posée sur le rebord du jacuzzi géant.

— Parlez, parlez, dit-il. Je ne prends jamais de bain l'après-midi, mais cette expédition dans la chaleur m'a fatigué...

— Je veux vous parler seul, insista Grinnel.

— Nous sommes seuls, fit l'Omanais. Elles ne comptent pas et je pense que vous n'avez rien à cacher à Mr Linge...

Là, il se foutait carrément de sa gueule... Grinnel respira profondément et dit d'une voix sourde :

— Mr Al Faker, vous nous avez trompés. Les Iraniens n'ont pas emmené William Schackley à leur ambassade. Où se trouve-t-il ? Je veux que vous m'y conduisiez immédiatement.

Un éclair passa dans les yeux noirs d'Ali Al Faker. Il continua de sourire, mais c'est d'une voix glaciale qu'il dit en martelant ses mots :

— Mr Grinnel, je ne vous conduirai nulle part. Échaudés par ce qui s'est passé à l'aéroport, nos amis iraniens ont eu peur et décidé de mettre leur visiteur en lieu sûr, en attendant le dénouement du contrat. Je ne peux pas les blâmer et cela ne change rien au problème.

Clan Grinnel s'étouffa.

— Vous dites nos *amis*. Ce sont des kidnappeurs, des assassins.

L'Omanais eut un geste apaisant et se reversa un peu de Gaston de Lagrange.

— Nous n'avons pas d'ennemis à Oman, dit-il et le Coran m'interdit de juger les actions d'autrui. Dans cette affaire, j'œuvre pour sauver une vie humaine, mais il faut que vous compreniez quelque chose, Mr Grinnel. J'ai eu beaucoup de mal à convaincre Sa Majesté d'accueillir sur le sol omanais cet échange. Si nous devons en souffrir, je n'hésiterai pas à vous faire tous reconduire à l'aéroport.

Il n'avait pas élevé la voix, mais Clan Grinnel blêmit. Ce n'était pas une menace en l'air.

Espiègle, une des Philippines prit son souffle, plongea, et enfouit son museau sous l'eau, à la hauteur du bas-ventre d'Ali Al Faker... Ce dernier en ferma les yeux d'aise, comme un chat qui ronronne.

Visiblement très loin des soucis de la CIA...

Clan Grinnel devint écarlate, les yeux rivés à cette abomination. Afin d'éviter l'asphyxie à la jeune femme, l'Omanais venait de soulever son bassin, faisant émerger de l'eau un membre déjà considérablement érigé, auquel la Philippine s'accrochait comme à une bouée de sauvetage.

— *Disgusting !* murmura Clan Grinnel avant de tourner les talons...

Apoplectique.

— Mr Linge, vous pouvez rester, dit l'Omanais. Détendez-vous...

Arrivé à la porte, Clan Grinnel se retourna et lança à Malko d'une voix à geler une banquise :

— Vous venez ?

Difficile de s'attarder dans ses conditions. Ils retrouvèrent Marjorie, impeccable, qui adressa une œillade discrète à Malko avant de les raccompagner. À peine dans la voiture, Clan Grinnel explosa.

— Le porc ! Le salaud ! Vous avez vu comment il vit ! Pendant que Schackley est Dieu sait où !

— Il est mieux ici qu'à Beyrouth, fit remarquer Malko.

Furieux, l'Américain lui jeta un regard en coin.

— Il vous a acheté, ou quoi...

— Ne dites pas de bêtises, fit Malko, fou de rage. C'est vous qui vous êtes mis dans cette situation. Il fallait observer le deal... Maintenant, il n'y a plus qu'une chose à faire.

— Quoi ? aboya Clan Grinnel en doublant un bulldozer dans un nuage de poussière.

— Le gros dos. Et tenter de terminer cette affaire le plus vite possible.

L'Américain ne répondit pas, sachant que Malko avait raison. Ils n'échangèrent plus un mot jusqu'à Al Bouch Street.

— Dès que Farmayan vous aura contacté, lança Grinnel d'une voix tendue, prévenez-moi, je vous apporterai les pierres.

Malko récupéra les gorilles et repartit vers l'*Al Bustan*. Chris Jones et Milton Brabeck s'ébrouèrent, frustrés et inquiets.

— On dirait que ça ne va pas comme nous voulons, fit Milton.

— Je crois que notre ami Grinnel a tendance à sous-estimer ses adversaires, fit Malko avec diplomatie. Espérons que cela s'arrangera.

En filant sur le *freeway* entre les montagnes pelées, il se dit que la situation n'était pas vraiment brillante. Certes, ils avaient arraché William Schackley à Beyrouth, mais les jeux étaient loin d'être faits. L'expérience avait prouvé que les Iraniens étaient teigneux.

Comment allaient-ils se venger des deux affronts qui leur avaient été faits ?

Des trois partenaires, deux avaient déjà « dérobé ». La CIA essayait de doubler – maladroitement – les Iraniens et Ali Al Faker était prêt à tout laisser tomber au premier problème sérieux.

Encourageant.

Il ne restait plus qu'à caresser Manoucher Farmayan dans le sens du poil.

L'imposant atrium de l'*Al Bustan* était toujours aussi vide. Le cireur de chaussures installé à droite de l'entrée, mort d'ennui, essaya en vain d'accrocher Malko. Celui-ci trouva un mot dans sa case, à la réception.

« Contactez Mr Farmayan dès votre retour. »

Le fil était renoué. Il appela Clan Grinnel comme convenu. L'Américain semblait toujours d'une humeur massacranche.

— J'apporte les pierres moi-même, dit-il froidement.

Manoucher Farmayan n'avait plus du tout l'air avenant. Ses yeux globuleux semblaient taillés dans un bloc de jais et il ne se leva même pas lorsque Malko et Clan Grinnel entrèrent dans son bureau, précédés de la sculpturale Susanna Rawlings, le regard dissimulé derrière ses lunettes noires, stricte dans un tailleur de shantung rouge.

— Vous n'êtes pas un homme de parole ! attaqua d'emblée l'Iranien. Vous avez voulu faire arraisonner mon avion !

— Je ne suis pour rien dans cette histoire, bougonna Clan Grinnel. C'est notre station de Beyrouth qui a pris cette initiative malheureuse. Je suis désolé.

Visiblement, Manoucher Farmayan n'en crut pas un mot. Néanmoins, il eut un geste évasif, signifiant que l'incident était clos.

— Vous avez apporté ce qu'il faut ? demanda-t-il.

Malko sortit de son attaché-case la boîte en bois contenant les rubis. Les yeux noirs de l'Iranien reprirent un peu de vie. Il tendit le coffret à Susanna Rawlings qui s'installa au bureau avec sa loupe de bijoutier... Clan Grinnel brisa le silence quelques instants plus tard.

— Mr Farmayan, il était convenu que Mr Schackley serait transféré à l'ambassade d'Iran. Il n'en a rien été. Pourquoi ?

Manoucher Farmayan eut un geste onctueux et un sourire bien glauque.

— J'ai été averti que vous aviez préparé un guet-apens à l'aéroport, dit-il de sa voix douce.

— Par qui ? aboya Grinnel.

— Peu importe... À l'arrivée, j'en ai discuté avec mes associés iraniens qui ont décidé de prendre des précautions supplémentaires. De toute façon, Téhéran ne leur avait pas donné le feu vert pour héberger le visiteur dans les locaux du chargé d'affaires. C'eût été embarrassant et peu convenable.

De nouveau, Clan Grinnel était au bord de l'explosion.

— Le visiteur ! ricana-t-il. L'otage, oui, de ces bandits. Vous vous étiez engagé, non ?

Manoucher Farmayan eut une mimique découragée.

— Moi non plus, Mr Grinnel, je ne contrôle pas totalement mes amis...

Un partout. Un ange passa, l'aile en berne.

Susanna Rawlings releva la tête et annonça :

— Je pense que les pierres sont correctes, Mr Farmayan.

Les traits lourds de l'Iranien se détendirent. Avec un sourire tout neuf, il proposa :

— Voulez-vous un peu de thé ?

— Je veux savoir où William Schackley a été emmené, lança Grinnel d'une voix cassante.

Farmayan le considéra une seconde, stupéfait. Comme si l'autre n'avait rien compris.

Il lissa son crâne chauve et dit comme on s'adresse à un enfant :

— Mr Grinnel, comme je vous l'ai dit je ne maîtrise pas mes amis iraniens. Jusqu'ici, j'ai respecté ma part du contrat. Mr Schackley a quitté Beyrouth et se trouve en sûreté à Oman. Il vous sera remis dès que la seconde partie des TOW sera livrée à Dubai. De mon côté, je vais faire virer le montant de cette livraison au compte de Zurich dans l'heure qui vient.

Il semblait parfaitement sincère Clan Grinnel n'avait pas bronché.

— Je ne sortirai pas d'ici tant que vous ne m'aurez pas répondu, insista-t-il. Où est William Schackley ?

Manoucher Farmayan se leva avec une agilité remarquable pour un homme de son poids. De nouveau, les yeux comme deux pierres noires.

— Mr Grinnel, ne faites pas l'enfant, lança-t-il. Je l'ignore et même si je le savais, je ne le dirais pas.

Clan Grinnel fit un pas vers lui, les mains en avant, le visage crispé par la fureur.

— *Mother fucker !*

Susanna Rawlings s'était dressée. Son bras plongea dans son sac avec la vitesse d'un cobra et en ressortit, un Walther PPK au poing. Elle braqua l'arme sur Clan Grinnel et arma le chien.

— Sortez immédiatement, dit-elle sans élever la voix, Mr Farmayan a besoin de se reposer.

Le chef de station de la CIA affronta son regard. Ce qu'il y lut lui fit froid dans le dos. C'était une tueuse. Ses yeux étaient posés là où elle se préparait à tirer.

Légèrement à gauche du troisième bouton de sa chemise.

Malko le tira en arrière. Tout cela ne rimait à rien. L'Américain se laissa faire, blanc comme un linge. Ce n'est que dans l'ascenseur qu'il retrouva son calme.

— Excusez-moi, fit-il, ce type me rend fou.

Les Iraniens pardonnaient facilement ce genre d'incident. Farmayan ne se faisait aucune illusion sur les sentiments que lui portait l'Américain. Il fallait simplement mener l'opération à bien. Une opération où tout le monde trahissait tout le monde.

— Vous avez donné le feu vert pour la seconde livraison de

TOW ? demanda-t-il.

— Dès que l'argent sera crédité à Zurich, fit de mauvaise grâce Grinnel.

— Le transbordement va prendre combien de temps ?

— Une journée, si les Iraniens ne lambinent pas.

— Donc, nous pourrions récupérer William Schackley après-demain.

— Il faut essayer de le trouver avant, insista Clan Grinnel, tête.

— Les « Cousins » ne peuvent pas nous aider ?

— Non, ils ne se mouilleront pas. Ce deal les agace. Au fond, ils ne tiennent pas à ce qu'on se rapproche des Iraniens. Il n'y a que Taher. Seulement, je ne veux pas aller le voir chez lui. Vous pourriez vous en charger ?

— Bien sûr.

— Je vais vous expliquer où il habite, c'est à côté de la résidence d'Ali Al Faker.

Malko remonta dans sa chambre. Le téléphone sonnait. Susanna Rawlings.

— C'était pour vous dire que le virement a été demandé, annonça-t-elle. Mr Grinnel se sent mieux ?

L'ironie était à peine perceptible dans sa voix.

— Il ne sera vraiment bien que l'opération terminée, fit Malko avec diplomatie.

Elle raccrocha sans commentaires. Il la revoyait braquant son arme sur le chef de station. Et aussi, en train de se faire prendre par lui. Deux femmes différentes. Pourquoi ce brusque accès de passion ? Il devait y avoir une raison. Susanna Rawlings n'était pas femme à se laisser aller à ses pulsions sexuelles.

À un kilomètre, on entendait la musique à tue-tête... Une vraie fête foraine. Malko avait tourné une bonne demi-heure dans le labyrinthe des pistes sillonnant la zone quasi désertique de Shati-Al Quorum, entre le freeway et l'océan Indien, semée de quelques ambassades flambant neuves avant de trouver le lotissement où demeurait Taher. Des dizaines de voitures, allant de la Jaguar à la Rolls, étaient stationnées partout. Il découvrit un jardin éclairé par des projecteurs, un buffet gargantuesque et une bonne centaine d'invités. Les vêtements des femmes allaient de la mini à la robe traditionnelle, ceux des hommes du jean à l'abaya. Taher surgit comme un boulet de la masse des invités, en abaya, un verre à la main, hilare et visiblement allumé.

— Malko ! Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je vous cherchais, dit Malko. Mais je ne m'attendais pas à trouver tant de monde.

L'Omanais cligna de l'œil.

— Juste une petite fête.

On se serait cru à Saint-Tropez avec la mer au fond, l'alcool partout et les gens qui dansaient, dans une pièce presque sans lumière dont on avait retiré les meubles, au son des derniers slows en vogue en Europe. Khomeiny en aurait eu une syncope... Taher entraîna Malko vers le buffet.

— Venez manger.

Il y avait de quoi nourrir l'Éthiopie pendant un an...

— J'ai un message de Mr Grinnel, annonça Malko.

Taher avala une poignée de pois chiches qu'il fit glisser avec une rasade de J & B.

— Tout à l'heure ! Maintenant, on se détend.

Il propulsa Malko au milieu d'un groupe joyeux. Une grande fille brune en sarouel se retourna. Malko eut un choc. C'était la somptueuse Omanaise à qui il n'avait pu parler au dîner d'Ali Al Faker.

Taher fit les présentations.

— Voilà ma cousine, Farida. Un ami, Malko Linge.

— Nous nous sommes déjà vus, dit Farida d'une voix basse et un peu rauque.

Un autre invité happa Taher et Malko resta avec Farida. Vraiment superbe avec son immense bouche rouge et ses yeux noirs en amande. Deux gros bracelets d'argent serraient son sarouel aux chevilles.

— C'est une bonne surprise, dit Malko. Votre mari est là aussi ?

— Non, dit-elle, il n'aime pas beaucoup ce genre de soirée. Moi j'adore danser. Comme Taher est mon cousin, il me permet de venir chez lui de temps en temps.

Un jeune homme s'approcha et, sans un mot, lui passa un « pétard » dont elle tira quelques bouffées avant de le lui rendre. Du haschich.

Malko remarqua alors à quel point Farida avait les yeux brillants. Une blouse en soie assez floue laissait deviner une poitrine épanouie et le sarouel serré à la taille mettait sa croupe cambrée en valeur. Un peu déhanchée, elle le contemplait avec un sourire ambigu, exhalant lentement la fumée du haschich.

— Si nous dansions ? proposa Malko.

Une main inconnue remit le slow pour la troisième fois à son début et Farida ne sembla pas s'en plaindre. Incrustée contre Malko, elle ondulait lentement, comme pour une danse du ventre au ralenti,

sa tête nichée au creux de son épaule, avec une mollesse provocante. Ils pouvaient à peine bouger, tant les couples étaient nombreux dans la petite pièce dont le seul éclairage venait d'une grande télé Samsung passant un clip vidéo. Tout le monde flirtait à bouche que veux-tu. Malko commençait à être sérieusement troublé par Farida. Il déposa un léger baiser dans son cou, elle frissonna comme un chat qu'on caresse et son bassin s'appuya plus étroitement encore contre lui.

Quand elle releva la tête, il planta sa bouche sur la sienne et elle se laissa embrasser, lui rendant habilement son baiser. Hélas, le disque s'arrêta et elle se sépara de lui, comme si de rien n'était tandis que d'autres couples continuaient à osciller, enroulés les uns autour des autres.

— Je reviens, fit-elle.

Malko attendit quelques minutes. Taher s'était volatilisé. Intrigué, il ouvrit la porte par laquelle Farida avait disparu. Débouchant dans un hall à peine éclairé. Appuyée à une commode, Farida achevait un « pétard » de haschich...

Elle adressa un sourire complice à Malko.

— Qu'est-ce que vous faites là ? s'étonna-t-elle. Vous en voulez ?

— Non, dit-il. Je vous attendais.

Doucement, il lui prit son mégot et le posa dans un cendrier avant de l'enlacer. Cette fois, c'est elle qui l'embrassa, tout son corps collé au sien, ses seins lourds écrasés contre son torse. Adieu les inhibitions. Enhardi, il laissa traîner une main sur le sarouel et soudain, ses doigts entrèrent en contact avec une peau tiède. Il réalisa alors que le sarouel de Farida était fait de bandes verticales superposées qui s'écartaient très facilement, découvrant les cuisses.

— Arrêtez, souffla la jeune Omanaise. On va venir.

A ce stade, il n'avait pas envie de s'arrêter. Sa bouche replongea sur celle de Farida qui se tordait contre lui. Un volcan. Elle le mordit au moment où tout son corps était secoué d'un long tressaillement, puis retomba mollement contre lui : son cœur battait follement et elle jeta un regard voilé à Malko, avant de dire d'une voix mourante :

— Allez me chercher un Cointreau avec beaucoup de glace.

Malko fonça au bar, se fit servir le Cointreau. Et revint. Farida le savoura lentement, retrouvant son calme.

— Je dois partir... fit-elle, en posant le verre vide.

— Je veux vous revoir.

— Impossible, vous savez bien que je suis mariée.

— Retrouvons-nous à *l'Al Bustan*.

— Non.

— Où alors ?

Elle lui jeta un regard à la fois triste et amusé.

— Nulle part. Sinon tout Oman le saurait dans la journée. C'est

une petite ville où tout le monde s'observe. La police est omniprésente et mon mari très puissant. Un jour, nous nous reverrons peut-être en Europe.

Autant dire jamais.

Malko lui barra le passage de la salle de danse.

— Je veux vous revoir. Même un moment.

Elle s'immobilisa, interloquée et flattée, réfléchit quelques instants avant de dire :

— Je vais tous les jours vers cinq heures faire mon shopping au centre commercial Sadco, à l'entrée de Medina Quabouz.

— Seule ?

— Vous verrez bien...

Elle effleura sa bouche avec un sourire et s'esquiva.

On flirtait de plus en plus de l'autre côté. Malko mit plusieurs minutes à récupérer Taher, au fond du jardin, cerné de Zanzibariennes au regard brûlant et à la taille de guêpe qui en bonnes musulmanes négligeaient le J & B au profit de litres de thé brûlant et très sucré.

Cette fois, il ne se fit pas prier pour suivre Malko.

— Mr Grinnel veut retrouver l'endroit où les Iraniens ont caché William Schackley, dit Malko. Il pense que vous pouvez l'aider.

Taher posa son verre de J & B.

— C'est à la fois très facile et très difficile, fit-il. Il y a peu de Chiites à Oman et pratiquement pas d'Iraniens. Je ne vois aucun Omanais qui se risquerait dans une affaire pareille. Les Anglais et le Sultan ne le permettraient pas.

— Qui les a aidés alors ?

— Certains Chiites des souks sont khomeinystes. C'est de ce côté-là qu'il faut chercher. Mais c'est un monde très fermé. Ils habitent tous la ville chiite, à Mina Quabouz, ils se connaissent entre eux et ils sont plusieurs milliers. Je vais quand même essayer. J'ai un ami chiite qui vit là-bas dans le souk.

— Contactez-moi directement à *l'Al Bustan*, dit Malko. C'est urgent.

Il se dirigea vers la porte. En ouvrant la portière de sa Honda, il aperçut un objet posé sur son siège et recula, le poulx en folie, croyant à une grenade. Mais ce n'était qu'un gros bracelet de cheville en argent massif comme les Bédouines riches en portent souvent. Il le prit et découvrit un bout de papier coincé dedans qu'il déplia. *Vous me le rapporterez demain.*

Finalement, Farida n'était pas si allumeuse que ça.

Le freeway était désert et il mit à peine vingt minutes à regagner l'hôtel. Il pensa au malheureux William Schackley. Ses geôliers lui avaient-ils dit qu'il allait être libéré ? Quel supplice ! Il comprenait la rage froide de Clan Grinnel.

Seulement, on était en Orient où rien n'était simple.

— Venez tout de suite au bureau !

La voix de Clan Grinnel était encore plus tendue que d'habitude. Il raccrocha sans laisser à Malko le temps de poser des questions. Ce dernier descendit. Il pleuvait ! Une pluie chaude qui se transformait en boue, habituelle pour la saison.

L'appel de l'Américain ne présageait rien de bon. Malko dut rouler à 80 à l'heure seulement pour éviter d'être arrêté et trouva le chef de station de la CIA dans un état indescriptible.

— Cet ordure de Farmayan nous a baisés ! lança-t-il. Je viens d'avoir la station de Beyrouth. Les Hezbollahs sont en ébullition. Le groupe qui gardait William Schackley a été massacré au lance-flammes.

Malko sentit son sang se glacer.

— Vous voulez dire que Farmayan l'a kidnappé ?

— Et comment ! En laissant onze cadavres derrière lui !

Il y avait de quoi se prendre la tête à deux mains... Malko s'assit, essayant de faire le point. Pourquoi ce massacre ? Farmayan avait des entrées chez les Hezbollahs, c'était sûr. Certain aussi que diverses tendances divergeaient chez les Iraniens... La question était de savoir si Manoucher Farmayan avait tué sur l'ordre d'une de ces tendances et avec son aval, ou s'il s'était offert une petite opération tout seul... Malko penchait plutôt pour la première hypothèse à cause de la livraison d'armes. Sauf s'il y avait une combine iranienne tordue derrière.

— Vous savez si Farmayan a agi pour son compte ? demanda Malko.

— Aucune idée, avoua Grinnel. Et nous n'avons plus aucun contact direct avec les Iraniens. Sauf en passant par Farmayan... En tout cas, cela fait un foin du diable.

— Je vais essayer d'interroger Farmayan, dit Malko.

Avec les Iraniens, on pouvait s'attendre à tout... Il repartit, pas rassuré.

En arrivant à *l'Al Busian*, il eut un choc au cœur. La Rolls Royce blanche d'Ali Al Faker était garée devant l'entrée. Il n'eut même pas le temps de pénétrer dans l'hôtel. Le chauffeur vint à sa rencontre.

— Son Excellence désire vous voir immédiatement, annonça-t-il. Elle vous attend.

Malko monta dans la Rolls, se demandant quelle tuile allait encore lui tomber sur la tête.

CHAPITRE IX

Son Excellence Ali Al Faker était visiblement préoccupé. Marjorie invisible, c'est un Nubien noir comme du cirage qui conduisit Malko au bureau de l'Omanais. Ce dernier n'y alla pas par quatre chemins.

— Il y a un gros problème, annonça-t-il.

— Lequel ?

— Je viens de voir Mr Kosrodar, le chargé d'affaires iranien. Il avait juste reçu un message de Téhéran. Lui enjoignant de ne pas remettre William Schackley, contrairement à ce qui était prévu, aux Américains.

Malko sentit sa gorge se nouer. C'était la catastrophe.

— Pour quelle raison ? demanda-t-il. Les armes sont en cours de livraison.

Ali Al Faker se gratta le menton, embarrassé.

— Il semble que Mr Farmayan n'ait pas tenu ses engagements. Le groupe de Hezbollahs qui détenait cet Américain avait reçu de Téhéran le feu vert pour le relâcher contre une compensation financière donnée par Mr Farmayan. Dans le cadre de l'accord sur la livraison d'armes. Il devait leur verser deux millions de dollars. Au lieu de cela, il a soudoyé quelques miliciens de ce groupe qui ont assassiné d'une façon particulièrement horrible leurs camarades. Croyant agir sur l'ordre supérieur de l'Iman Khomeiny.

Malko bouillait. Farmayan était encore pire que ce qu'il avait imaginé. Chris l'avait bien jugé.

— Les Américains ne sont pour rien dans cette histoire interne, remarqua-t-il.

— Certes, admit Ali Al Faker. Seulement, l'Hodjatoleslam Montazeri – le bras droit de Khomeiny a été obligé de se désolidariser de l'opération, sous peine de se mettre à dos tous les Hezbollahs de la Bekaa.

L'Omanais paraissait sincèrement ennuyé. Il y avait de quoi.

— Et que va devenir William Schackley ? demanda Malko.

— C'est le problème, fit Ali Al Faker. Iradj Kosrodar a appris aux miliciens venus avec lui qu'ils avaient été abusés. Désormais, ils n'obéiront plus qu'à lui. Or, Kosrodar a reçu comme instructions de Téhéran d'y transférer le prisonnier. Comme il s'agit d'un espion, ils

sont prêts maintenant à prendre la responsabilité de sa détention.

Malko sonda les yeux noirs du vieux pirate. Quelle magouille lui préparait-on encore ?

Pourtant l'autre paraissait sincère.

— Vous devinez quelle va être la réaction de Clan Grinnel, dit-il d'une voix mesurée. C'est un casus belli... Jamais les Américains n'accepteront de voir échapper William Schackley. D'autant qu'ils ont déjà livré une partie des armes à Téhéran et que la suite est en cours.

— Les Américains n'ont pas à nous dicter notre conduite, fit l'Omanais avec sécheresse. Mais je comprends leur position.

— Que comptez-vous faire ?

— J'ai demandé à réfléchir. Pour l'instant, personne ne sortira d'Oman, j'ai la situation sous contrôle. Mais je crains, que, poussés à bout, les Hezbollahs qui gardent l'otage ne soient tentés de l'assassiner.

— Vous avez prévenu Farmayan ?

— Oui, il prétend qu'il a été obligé d'agir ainsi parce qu'au dernier moment le groupe qui détenait William Schackley était revenu sur sa parole.

Le téléphone sonna, les interrompant. Ali Al Faker répondit. Au ton de sa voix, Malko devina qu'il parlait à quelqu'un d'important. La conversation dura plusieurs minutes. Lorsqu'il raccrocha, l'Omanais avait l'air encore plus contrarié.

— C'était Sa Majesté, dit-il. Je l'ai tenue au courant. Elle désire mettre fin à cette affaire de toute urgence, en expulsant vers l'Iran tous ceux qui y sont mêlés.

— Y compris Schackley ?

— Sa Majesté compatit à son sort, mais ne peut ignorer la raison d'État.

— C'est monstrueux, dit Malko, Inhumain. Vous ne pouvez pas laisser faire cela.

Au regard que lui lança Ali Al Faker, il réalisa qu'il parlait dans le vide. En Orient, la vie humaine avait très peu de valeur. Et celle d'un infidèle, encore moins. Partagé entre la rage et le découragement, il se leva.

— Manoucher Farmayan m'a promis d'arranger dans un délai de quarante-huit heures que je lui ai accordé. Avec les Iraniens, tout est possible. Inch Allah. En attendant empêchez votre ami, Mr Grinnel, de commettre de nouvelles erreurs.

Malko remonta dans la Rolls blanche. La situation était encore pire que ce qu'il avait imaginé.

Clan Grinnel était dans un état indescriptible. Il en bégayait de

fureur.

— Moi vivant, martela-t-il, pas un de ces salauds ne sortira d'Oman. Nous avons assez de forces dans le détroit d'Ormuz pour anéantir tout ce qui part de ce pays de merde, sur l'eau ou dans l'air...

— Vous croyez que Washington va déclarer la guerre à Oman pour William Schackley ? interrogea Malko, sceptique.

— La guerre, non, mais le blocus, oui.

— Il faut tenter de négocier, conseilla Malko.

— Avec qui ?

— Les Iraniens d'ici. Ceux qui détiennent l'otage. Je crains qu'ils n'aient pas beaucoup d'autonomie mais on peut essayer. Avec les Iraniens c'est peut-être une question d'argent. Cela nous donne le temps de retrouver Schackley et de monter une opération. Taher doit être au travail depuis ce matin sur ce point-là...

— OK, accepta le chef de station. En attendant, allez voir ce salaud de Farmayan. Dites-lui de ma part que si ça foire, je le poursuivrai jusqu'au bout du monde.

Malko sortit du bureau de la *Penta Tech Co*. Le parking était une fournaise. De retour à l'*Al Bustan*, il appela le 9800. Et tomba sur Manoucher Farmayan.

L'Iranien ne lui laissa pas le temps d'ouvrir la bouche.

— Je sais ce qui se passe, dit-il, je suis désolé, c'est un terrible malentendu.

— Que comptez-vous faire ? interrogea Malko.

— Je suis en pleine discussion avec Téhéran, affirma l'Iranien. J'aurai l'Hodjatoleslam Montazeri lui-même dans une heure. C'est un vieil ami.

— Je me tracasse, dit sèchement Malko. Et je vais entrer en contact avec Mr Kosrodar.

Manoucher Farmayan sursauta.

— Surtout pas. Cela mettrait tout en péril. Faites-moi confiance. D'ailleurs Kosrodar ne peut rien faire. Mais je vais débloquer la situation. Revenez me voir à sept heures.

Cette affaire si simple au début était devenue inextricable, parfaite illustration du Moyen-Orient. Chacun cherchait à doubler l'autre et tout finirait par exploser.

On tirait un fil et derrière, il y avait une pelote piégée. Malko aperçut par la fenêtre de sa chambre Chris et Milton en train de rôtir au bord de la piscine, rouges comme des homards, les seuls à tirer quelque chose d'agréable de cette mission.

Il essaya de joindre Taher à son bureau, dans sa voiture et chez lui, sans succès.

La piscine ne le tentait pas, il fallait absolument qu'il se change les idées. Le gros bracelet d'argent posé sur la table de nuit lui rappela

son rendez-vous avec Farida. Parfait dérivatif.

Tant que le Sultan ne serait pas repassé de leur côté, il valait mieux ne pas attirer l'attention. Ils étaient dans un pays totalitaire et Clan Grinnel n'étant même pas couvert par l'immunité diplomatique, rien n'empêcherait leurs hôtes de les expulser. Ensuite, ce serait un jeu pour les Omanais de se débarrasser discrètement des Iraniens et de leur otage.

Les voitures étaient garées n'importe comment devant le Centre Commercial Sadco. Toute la bourgeoisie d'Oman venait là de quatre heures à huit heures dans les rares boutiques élégantes de la ville. Malko attendait dans sa Honda depuis une demi-heure. Essayant d'oublier ses soucis. Enfin, une Jaguar bleue, avec une femme seule au volant, stoppa à quelques mètres de lui.

Farida.

La jeune femme se mit sur le trottoir comme tout le monde et sortit. Malko donna un léger coup de Klaxon, et elle se retourna, puis vint lentement vers la voiture. Elle portait une robe de jersey foncé, très moulante et des escarpins assortis, un foulard cachant ses cheveux... Il lui ouvrit la portière, elle monta et il lui tendit le bracelet.

— Je vous l'ai rapporté.

— Merci. Ne restons pas là.

Elle le mit dans son sac et il démarra.

— Où allez-vous ? demanda-t-elle.

— Je n'en sais rien.

On se serait cru en Californie du Sud. Après Al Quorum Roundabout où se trouvait le centre commercial, Sultan Quabouz Street, le freeway se divisait en deux branches : au nord. Quorum Heights Road, allant vers Mascate, au sud Al Nahda Street filant sur Ruwi. Entre les deux, des collines pelées avec quelques constructions éparpillées.

Malko se trouvait entre les deux sur une route goudronnée qui semblait ne mener nulle part. Il parcourut un kilomètre et s'arrêta.

Il prit la jeune femme dans ses bras et sa bouche écrasa sa protestation. Pendant un bon moment, ils flirtèrent, la robe de jersey de Farida se relevant de plus en plus haut sur ses cuisses bronzées. Elle lui échappa au moment où il allait lui arracher son slip, après lui-même s'être libéré.

— Arrêtez !

Son regard tomba sur son sexe érigé et il chavira. Volontairement brutal, Malko lui saisit la nuque. Il y avait des moments où il fallait se

montrer cynique.

— Comme ça, on vous verra moins, dit-il gentiment, en la courbant vers son ventre.

La bouche de Farida l'effleura à peine et elle se redressa comme un ressort, furieuse.

— Salaud ! Ramenez-moi tout de suite. Je ne suis pas une pute.

Elle haletait, les pointes de ses seins semblaient prêtes à crever le jersey. Ils s'affrontèrent du regard quelques instants, puis Malko dit :

— Je n'aime pas le supplice de Tantale. J'ai envie de vous.

Il la reprit dans ses bras et sa colère s'évapora.

Farida se tortillait contre lui. Sa langue s'enfonçait dans sa gorge, ses cuisses s'ouvraient toutes seules. Il se dit qu'il allait la prendre ainsi dans la voiture, sur le bord de la route... Soudain, elle lui échappa, les yeux aussi brillants que si elle avait fumé du hasch.

— Repartez, dit-elle.

— Où ? demanda-t-il.

Méfiant.

— Là-haut, vous voyez le bâtiment avec le sigle Mercedes ?

Le sommet de la colline voisine était occupé par un gigantesque entrepôt de cent mètres de façade ; Malko démarra, sa main enfouie entre les cuisses de Farida. Elle lui dit d'entrer dans l'enceinte grillagée qui délimitait un vaste terrain autour de l'entrepôt.

— Mais ça va être plein de monde, objecta-t-il.

— Non, affirma Farida, il n'y a personne. Le bâtiment s'est en partie effondré avant d'être mis en service. Mauvais calculs des architectes...

Effectivement, il n'y avait pas un chat ! Il en fit le tour, découvrant à travers des ouvertures béantes un désert de tôles enchevêtrées, de caisses vides, un foutoir indescriptible. Derrière le bâtiment, une vingtaine de poids lourds flambant neuf étaient alignés portant une inscription à la craie : Al Faker Import... Tout appartenait à l'Omanais. Malko se gara entre deux mastodontes et voulut prendre Farida dans ses bras.

— Allons à l'intérieur, dit-elle, nous serons mieux...

C'était un fouillis de poutrelles, d'excavations, de débris divers. Deux mille personnes auraient pu y tenir à l'aise. Un silence minéral. Malko avisa sur la droite des bureaux inachevés. Ce serait plus confortable que le sol poussiéreux.

Farida se laissa docilement entraîner.

Les vitres n'avaient même pas été posées, il y avait des meubles cassés, un désordre insensé, mais de la moquette... Farida n'hésita pas une seconde. Avec un drôle de sourire, elle releva sa robe de jersey et la fit passer par-dessus sa tête. Le minuscule slip de dentelle blanche fila le long de sa jambe et elle s'en débarrassa d'un coup de pied.

Uniquement vêtue de ses escarpins, elle se laissa tomber en arrière, à même le sol et attira Malko sur elle, avec une force incroyable.

— Viens ! dit-elle de la voix rauque et basse qui l'avait électrisé la veille. *Fuck me.*

Elle poussa un soupir déchirant lorsqu'il s'enfonça en elle, ses jambes remontèrent, se croisant dans le dos de Malko.

— Oui, comme ça, murmura-t-elle. Fort et vite.

Il se mit à la pilonner comme un fou, lui arrachant chaque fois un hennissement de plaisir.

Farida propulsa son bassin en avant, envoyant ses jambes dans tous les sens. Il voulut changer de position, mais elle l'en empêcha.

— Non, reste comme ça, je veux te sentir sur moi.

Arc-bouté sur elle, il continua, tantôt lentement, tantôt plus vite. Puis, se sentant prêt à exploser, il lui souleva les reins de façon à la prendre presque verticalement, de tout son poids jeté contre son ventre. Il avait l'impression que son sexe forait un trou dans le corps offert de la jeune femme. Le cri rauque qu'elle poussa quand il explosa en elle acheva d'ébranler l'entrepôt.

Les longues jambes de Farida retombèrent sur la moquette et elle resta comme morte, les bras encore noués sur la nuque de son nouvel amant, les cheveux collés par la transpiration, le maquillage coulant sur son visage. Il sentait contre lui les battements de son cœur, tapant follement...

Brusquement, elle fut prise d'un fou rire incoercible.

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda Malko.

— Quand je pense que j'ai la plus belle maison de Oman ! dit-elle. Avec des lits de trois mètres de large, une piscine olympique et de la moquette où on enfonce jusqu'aux chevilles... C'est la première fois que je fais l'amour comme ça. Mais c'est merveilleux.

— On dirait que tu ne l'avais pas fait depuis longtemps, remarquait-il.

— Depuis hier soir, fit-elle avec simplicité. Mon mari me baise beaucoup, seulement il ne pense qu'à lui. Il se jette sur moi, s'agite un peu et jouit. Il ne m'a jamais caressée. C'est dans la voiture, tout à l'heure, que tu m'as donné envie. Tu avais les mains si douces.

— Tu le trompes souvent ?

— C'est la première fois, dit-elle. Avec un Omanais, je n'oserais pas. Il le répéterait. Alors, dans les soirées, je flirte, j'allume les hommes et quelquefois, j'arrive à jouir en dansant. Comme l'autre soir.

Pas gai pour une femme aussi belle que Farida. Celle-ci se redressa avec une grimace de douleur.

— J'ai mal dans le dos.

Elle se tourna et Malko découvrit sa colonne vertébrale à vif. Elle s'était râpé le dos contre la moquette, dans sa furia amoureuse.

— Qu'est-ce que tu vas dire à ton mari ?

— Que je me suis fait ça à la gymnastique, dit-elle avec un sourire coquin.

Ils ressortirent enlacés, éblouis par le soleil violent. Les lieux étaient toujours aussi déserts. Curieux, ce dinosaure isolé en pleine ville. Pendant qu'ils redescendaient vers le centre commercial, Malko demanda :

— Je te revois quand ?

Farida interrompit son remaquillage.

— Je ne sais pas. Officiellement, c'est impossible. J'essaierai de te faire inviter à un dîner ces jours-ci, Autrement, je viens tous les jours au Sadco. Mais tu ne peux pas me joindre.

— Mais toi, tu peux me téléphoner...

— Non, c'est trop dangereux. Tu es sûrement sur écoute. Et celui qui les contrôle est un ami de mon mari. Il pourrait, soit le faire chanter, soit me faire chanter.

Belle mentalité.

Ils se quittèrent après un baiser furtif. Malko regarda la silhouette somptueuse de Farida s'éloigner vers la Jaguar avec un petit serrement de cœur.

Il retombait dans la dure réalité. Sauver William Schackley.

Manoucher Farmayan écarta les deux gardes armés de l'ascenseur numéro 7, la main tendue, tout sourire. Malko se demanda ce que cachait cette soudaine amabilité. Ils se retrouvèrent dans le salon où il avait pris Susanna Rawlings. Un plateau de thé attendait. L'Iranien le versa lui-même pour Malko, y ajoutant beaucoup de sucre, à la mode orientale.

— J'ai longuement parlé avec l'Hodjatoleslam Montazeri, annonça-t-il, et nous avons pu dissiper le malentendu qui nous séparait...

Malko aurait embrassé son crâne chauve.

— Ce qui veut dire que l'opération va se dénouer comme prévu, conclut-il.

Les yeux noirs de l'Iranien se posèrent sur lui, totalement inexpressifs.

— Il y a encore un petit problème, continua-t-il. Mon ami Montazeri a reconnu que j'avais agi comme il le fallait, mais il n'est, hélas, pas assez puissant pour passer outre la volonté de l'Iman Khomeiny.

La douche glacée.

— Ce qui signifie ?

Manoucher Farmayan prit le temps de boire une gorgée de thé

avant de laisser tomber d'une voix affligée :

— Je suis désormais hors circuit. Le chargé d'affaires à Oman, Iradj Kosrodar, n'obéit qu'à Khomeiny et les hommes que j'avais amenés de Beyrouth se sont laissé abuser par ce qu'il leur a dit. Ils ne veulent plus me voir.

— Où sont-ils ?

Les gros yeux de Manoucher Farmayan parvinrent à exprimer une honnêteté totale.

— Je vous jure que je l'ignore ! Quelque part dans la communauté chiite. Ou peut-être même chez Kosrodar. Nous nous sommes séparés à l'aéroport.

Un ange passa, un couteau entre les dents. L'Iranien se tut, les mains croisées sur son gros ventre, apparemment plongé dans une méditation douloureuse.

— Qu'allez-vous faire ? demanda Malko, qui se retenait pour ne pas lui sauter à la gorge.

— J'ai décidé de rester quelques jours de plus à Oman, au cas où je pourrais être utile.

Malko se retint de lui révéler ce qu'il savait. S'il ne quittait pas Oman, c'est parce que Ali Al Faker le lui interdisait...

— Quand comptez-vous nous restituer les pierres précieuses ? demanda-t-il suavement.

Manoucher Farmayan ne s'attendait pas à cela. Il s'exclama d'un ton douloureux :

— Restituer ! Mais elles sont à moi !

Susanna Rawlings venait d'entrer silencieusement dans la pièce. Elle renchérit.

— Je ne vois pas pourquoi Mr Farmayan rendrait ces pierres. Elles correspondaient à une action effectivement accomplie...

— Non, dit Malko, l'otage n'est pas rendu et nous ne savons même pas si nous allons le récupérer.

— J'ai risqué ma vie pour lui faire quitter Beyrouth, fit Manoucher Farmayan d'une voix plaintive. En plus ? les gens de Téhéran refusent maintenant de me payer la seconde livraison d'armes que j'ai déjà réglée aux Américains. Cette affaire va me coûter beaucoup d'argent.

Il lissa ses gros sourcils, l'air profondément affligé. C'était l'impasse. Maîtrisant sa fureur, Malko demanda :

— Je vais donc négocier avec M. Kosrodar.

L'Iranien hocha la tête.

— Vous pouvez essayer. Mais il ne pourra rien. Je ne peux même pas vous aider. Kosrodar ne veut plus me prendre au téléphone. Mais je suis sûr que par l'intermédiaire de Son Excellence Ali Al Faker, vous pourrez entrer en contact.

Il se leva, avec une grimace de douleur.

— Mes reins... Il faut que je me fasse soigner.

Cette fois, Malko regagna tout seul l'ascenseur numéro 7. Ivre de fureur. Presque certain que les Iraniens s'apprêtaient à leur vendre pour la seconde fois le même otage. Et, en plus, sans intention de le livrer... Il retrouva dans l'atrium Chris et Milton, rouges comme des écrevisses, vautreés dans un canapé. Chris parcourait avidement une brochure d'Air France trouvée là. Malko lut par-dessus son épaule : Nice-New York. Deux billets pour le prix d'un ! En Première, Club ou Eco.

— Dommage qu'on ne soit pas à Nice, soupira le gorille.

— Il n'y a pas que Nice. Il vous reste bien des endroits, dit Malko, portant l'index sur les tarifs-visite Air France, tous en baisse. Milton bâilla comme un lion affamé.

— Alors, on est toujours au chômage ?

— Je crois que cela ne va pas se prolonger, fit Malko.

Taher venait de pénétrer dans le lobby et marchait sur lui avec un sourire optimiste.

— Je meurs de soif, dit-il.

Après le premier J & B, l'Omanais allait déjà mieux. L'*Al Bustan* était un des rares lieux publics d'Oman où un Arabe avait le droit de se faire servir de l'alcool. Taher ferma les yeux de bonheur, avant d'annoncer :

— Je crois que Mr Grinnel va être content. J'ai trouvé quelqu'un qui va nous aider...

— Qui ? demanda Malko.

— Un policier. Il travaille à l'aéroport et m'aide parfois pour passer des cassettes ou des revues pornos. Il demande mille dollars d'avance.

— C'est raisonnable.

En regard des huit millions de dollars de Farmayan...

— Alors, prenez-les et venez. Je vous attends dans ma voiture.

Malko rejoignit Taher dans son coupé Jaguar quelques minutes plus tard. La radio hurlait à tue-tête une chanson de Cat Stevens. Ils prirent le freeway menant à Ruwi, tournèrent à gauche devant le Sheraton, pour prendre le freeway Al Nahda Street. Taher en sortit au second rond-point et s'enfonça dans un chemin serpentant entre deux énormes stades vides. Il se gara enfin sur un parking, où se trouvait une seule voiture, un taxi Mercedes.

— C'est mon ami, annonça Taher.

Ils s'approchèrent du taxi. Au volant il y avait un Arabe mal rasé avec une grosse tête ronde de charcutier, une dichdacha douteuse, des

maines grassouillettes et un regard fuyant. Il adressa à Malko un sourire servile et à Taher, quelques mots en arabe.

— Il est content de vous rencontrer, traduisit ce dernier.

— C'est vraiment un taxi ?

— Non, c'est sa couverture. Il charge les suspects que lui signalent ses collègues de l'immigration. Ensuite, il essaie de les faire parler pendant la course et s'ils disent des conneries, il les emmène directement à l'Internal Security Service. Là, on s'occupe d'eux.

— Et il n'est pas grillé ? s'étonna Malko.

Taher eut un large sourire.

— Non, parce que ceux-là ne reparaissent jamais.

L'autre écoutait, les yeux modestement baissés, se grattant parfois les parties génitales avec discrétion. Bien glauque.

— Que sait-il sur notre affaire ?

Question-réponse en arabe.

— Il pense pouvoir trouver l'endroit où est Schackley.

Malko sortit la petite liasse de billets de cent dollars que le policier compta soigneusement avant de dire quelques mots à Taher.

— Il vous appellera ce soir à *l'Al Bustan*. Son nom est Aziz. Il demandera seulement le numéro de votre chambre. Il dit qu'il parle assez l'anglais.

Aziz remonta dans son taxi qui s'éloigna et ils reprirent le freeway. Malko était plutôt sceptique sur l'efficacité de ce mouchard qui devait travailler pour les Anglais et les Omanais. Taher expliqua :

— Je lui ai promis dix mille dollars s'il nous trouvait l'otage.

Ça, c'était une motivation idéologique...

Clan Grinnel faisait des boulettes de pain avec application en attendant une problématique langouste et le murmure du jet d'eau au centre de l'énorme atrium n'avait pas l'air de le calmer. Le restaurant de *l'Al Bustan*, luxueux comme une bonbonnière, était quasiment vide. L'Américain leva les yeux vers l'énorme rotonde.

— Quand je pense que cet enfoiré de Farmayan est tapi là-haut, et qu'on ne peut pas aller le secouer un peu...

Manoucher Farmayan ne s'abaissait pas à venir au rez-de-chaussée. Tous ses repas lui étaient montés.

— Tout n'est pas perdu, fit Malko. Les Omanais savent que les États-Unis vont grimper aux arbres s'ils laissent repartir William Schackley. Farmayan n'ignore pas que vous ne lui pardonnerez pas... Les Iraniens voient une occasion merveilleuse de nous faire payer une seconde fois William Schackley.

— Et les onze types passés au barbecue ? objecta Grinnel.

— Nous sommes en Orient. Le sang s'efface avec de l'argent...

— J'avais dit qu'il ne fallait pas travailler avec ce salaud de Farmayan, fit l'Américain. Ça fait des années que les Israéliens essaient de me le fourguer.

— Et ils ne peuvent pas intervenir ? demanda Malko.

Grinnel eut un ricanement désabusé.

— J'y ai pensé. Mais quand il y a une merde, le Mossad se met aux abonnés absents. À les entendre maintenant, ils ne connaissent même pas Farmayan...

— Vous n'avez pas de nouvelles de Dubai ?

— Le transbordement est terminé, dit Grinnel sombrement. Les Iraniens sont repartis avec les TOW.

Un garçon s'approcha de Malko.

— Téléphone, Sir.

L'appareil était décroché à la réception. Malko entendit une voix inconnue, parlant un anglais épouvantable. Il finit par comprendre qu'il s'agissait d'Aziz, le faux chauffeur de taxi. Ce dernier semblait très excité, mais n'arrivait pas à s'exprimer. En tout, il savait trois mots d'anglais. Malko dut se résigner à le passer au réceptionniste libanais. Celui-ci traduisit :

— C'est un monsieur que vous avez vu ce matin. Il dit qu'il est à Mina Quabouz et qu'il veut vous voir...

— Où exactement ?

Nouvel échange.

— Il vous attendra au début de Al Corniche, le long des souks, en face de la mosquée chiite. Il dit que c'est urgent.

Malko ne fit qu'un bond jusqu'à la table.

— C'est le flic de Taher, annonça-t-il. Il a trouvé quelque chose.

— *Holy cow !*

Les traits renfrognés de Grinnel s'étaient illuminés d'un coup.

— On y va ! fit-il. Chris et Milton, vous avez trois minutes pour vous préparer.

— Mais on est prêts, firent les gorilles en chœur.

Effectivement, leurs vestes étaient déformées par des bosses suspectes... Malko signa la note et ils traversèrent le grand hall en contournant la fontaine.

Le maître d'hôtel leur courut après, brandissant un superbe baba au rhum confectionné par le chef français.

— Messieurs, vous ne prenez pas de dessert ?

Clan Grinnel se retourna avec un sourire sinistre à souhait.

— On va le prendre dehors.

CHAPITRE X

Aziz avait allumé une cigarette et surveillait d'un œil distrait le passage voûté qui conduisait à la ville chiite, juste à côté de la mosquée dont les fenêtres donnaient sur Al Corniche Street. Son taxi était arrêté sur la voie en contrebas d'Al Corniche, la promenade qui longeait la petite baie de Mina Quabouz.

De l'autre côté, c'étaient les souks, avec leur dédale de « lanes » numérotés, dont le cœur était la ville des Chiites close par un rempart percé de deux portes seulement. Là, commençait un autre univers où même les flegmatiques policiers omanais ne se risquaient qu'à contrecœur. Pas de portraits de Khomeiny sur les murs, mais souvent dans les chambres ou dans les cours. Aziz pianotait impatiemment sur son volant, bercé par les chants de la mosquée.

Une de ses portières s'ouvrit soudain et avant qu'il ait eu le temps de protester, un grand type barbu se laissa tomber sur la banquette arrière. Suivi immédiatement d'un second, un peu moins costaud. Aziz se retourna, furieux.

— *La, la*^{23}, je ne suis pas libre. J'attends des clients.

— On ne va pas loin, précisa le plus petit.

Il parlait arabe avec l'accent iranien. Au même moment, la portière avant droite s'ouvrit à son tour et en troisième homme s'installa à côté d'Aziz en disant :

— Tu seras de retour dans cinq minutes, on va juste à Sidab.

Un village de pêcheurs après Mascate. Celui-là était omanais. Aziz, furieux, répéta :

— J'attends des clients, des étrangers, je ne peux pas bouger.

— Allez, démarre, fit le grand avec une intonation menaçante.

Aziz regarda autour de lui. À part un vieux assis sous le porche, personne dans ce chemin en contrebas. Il comprit que ces trois-là ne sortiraient pas de son taxi. De mauvaise grâce, il lança son moteur et recula pour reprendre Al Corniche au rond-point Al Minna'a. La course ne devait pas lui prendre plus de quinze minutes. Il se lança sur la double voie brillamment éclairée. Soudain, alors qu'il arrivait en face du restaurant *Al Fajirah* son voisin lui dit :

— Tourne à droite.

À droite, il n'y avait que l'ancienne route de Ruwi, désaffectée

depuis la création du freeway Al Mina'a Street. Son front se couvrit de sueur.

— C'est pas le chemin de Sidab, fit-il.

D'une main décidée, son voisin tourna le volant. Le taxi fit une embardée et quitta Al Corniche. Au même moment le grand type de l'arrière se pencha vers lui et Aziz sentit une corde à piano se refermer sur sa gorge. Il poussa un cri étranglé et farfouilla fiévreusement sous son siège pour saisir son pistolet. L'homme serra un peu plus, et Aziz, abandonnant l'arme, tenta de glisser les doigts entre le fil d'acier et sa peau. Les yeux hors de la tête, il entendit son voisin lui dire :

— Avance !

Aziz s'accrocha à son volant. La pression sur son cou se relâcha un peu, juste assez pour qu'il puisse conduire. Ses phares éclairaient une piste défoncée, déserte, sinuant dans un canon du djebel Bardah. Pas une lumière, pas une maison. La Mercedes cahotait dans d'énormes nids de poule. Ils parcoururent ainsi cinq cents mètres.

— Arrête, intima le voisin d'Aziz, éteins tes phares.

L'Omanais était couvert de sueur.

— Je ne suis pas taxi, balbutia-t-il, je travaille pour l'Internal Security Service.

— Ah bon ? fit la voix du grand type, derrière.

Aziz jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. De la main gauche, l'autre tenait solidement les extrémités du fil qui l'étranglait, comme les rênes d'un cheval. Dans la droite, il avait un poignard dont la lame devait bien faire trente centimètres, tenu à l'horizontale. La pointe était posée sur le dossier de son siège. Pesant dessus de tout son poids, l'inconnu l'enfonça brusquement avec un « han » de bûcheron.

Aziz ressentit une douleur atroce. Il avait l'impression qu'on lui arrachait le cœur. Il voulut se courber en avant mais le fil d'acier le retenait collé au siège. Pendant plus d'une minute, il se débattit, pendant que son aorte sectionnée net se vidait à l'intérieur de son corps. Puis il fut secoué d'un spasme et vomit un jet de sang qui éclaboussa son pare-brise.

Malko s'arrêta juste en face de la mosquée chiite dont le minaret égrenait encore une sourate plaintive.

Aucune trace du taxi d'Aziz. Il descendit et explora le chemin sans plus de succès.

Quelques Omanais prenaient le frais au bord de la mer de l'autre côté d'Al Corniche. Les silhouettes des porte-containers se détachaient sur le clair de lune. Un cargo achevait de décharger ses douze mille tonnes de sucre blanc, à la lueur de projecteurs qui éclairaient les

dockers indiens chargés comme des baudets de sacs de cinquante kilos.

— Attendons en peu, proposa Malko, revenu à la Honda.

Les quatre hommes patientèrent vingt minutes. Les souks grouillaient encore d'animation, mais aucune trace d'Aziz ni de son véhicule.

— Retournons à l'hôtel, suggéra Malko. Il a peut-être laissé un message.

Rien à l'*Al Bustan*. Clan Grinnel appela Taher. Il n'était pas chez lui.

— Il doit être chez sa nana, dit l'Américain.

Direction Mascate. La petite capitale dormait. Pas un chat dans Al Sadyn Street, la rue principale. Grinnel qui avait pris le volant stoppa en face d'une petite maison derrière l'ambassade de France et frappa à la porte. Taher apparut, torse nu, drapé dans une sorte de sari.

— On a besoin de vous, dit l'Américain.

L'Omanais les fit entrer dans une grande pièce en désordre où une fille aux cheveux frisés vêtue uniquement d'un slip peignait un immense tableau abstrait. Elle parut à peine s'apercevoir de la présence des quatre hommes. Une épaisse fumée de haschich flottait dans la pièce. Chris et Milton écarquillèrent les yeux.

Quelques minutes plus tard, Taher reparut vêtu à l'européenne, et les cinq hommes quittèrent la maison. Durant le trajet, Clan Grinnel lui expliqua ce qui s'était passé. L'Omanais semblait inquiet.

— Aziz est sérieux et toujours armé, dit-il. En plus, on le respecte ; on sait qu'il travaille avec l'Internal Security Service... Je vais aller voir si je peux apprendre quelque chose. Attendez-moi à l'hôtel *Al Nalida*.

Ils le déposèrent et s'installèrent à la terrasse, en face du yacht royal ancré dans la rade de Mina Quabouz.

Taher revint, un peu plus tard, soucieux.

— On l'a repéré, dit-il. Il avait laissé sa voiture dehors et se trouvait dans la ville chiite. Ensuite, il a attendu au volant de son taxi et trois hommes y sont montés. Il est parti en direction de Mascate...

— Faisons son parcours, dit Malko.

Ils se mirent à suivre lentement Al Corniche Street. Cinq cent mètres plus loin sur la gauche, face à la mer, se dressait le restaurant *Al Fajirah*.

— Arrêtez ! demanda Taher.

Il traversa pour interroger le portier du restaurant de poissons. Quand il regagna la Honda, il était encore plus sombre.

— Il a vu un taxi tourner dans la vieille route de Ruwi, il y a un peu plus d'une heure. Cela l'a étonné, car personne ne passe plus par là.

— On y va, dit Malko.

A peine engagés sur le chemin pierreux, ils eurent l'impression de se trouver dans le tamis d'une moissonneuse, tant ils étaient secoués... Les phares éclairaient des parois de rochers pelés, un désert caillouteux, les lumières d'Al Corniche disparurent. La route sinuait, au pied du djebel Bardah pour redescendre de l'autre côté sur Ruwi. Cela sentait le guet-apens.

— Le voilà, lança Malko.

Une voiture était immobilisée devant eux, bloquant la route. Il pila et, d'un seul élan, les cinq hommes giclèrent à l'extérieur. L'air était tiède et le silence absolu. Ils se trouvaient dans une sorte de canon étroit.

Son pistolet extra-plat au poing, Malko s'approcha de la Mercedes. Un taxi comme l'indiquait le badge vert sur le toit. Il ouvrit la portière avant gauche et le plafonnier s'alluma.

Un homme était assis sur le siège, la tête renversée en arrière. Il fallait beaucoup de bonne volonté pour reconnaître Aziz. Sa bouille ronde n'était plus qu'une croûte de sang. Avec horreur, Malko vit qu'on lui avait arraché les yeux ? mais ce n'était pas tout : sa langue tranchée avait été replacée entre ses dents serrées par la rigidité de la mort, enveloppée dans un billet de cent dollars. Son torse semblait collé au siège par le sang.

— *My God !* fit Clan Grinnel d'une voix blanche.

Même Chris Jones et Milton Brabeck en avaient les jambes coupées.

— C'est des vrais animaux, croassa Milton.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

Taher réprima de justesse une nausée.

— Ce ne sont pas des Omanais qui ont fait ça, affirma-t-il.

Sans un mot, ils revinrent à la Honda après avoir fouillé les poches d'Aziz, sans rien trouver de significatif. Le chemin était si étroit qu'ils durent reculer plus d'un kilomètre sans pouvoir effectuer un demi-tour.

— C'est sûr, fit Clan Grinnel, il avait trouvé quelque chose et ils l'ont liquidé.

Pour fuir l'immense lobby, vraiment trop sinistre, ils s'étaient réfugiés dans la chambre de Malko. Ce dernier but un peu de vodka. La vision horrible dansait devant ses yeux. La collaboration d'Aziz n'avait pas été longue. Si seulement il en avait dit un peu plus au téléphone.

— Cela ne peut être que dans la ville chiite, renchérit Taher. Ils se

connaissent tous. Bien sûr, Aziz y avait des indicateurs. Il a dû être imprudent... C'est un dédale avec des caves qui communiquent entre elles, des grottes même, taillées dans le roc, des ruelles escarpées. Les Chiites ne voulaient même pas accepter les autres rites dans leur mosquée. Il a fallu que le Sultan les menace de la faire raser, pour qu'ils l'ouvrent à tous.

Clan Grinnel frappa la table basse du plat de sa main.

— C'est dingue. Penser que William Schackley se trouve à un mile d'ici et que nous sommes impuissants ! Il faut secouer les Omanais.

— Attention, conseilla Malko. Si vous les brusquez, ils vont prendre peur et nous claquer dans les doigts. Je vais explorer la piste Kosrodar dès demain matin.

— *My lord !* fit le chef de station de la CIA, si je savais où il est, j'irais avec un lance-flammes. Comme ce fumier de Farmayan. Je suis prêt à griller tous les Chiites de cette putain de ville pour récupérer notre gars.

— Il y a encore quelqu'un qui pourrait nous aider, suggéra Taher. Un Chiite qui a eu des problèmes ici. Il était parti en Iran en 1980, par Bahrein, pour suivre des cours révolutionnaires. Quand il est revenu, ils l'ont arrêté, et mis en prison pour cinq ans.

— Où est-il maintenant ?

— Il travaille dans une banque. Mais il a encore des contacts avec l'Iran et les Khomeynistes, j'en suis sûr. Et il se rend souvent dans la ville chiite. C'est Aziz qui l'avait fait arrêter...

Malko revit le billet de cent dollars enfoncé dans la bouche de l'indicateur. Les Chiites ne plaisantaient pas. Il regarda sa Seiko-quartz. Une heure du matin.

— Allons nous coucher, proposa-t-il. Demain il y a beaucoup à faire.

La voix fraîche de Susanna Rawlings envoya un picotement agréable dans la colonne vertébrale de Malko.

— M. Farmayan veut vous voir, annonça-t-elle. Il y a du nouveau.

Dès huit heures du matin, Malko avait tenté de joindre Ali Al Faker. En vain. Marjorie lui avait certifié que l'Omanais était parti dans le Dhofar – au sud du pays – pour la journée. Impossible d'entrer en contact.

Or, sans lui, la voie vers Iradj Kosrodar, le chargé d'affaires iranien, était coupée.

Cinq minutes plus tard, il se trouvait en face de Manoucher Farmayan, le bouc luisant de brillantine, en train de finir le caviar de son breakfast arrosé d'un thé parfaitement sucré. Il l'invita

aimablement à le partager. Les yeux pervenche de Susanna, dont le jean moulait des fesses admirables, respiraient l'innocence. Avant de quitter la pièce, elle jeta un regard appuyé à Malko. Depuis qu'il l'avait vu, PPK au poing, prête à abattre Clan Grinnel, il se méfiait un peu de ses élans de cœur.

Manoucher Farmayan lissa soigneusement son bouc avant de lâcher :

— J'ai enfin réussi à obtenir un entretien avec M. Kosrodar. Tout a fait secret, bien entendu.

Étrange coïncidence... Aziz n'était peut-être pas mort pour rien.

— Qu'en est-il sorti ? demanda Malko.

L'Iranien eut une mimique prudente.

— Rien encore. Sa situation est très délicate. Téhéran lui a donné des ordres formels. Cependant, à cause de l'amitié qui nous lie, il accepte de vous rencontrer.

— Quand et où ?

Les gros yeux de Manoucher Farmayan se fixèrent sur lui, aussi expressifs que les canons d'un fusil jumelé.

— Attendez ! Il faut vous engager auparavant à ne rien tenter pour localiser l'endroit où se trouve M. Schackley. Il y a eu déjà deux alertes désagréables dans mon avion et à l'aéroport, il n'en faudrait pas une troisième.

Malko jubilait intérieurement. Aziz avait donné un coup de pied dans la fourmilière chiite et les Iraniens prenaient peur. Donc, il avait bien tiré le bon fil.

— Je m'y engage, dit Malko. Tant qu'il y aura des négociations.

Les gros yeux globuleux s'animèrent un peu.

— Je peux vous croire ?

— Voyons ! dit Malko. Nous sommes entre gens de bonne foi.

— C'est vrai, reconnut l'Iranien sans sourire. Autre chose. Il faut que vous rencontriez M. Kosrodar seul. Il ne veut pas de contact avec Mr Grinnel.

— Où et quand ?

— J'ai trouvé un endroit neutre, dit Farmayan. Un restaurant italien, la *Terraza*. C'est très discret. Au déjeuner, aujourd'hui, vers une heure.

— Vous viendrez ?

— Non, mais vous me tiendrez au courant.

Il lissa sa chemise de soie parme sur sa panse, rafla quelques miettes de caviar du bout de l'ongle, et soupira avec une expression douloureuse :

— J'ai hâte que cette histoire se termine ! Hélas, les protagonistes de cette affaire ne sont pas tous fiables. Les Américains étaient prêts à me faire mettre en prison en Arabie Saoudite et peut-être à me tuer

quand nous sommes arrivés à Oman.

« Même mes amis à Beyrouth m'ont mis dans une situation impossible ! Pourtant, la parole devrait être sacrée...

Touchant, ce cours de morale donné par un homme qui avait expédié au paradis d'Allah une douzaine d'hommes pour économiser deux millions de dollars... Manoucher Farmayan se leva, un collier d'ambre filant dans les doigts grassouilleux de sa main gauche, et demanda :

— Revenez me voir après votre déjeuner.

Malko se retourna avant de quitter la pièce.

— M. Kosrodar vous a-t-il donné des nouvelles de William Schackley ?

— Il est en bonne santé, affirma l'Iranien. Ces gens ne sont pas des sauvages...

Et surtout, un otage mort est un otage sans valeur...

Susanna Rawlings surgit. Elle semblait d'excellente humeur.

— Je descends au sauna, dit-elle.

Ils parcoururent la moitié de la galerie circulaire pour arriver à l'ascenseur. Toutes ces suites fermées, vides, cet étage désert où ne résidait que l'Iranien, c'était fantomatique... À peine dans l'ascenseur, Susanna se serra soudain contre Malko.

— C'était bon, l'autre jour.

Il caressa les fesses cambrées moulées par le jeans.

— Arrêtons-nous au cinquième.

— Impossible, il le saurait et penserait que je vous renseigne. Mais vers cinq heures, je serai à la piscine. Passez me voir. J'aurais peut-être une affaire à vous proposer.

— Quelle affaire ?

La porte de l'ascenseur s'ouvrit et Susanna sans répondre lui dit au revoir avec un sourire espiègle.

William Schackley, plié en deux de douleur, essayait d'uriner. Il arriva à faire sortir quelques gouttes puis se recoucha, le sang battant dans ses tempes. Depuis quatre jours, on lui donnait des antibiotiques, mais il souffrait terriblement des reins. Il était persuadé que la dernière séance de torture où on lui avait enfoncé un fil de fer dans l'anus avait provoqué une lésion interne. Parfois, une goutte de sang perlait à son méat. Il fut secoué d'un sanglot bref.

Beyrouth lui semblait presque une sinécure maintenant. Il ne comprenait pas ce qui se passait. Ses nouveaux geôliers ne disaient rien, accrochés à leurs armes, le regard farouche. On lui avait remis des menottes et une chaîne autour de la cheville, comme un animal,

qui l'empêchait de se déplacer de plus de deux mètres.

Il était allongé sur un bat-flanc, dans une pièce sans ouverture où régnait une chaleur intenable, empuantie par des odeurs abominables d'eau croupie. À part ses gardiens, il ne voyait qu'une grosse femme, qui lui apportait des galettes et du poisson deux fois par jour. Pas de glace, pas de journaux et il ignorait même où il se trouvait. On aurait dit un village de montagne. Pas loin, il entendait les appels à la prière d'une mosquée. Il ne comprenait pas la raison de ce transfert. Dans l'avion, le barbu adipeux lui avait laissé entendre que son calvaire allait se terminer. S'il était en Iran, pourquoi n'était-il pas dans une prison normale ?

Au moins, il n'était plus interrogé. Car il avait encore beaucoup à dire. Depuis qu'il avait reconnu appartenir à la CIA, les Iraniens n'avaient pas eu le temps de lui faire avouer ses secrets...

Son garde changea. C'était un jeune, méchant et hâve. Un chat noir au museau pointu se faufila dans la pièce et il le chassa d'un coup de crosse. Puis il croisa le regard de l'Américain. Alors, lentement, il sortit son poignard de sa ceinture et fit mine de l'enfoncer dans un corps.

Le message était clair.

La *Terraza* était un bâtiment vitré circulaire, au fond d'un parking, derrière un building de quinze étages à peine terminé, un peu en retrait du freeway Al Nahda Street, après le rond-point Wadt Adai.

Malko avait tourné vingt minutes avant de le découvrir.

Chris Jones et Milton Brabeck descendirent de la Honda et allèrent inspecter les lieux. Malko les avait emmenés par prudence ; en dépit des objurgations de Farmayan.

— Il n'y a personne, dirent-ils. Pas un client !

— Attendons.

Ce retard n'avait rien d'inquiétant, les Iraniens n'ayant aucune notion du temps. Même avec la clim branchée à fond, il régnait une chaleur d'enfer sur le parking en plein soleil. Chris Jones faisait tourner le barillet de son « 357 Magnum » avec un petit cliquetis agaçant. Il interrogea Malko.

— Vous ne croyez pas qu'on pourrait aller le chercher là où il est, Schackley ? C'est petit, j'ai été me balader dans les souks...

— Dis pas de conneries » fit Milton, il faudrait deux cents mecs avec des grenades. Le type qui va venir, je me fais fort de le faire parler, en cinq minutes.

— Comment ? interrogea Malko.

— En lui tirant quatre balles dans les coudes et les genoux,

expliqua le gorille avec simplicité. Je connais personne qui résiste à ça... C'est facile et ça coûte pas cher.

— Il va gueuler comme un âne, remarqua Milton Brabeck. Ça fait mal...

— J'ai pas dit de faire ça ici, protesta Chris Jones, choqué. Mais c'est pas le désert qui manque. Et je suis sûr que quand il aura un coude en bouillie, il n'aura pas envie de continuer à jouer...

— Le voilà, lança Malko.

Une Mercedes portant une plaque diplomatique entra dans le parking. Elle stoppa devant le restaurant et un homme en émergea. Très foncé de peau avec des cicatrices de variole sur son visage en lame de couteau, sans cravate, pas rasé, selon la mode iranienne. Iradj Kosroddar, le chargé d'affaires iranien.

Malko sortit de la Honda.

— Attendez-moi ici, dit-il aux gorilles.

Il allait enfin avoir un contact direct avec celui qui tenait le sort de William Schackley entre ses mains.

CHAPITRE XI

Iradj Kosrodar clignait des yeux sans arrêt comme si la lumière du jour le gênait. Il avait les yeux rapprochés comme ceux d'un oiseau, ce qui lui donnait un air demeuré auquel il ne fallait pas se fier. Aux quelques éclairs qui passaient dans ses yeux d'un noir de jais, on devinait qu'il était redoutable.

Il dodelinait doucement de la tête, écoutant Malko. La *Terraza* était toujours vide. Les deux gardes du corps du chargé d'affaires étaient restés dehors, comme Chris Jones et Milton Brabeck. Iradj Kosrodar avala une bouchée de pain à l'ail et laissa tomber d'une voix traînante et douce, voilée d'hypocrisie :

— Toute cette affaire est très malheureuse. Nos autorités religieuses ont toujours réprouvé les atteintes à la personne humaine, donc les prises d'otages. L'Ayatollah Ruhollah Khomeiny a été formel sur ce point.

— Et les cinquante otages de l'ambassade américaine retenus plus d'un an ? demanda perfidement Malko.

— Ce n'étaient pas des otages, ils étaient arrêtés pour des activités d'espionnage, affirma aussitôt l'Iranien. Ils auraient dû être tous condamnés à de lourdes peines de prison, mais l'Ayatollah Khomeiny les a libérés par souci humanitaire. Il est très bon, vous savez...

Il faisait quand même fusiller les enfants de douze ans convaincus de pensées subversives. À ce tel degré de mauvaise foi, c'était effectivement difficile de discuter autrement qu'au lance-flammes. Malko ne s'énerva pas.

— Puisque vous réprouvez les prises d'otages, fit-il, faites libérer celui que vous détenez ici, William Schackley. Il n'a déjà que trop souffert.

L'Iranien passa la main sur son menton mal rasé.

— Je voudrais bien, mais les gens qui le retiennent sont des jeunes très motivés, très religieux, qui pensent agir pour le bien de la Révolution. Ils savent qu'ils tiennent un grand espion américain et ils se sont jurés de l'offrir à l'Ayatollah Khomeiny.

— Dans ce cas, que l'Ayatollah lui-même intervienne, dit Malko qui sentait la moutarde lui monter au nez.

Geste d'impuissance respectueuse.

— Les chefs religieux détestent se mêler de ce genre d'affaires.

Malko se pencha à travers la table. Ses yeux dorés étaient striés de vert, signe de fureur absolue.

— C'est pourtant bien l'Hodjatoleslam Montazeri qui avait convaincu les Hezbollahs de Beyrouth de relâcher William Schackley, non ?

L'Iranien battit en retraite.

— Baleh, haleh^{24}. Pour des raisons humanitaires, c'est certain.

— Et la livraison des TOW, c'était humanitaire ?

Malko mourait d'envie de prendre l'Iranien par le cou et de le secouer jusqu'à ce que ses dents tombent par terre.

Iradj Kosrodar ne se troubla pas. Sortant une poignée de photos de sa poche, il les posa sur la table et les fit glisser vers Malko. Ce dernier les examina. Elles représentaient toutes des cadavres dans des postures horribles, gonflés, les orbites vides, une sorte de lèpre rongant les parties apparentes de leur peau. Une vision de Goya. Dégoûté, il rendit les documents.

— Qu'est-ce que c'est ? Quel rapport ?

— Ce sont des Pasdarans touchés par les gaz de combat utilisés par tes bandits irakiens, expliqua Iradj Kosrodar. C'est une mission humanitaire de mettre ces sauvages hors d'état de nuire. Pour cela, nous avons besoin d'armes modernes. Le Grand Satan nous a fait assez de mal pour que nous puissions accepter cette aide modérée.

Il avait dû apprendre cela par cœur.

Il prit le temps de déguster quelques crevettes grillées, d'ajouter deux morceaux de sucre dans son thé, avant d'enchaîner d'un ton de reproche :

— Et pourquoi la CIA a-t-elle donné l'ordre à Manoucher Farmayan de massacrer au lance-flammes de valeureux Hezbollahs pour s'emparer de cet otage ? C'est un nouveau crime.

Malko bondit :

— Jamais la CIA n'a donné un ordre pareil ! Farmayan a tout manigancé lui-même. Pour ne pas avoir à verser deux millions de dollars à ceux qui lui remettaient l'otage.

Iradj Kosrodar hocha la tête avec tristesse.

— M Farmayan m'a déçu lui aussi. Je le prenais pour un ami sincère de la Révolution. Il nous a pourtant beaucoup aidés dans le passé. Dans cette affaire, nous, Iraniens, sommes les victimes. On nous attribue la paternité des actes réprouvés par le Coran. Le Cheikh Fadlallah, qui est notre homme de confiance à Beyrouth, a publiquement déclaré son opposition aux prises d'otages.

De nouveau, Malko manqua exploser.

— Vous savez très bien que c'est Fadlallah qui détient les otages au Liban !

L'Iranien rejeta la tête en arrière, en faisant claquer sa langue, façon persane de dire « non ».

— C'est une calomnie des Américains et des Sionistes ! Le Cheikh Fadlallah est un homme très religieux, très croyant. Nous le respectons beaucoup.

Le silence retomba. Malko mourait d'envie de mettre fin à cette conversation surréaliste. Kosrodar picora encore une crevette, le regard sournois. Maintenant qu'il avait délivré son message, on allait pouvoir parler de choses sérieuses.

— Pourquoi ce déjeuner ? demanda Malko.

L'Iranien décortiquait sa crevette avec soin.

— J'ai eu une communication de Téhéran, avoua-t-il. Et j'ai été reçu hier soir par le ministre des Affaires étrangères, Son Excellence Abu Aziz Adberranan. Les Omanais et nous-mêmes souhaitons que cette affaire se termine.

Enfin il montrait le bout de l'oreille.

— C'est vous qui détenez William Schackley, fit observer Malko. Il suffit de le rendre.

— Ce n'est pas moi, corrigea doucereusement l'Iranien. Ce sont les Hezbollahs venus de Beyrouth avec M. Farmayan.

— M. Farmayan prétend qu'ils ne lui obéissent plus.

— C'est exact. Ils savent maintenant qu'ils ont été bernés et lui en veulent beaucoup. Ils pensaient agir d'après les ordres de l'Hodjatoleslam Montazeri.

Malko étouffait de rage, devant ce labyrinthe de mauvaise foi et de mensonges.

— Oui ou non, Téhéran veut-il libérer William Schackley ? demanda-t-il. Si la réponse est négative, nous n'avons plus rien à nous dire.

Iradj Kosrodar eut l'air aussi choqué qu'un chef de la mafia à qui on demanderait de prêter serment.

— Bien sûr, nous voulons tenir cette promesse, dit-il. Seulement...

Un long silence de nouveau. L'Iranien but un peu de thé et se mit à jouer avec un collier d'ambre, les yeux baissés. Ostensiblement, il consulta sa montre comme s'il n'avait plus rien à dire. Dehors, les gorilles devaient être cuits à point dans la Honda.

— Les jeunes gens qui détiennent M. Schackley sont très désorientés, continua-t-il de sa voix douce. S'ils veulent tellement aller à Téhéran avec leur captif, c'est parce qu'ils n'osent pas retourner à Beyrouth, après ce qu'ils ont fait.

C'était touchant. Des gamins un peu turbulents, qui ont cassé quelques carreaux.

Évidemment, griller une douzaine de ses copains au lance-flammes, c'était plus grave que de voler un pot de confiture...

— Où est la solution dans ce cas ?

— Il faudrait qu'ils puissent payer le prix du sang, avança doucement Iradj Kosrodar.

Enfin on y était.

— Et le prix du sang, c'est combien ?

— Environ deux millions de dollars, à répartir entre les familles et le responsable de la milice dont les hommes ont été décimés.

Selon la formule du pâtre d'alouette et de cheval : une alouette et un cheval.

— Et cela suffirait ? interrogea Malko.

Iradj Kosrodar se drapa de nouveau dans sa dignité.

— Non, bien sûr, mais je leur obtiendrai une « fatoua⁽²⁵⁾ » de l'Hodjatoleslam Montazeri certifiant qu'ils ont agi de bonne foi et qu'on ne peut les punir.

— Donc, résuma Malko, pour deux millions de dollars, nous récupérons William Schackley ?

— Inch Allah ! fit Kosrodar, l'air plus mielleux que jamais. Je pense que le versement de cette somme lèverait les derniers obstacles.

— Je vais en parler à Mr Grinnel, affirma Malko.

Iradj Kosrodar eut un geste signifiant que ces détails sordides ne l'intéressaient pas. Il but un peu de thé, se leva, tendit la main à Malko et poussa la porte du restaurant.

— Si vous avez une réponse positive, dit-il, juste avant de sortir, venez me voir. Ne vous servez pas du téléphone.

Malko le regarda remonter dans sa Mercedes. Plutôt satisfait. Les Iraniens, comme il l'avait pensé, relançaient les négociations. Sans trop faire monter les enchères.

Chris Jones jaillit de la Honda comme un poulet qui s'échappe d'une cocotte-minute.

— Cinq minutes de plus et on crevait ! fit-il. On ne flingue pas ce fumier ?

— Vous n'avez pas attendu pour rien, dit Malko. On file chez Grinnel.

« – Deux millions de foutus dollars ! À ces ordures !

Grinnel était blanc de fureur. Déchirant méthodiquement une feuille de papier posée devant lui, il leva vers Malko des yeux injectés de sang.

— Et, en plus, c'est le pognon que Farmayan leur a piqué. Nous payons pour lui en plus du reste.

— Je comprends ce que vous éprouvez, compatit Malko, mais au point où nous en sommes, ça serait idiot d'abandonner.

— Et si on intimidait Farmayan ?

— Farmayan n'est pas intimidable, fit Malko, nous risquons de nous relancer dans un round de négociations tordues.

— Si je tentais le coup avec l'Internal Security Service ?

— La police omanaise ne prendra pas d'assaut la ville chiite pour vous faire plaisir. Mais comme les Iraniens ont compris que ce sera difficile de faire partir William Schackley d'Oman, ils essaient d'en tirer encore un peu plus d'argent.

Le chef de station de la CIA soupira, découragé et amer.

— OK. J'envoie un télex à Langley au DG. Mais je suis certain que ces *mother fuckers* vont encore tenter de nous baiser.

Susanna Rawlings se trouvait bien à la piscine. Malko pouvait l'apercevoir de la fenêtre de sa chambre. La seule personne d'ailleurs... Il passa un maillot, un peignoir d'éponge et prit l'ascenseur de la piscine. Un serveur pakistanais observait la jeune femme d'un air gourmand. Avec son deux-pièces rouge vif, ses chaussures assorties et les lunettes noires qui lui donnaient un air mystérieux, il y avait de quoi le faire rêver.

— Prenez la chaise longue voisine, conseilla Susanna à Malko.

Il leva la tête vers les fenêtres du neuvième étage.

— Vous ne craignez pas que Farmayan nous voie...

Elle écarta les lèvres sur des dents nacrées.

— Je lui dirai que c'était une rencontre fortuite.

— Vous êtes superbe, dit-il.

La jeune Britannique eut un rire cristallin.

— My God, vous ne pensez qu'à cela. Comme ce gros porc de Farmayan ! Il n'arrête pas de me tanner pour que je le mette dans mon lit. Beurk, quelle horreur.

— Vous n'avez pas d'homme dans votre vie ?

— Non, dit-elle. Je fais l'amour quand j'en ai envie. Avec qui j'ai envie.

— Comme l'autre jour. Vous l'aviez décidé.

Elle ôta ses lunettes et ses yeux pervenche fixèrent Malko avec une expression ironique.

— Vous êtes très perspicace, Mr Linge...

— Quand une femme reçoit un homme plus que nue, il y a des chances pour que ce ne soit pas pour le thé, remarqua Malko. Vous m'aviez parlé d'une affaire ce matin ?

— J'ai une offre à vous faire.

— Laquelle ?

— Je veux quitter ce pays, mais Farmayan a mon passeport. Il l'a

enfermé dans le coffre de l'hôtel avec le sien.

— Pourquoi veut-il vous retenir ?

— Il est obligé de rester tant que cette affaire n'est pas terminée. Moi, j'ai rempli mon contrat. Quelque chose m'attend à Londres. Je perds mon temps.

— Que puis-je y faire ?

— Vous avez le pouvoir de me faire sortir du pays. La CIA est puissante ici.

— Et Ali Al Faker ?

— D'abord, il ne fera rien à cause de Farmayan. Ensuite, je ne veux pas me mettre entre ses mains : je ne suis pas une pute, comme les filles qui l'entourent. Je suis trop vieille pour m'enfermer dans un harem avec cette petite conne de Marjorie.

Susanna Rawlings suait le mépris. Malko écoutait, intrigué. Qu'est-ce que cette offre cachait encore ?

— Supposons que j'accède à votre demande, dit-il. Qu'avez-vous à me proposer en échange ?

Elle sourit.

— Quelque chose de très, très important.

— Quoi ?

— Je vous le dirai au moment où je monterai dans l'avion.

— Pourquoi pas avant ?

— Parce que je ne suis pas folle.

— Cela me paraît difficile de « vendre » ce genre de deal à Clan Grinnel, remarqua-t-il. Il est le seul à pouvoir vous aider. Mais je lui en parlerai...

— Faites vite.

Elle avait remis ses lunettes et il ne voyait plus que la belle bouche pleine. Ce corps épanoui lui semblait soudain hostile, étranger. Il pensa avec nostalgie à Farida et son appétit sexuel tellement sain. Susanna Rawlings s'étira et se leva.

— Demain, je serai ici vers midi. N'attendez pas trop. Vous le regretteriez... ajouta-t-elle d'un ton faussement léger.

Malko regarda le balancement de ses hanches s'éloigner. Cette histoire était un véritable nœud de vipères.

Pourquoi Susanna voulait-elle s'enfuir ? Que craignait-elle ?

Tout cela semblait une gigantesque manip dont il ne contrôlait pas tous les fils. Le plus important était maintenant la réponse de Washington concernant la seconde rançon de William Schackley. Un jour supplémentaire de captivité pour l'Américain.

Malko observait le soleil en train de monter vers le zénith. Cette

nouvelle journée allait être cruciale pour William Schackley. Si Langley refusait de débloquent les deux millions de dollars, ils seraient obligés de recommencer leurs manœuvres pour localiser l'otage américain. Avec les risques que cela comportait. Le cœur serré, Malko décida d'aller aux nouvelles.

Clan Grinnel devait recevoir la réponse de Langley dans la matinée. Laissant Chris et Jones achever leur cuisson à la piscine, il prit sa Honda et se dirigea vers Ruwi sans se presser. En ce vendredi matin, le freeway était désert. La superbe secrétaire zanzibarienne de l'Américain chef de station de la CIA lui sourit dès qu'il passa la porte de la *Penta Tech*.

— Ah ! M. Grinnel vient juste de vous appeler à l'*Al Bustan*.

— Ça y est ! annonça l'Américain dès que Malko eut pénétré dans son bureau.

— Ils ont donné le feu vert ?

— Oui. L'argent vient d'arriver par virement télex à la *Bank of Oman and the Gulf*. Dans notre building. Nous pouvons le retirer quand nous voulons.

C'était presque trop beau. Malko se dit qu'on voyait enfin le bout du tunnel. Grinnel l'observait, le visage fermé.

— J'espère que cela va marcher, dit-il. Parce que je saute avec une histoire pareille...

— Je le souhaite, dit Malko. Je vais immédiatement voir Iradj Kosrodar. À propos, j'ai une offre à vous transmettre de la part de Susanna Rawlings.

Il expliqua ce que la Britannique lui avait demandé. Clan Grinnel sauta au plafond.

— Qu'est-ce que c'est que cette magouille ! Elle connaît le MI 6, puisqu'elle travaille pour eux ! C'est le « contrôleur » de Farmayan. Pourquoi ne leur demande-t-elle pas ? Il y a encore une salade là-dessous. Envoyez-la promener...

— Je vais à Medina Quabouz, pour l'instant, dit Malko, annoncer la bonne nouvelle.

Deux barbus se précipitèrent vers la Honda dès que Malko pénétra dans le jardin de la résidence iranienne. Chacun avait une arme à la ceinture. Malko baissa sa glace.

— *Haroye Doctor Kosrodar, inja ? Befarme*^[26] ?

— *Baleh ! baleh !* fit un garde.

Il demeura près de la voiture, l'empêchant de sortir, tandis que l'autre s'engouffrait à l'intérieur. Le second garde revint quelques instants plus tard et lui fit signe d'entrer. Passant devant un énorme

portrait de Khomeyni, il pénétra dans un bureau dépouillé à l'exception d'un autre portrait de l'Iman. Iradj Kosrodar l'accueillit avec affabilité.

— Les États-Unis acceptent votre proposition, annonça Malko. L'argent est là. Nous pouvons donc traiter très vite.

Un Iranien apparut avec deux tasses de thé, et un petit sucrier en argent ciselé. Iradj Kosrodar ne broncha pas, mais corrigea avec douceur :

— Ce n'est pas ma proposition, Mr Linge, mais une suggestion pour résoudre cette pénible affaire. Je vais maintenant faire tout mon possible pour la faire accepter à ceux qu'elle concerne.

Il fallait des nerfs solides... Dès qu'on croyait toucher quelque chose de tangible, cela reculait comme un mirage. Une fois de plus, Malko refréna ses envies de meurtre, et but son thé sucré. Iradj Kosrodar en fit autant et dit plus aimablement :

— Je vous préviendrai à l'hôtel aujourd'hui. Dès que j'aurai avancé.

— Une voiture vous attend, Sir.

L'employé de la réception fit sursauter Malko, qui somnolait au bord de la piscine. Susanna, en dépit de son rendez-vous à midi, était demeurée invisible.

En effet, une voiture attendait devant *l'Al Bustan* : la Rolls blanche d'Ali Al Faker ! La portière fut ouverte de l'intérieur et Malko aperçut le visage de fouine d'Iradj Kosrodar. L'Iranien arborait un sourire engageant.

— Mr Linge, venez !

Malko monta, un peu étonné.

— Notre ami, Son Excellence, a tenu à nous recevoir tous les deux, annonça l'Iranien. Vous voyez que je n'ai pas perdu de temps.

Il n'était que quatre heures de l'après-midi... Pour un Oriental, six heures de délai, c'était la vitesse du son.

Ils n'échangèrent que des banalités jusqu'au palais d'Ali Al Faker. Visiblement, Iradj Kosrodar voulait réserver à l'Omanais la primeur de ses informations... Ce dernier les accueillit sur le seuil de sa demeure, toujours aussi digne. Kosrodar lui manifesta aussitôt les signes de la plus abjecte servilité. C'est tout juste s'il ne lui baisa pas la main. Ali Al Faker les entraîna dans son bureau dont il ferma la porte.

— Mr Linge, annonça-t-il, Son Excellence Iradj Kosrodar m'a fait part de l'accord auquel vous êtes arrivés. Cependant, il est inquiet à cause de ce qui s'est passé auparavant. J'ai donc fait savoir que j'étais prêt à cautionner la dernière phase de l'opération afin que vous soyez

tous tranquilles.

— Je vous en remercie, dit Malko.

— Nous avons cherché un endroit où l'échange puisse avoir lieu. Un endroit neutre, qui ne compromette personne.

Ali Al Faker but un peu de Dom Pérignon et continua avec onction :

— Je crois avoir trouvé la solution. Je possède en ville un entrepôt isolé et facile d'accès, sur la colline en face du Al Quorum Roundabout. Un hall d'exposition Mercedes.

— Je vois, dit Malko, amusé par la coïncidence, mais pourquoi pas chez vous ?

— Sa Majesté ne le souhaite pas.

— Comment comptez-vous procéder ? demanda alors Malko.

— Le rendez-vous est fixé pour demain samedi trois heures, dit d'une voix solennelle Iradj Kosrodar. Je viendrai avec Mr Schackley et vous m'apporterez la compensation dont nous avons parlé. Je souhaite que Mr Grinnel soit présent afin de lui remettre en personne Mr Schackley...

— Il y tiendra, affirma Malko.

Ce n'était rien moins qu'une remise de rançon, style Mafia...

— Dans ce cas, conclut Ali Al Faker, tout est parfait.

Il leva son verre de Dom Pérignon et Malko en fit autant. Iradj Kosrodar resta les mains croisées, l'air vaguement réprobateur devant cette entorse aux lois islamiques. Le hasard était amusant. Ali Al Faker ne pouvait se douter que Malko avait déjà visité son entrepôt dans d'autres circonstances. Il semblait ravi de cette fin heureuse. Une fois son verre reposé, il lança :

— Mr Linge, je vous verrai demain, après que tout se sera bien passé.

Il se leva, signifiant la fin de l'entretien. Iradj Kosrodar s'inclina profondément devant lui et ils regagnèrent la Rolls blanche. Elle déposa d'abord l'Iranien à Medina Quabouz.

— À demain trois heures, dit-il.

— À demain.

Tandis que la Rolls roulait sur le freeway, Malko se mit à réfléchir. Ce « happy end » avait quelque chose d'irréel. Évidemment, il répondait à une logique. Cela arrangeait les Iraniens, les Américains et les Omanais. Il ne fallait pas être plus royaliste que le roi... Il avait hâte d'annoncer la bonne nouvelle à Clan Grinnel.

— Je peux descendre vous voir ? Juste une minute ?

La voix de Susanna Rawlings était presque anxieuse.

Malko venait de raccrocher avec un Clan Grinnel aux anges.

— Bien sûr.

Une minute plus tard, on frappait à sa porte. Susanna était somptueuse, maquillée, bijoutée, les ongles faits, sa superbe bouche dessinée au pinceau, dans une robe de soie noire très épaulée, avec un profond décolleté dans le dos.

— Vous êtes superbe ! Où allez-vous ?

— À un cocktail, puis à une soirée, dit-elle.

— Seule ?

— Oui. Manoucher Farmayan ne veut pas bouger. Il a peur. Là-haut, il se sent protégé. Je n'ai pas pu venir à midi. Vous avez ma réponse ?

— C'est non, dit Malko. Clan Grinnel ne veut pas se mêler de votre problème.

Elle le fixa longuement et il crut voir une lueur de tristesse dans ses yeux pervenche.

— Tant pis, murmura-t-elle.

Il crut qu'elle allait repartir aussitôt, mais soudain, elle passa une main dans son dos et il entendit le crissement d'une fermeture Éclair. Elle eut un léger mouvement d'épaules et sa robe glissa gracieusement à ses pieds, révélant une parure et des bas gris.

— Faites-moi l'amour, dit-elle.

Sa voix était pleine de gravité. Ils se retrouvèrent étroitement enlacés sur le lit. Susanna ondoyait contre lui, puis poussa sa tête vers ses seins. Quand sa langue effleura une pointe érigée, elle poussa un petit cri et continua à gémir jusqu'au moment où elle l'attira sur elle.

Lorsqu'il s'enfonça dans son ventre, elle était inondée. Il la laboura longuement, puis la retournant la reprit agenouillée, les mains crochées dans ses hanches. La croupe haute, la froide Susanna Rawlings s'offrait à ses coups de reins, les ongles rouges crispés dans les draps. Elle lui échappa et l'attira de nouveau sur elle, nouant ses jambes autour de ses flancs. Le balancement de son ventre sous lui était si érotique qu'il sentit qu'il ne pourrait pas tenir longtemps...

— Viens ! intima-t-elle. Regarde-moi !

Il explosa en un sublime éclair de plaisir et elle le serra de toutes ses forces.

— C'était merveilleux ! dit-elle. Je crois que j'aurais pu tomber amoureuse de toi. J'aime tes yeux.

En ressortant de la salle de bains, elle était impeccable. Sa robe rajustée, le maquillage parfait, pas un cheveu décoiffé.

— *Kiss me good-bye, darling*, dit-elle tendrement.

Malko garda le goût de ses lèvres tandis qu'elle s'éloignait dans le couloir à la moquette rouge. Pensif, il s'allongea sur son lit. Pourquoi cette explosion de désir ? Susanna Rawlings était décidément une

femme étrange... Il décida de se détendre sans y parvenir. Une sensation de malaise l'oppressait sans qu'il puisse en cerner la cause. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'il mit le doigt sur ce qui le tracassait. Les morceaux du puzzle s'ajustaient parfaitement ensemble et cela lui fit froid dans le dos.

CHAPITRE XII

L'énorme entrepôt surmonté de l'étoile Mercedes occupait tout le haut de la colline coincée entre Quorum Heights Road et Al Nahda Street, les deux branches du même freeway.

— C'est là ? demanda Clan Grinnel. Je passe devant tous les jours.

Sa voix était tendue. Sur ses genoux, il avait son Ingram avec deux chargeurs et Malko avait glissé son pistolet extra-plat dans sa ceinture. Il passa devant le centre commercial Sadco et eut une petite pensée pour Farida. La grosse Honda tourna un peu plus loin dans le mini-freeway desservant l'entrepôt et franchit le portail ouvert, dont la guérite était vide. Ils aperçurent le hall, semé de gravats et de débris divers, à travers les ouvertures béantes où auraient dû se trouver des portes.

Il était trois heures moins dix, il faisait une chaleur de bête et il n'y avait pas un chat à un kilomètre à la ronde.

Malko fit lentement le tour du bâtiment sans voir personne. Les camions étaient toujours bien alignés derrière. Des étais empêchaient un mur de s'effondrer. Des ferrailles jonchaient le sol partout.

Malko revint s'arrêter devant la façade, à côté de l'entrée, le capot tourné vers la grille. Clan Grinnel, la mallette contenant les deux millions de dollars à ses pieds, regardait autour de lui, d'un air méfiant.

— Je vais inspecter l'intérieur, dit-il.

Ingram au poing, il se glissa dans l'énorme hall. Malko surveillait l'entrée. Il n'y avait absolument aucune circulation sur la petite route. L'Américain revint quelques minutes plus tard.

— Ça a l'air vide, mais il y a des tas d'endroits pour se planquer.

La radio de la Honda débitait des chansons arabes, il la ferma, agacé. Ils attendirent, guettant la route. Clan Grinnel s'agita sur son siège.

— Vous pensez qu'ils vont venir ?

— Oui, dit Malko. Les voilà.

Deux voitures montaient la côte. Une Mercedes et une grosse Toyota Land-Cruiser. Leurs glaces étaient noires et on ne pouvait distinguer l'intérieur.

— *Holy shit !* Je n'arrive pas à y croire ! murmura l'Américain.

Quatre jours que William Schackley était à portée de la main. Et inaccessible.

Les deux véhicules franchirent l'entrée et se séparèrent aussitôt. La Mercedes disparut à droite, contournant le bâtiment. La Land-Cruiser fonça sur eux. Malko aperçut une glace qui se baissait, puis un tube qui pointait vers eux. Son sang se glaça dans ses veines. D'un coup d'épaule il ouvrit la portière et plongea à terre.

— Clan Duck^{27} !

Clan Grinnel avait plongé à terre sans attendre, l'Ingram dans la main droite. Les deux hommes roulèrent sur le ciment, chacun d'un côté. Il y eut un souffle puissant, une traînée de feu rouge et orange et la Honda de Malko se transforma en un immense champignon rouge.

Malko et Clan Grinnel se rejoignirent près du mur de l'entrepôt. L'odeur âcre de l'explosif et de la peinture qui brûlait fut rabattue sur eux par le vent. Malko risqua un œil et vit un homme sauter de la Land-Cruiser en train de remettre une nouvelle roquette sur son RPG 7... À quelques secondes près, ils auraient été carbonisés.

— *Holy shit*, fit l'Américain, les dollars !

Les deux millions de dollars étaient en train de griller avec la voiture...

— C'est secondaire, dit Malko.

— C'est ce salaud de Al Faker ! explosa Clan Grinnel.

Il se dressa et lâcha une rafale d'Ingram sur la Land Cruiser. Les projectiles firent éclater son pare-brise et ils constatèrent qu'elle était vide. Tandis qu'ils s'abritaient derrière le mur, ses occupants s'étaient glissés à l'extérieur. Et en plus, il y avait ceux de l'autre véhicule ! Malko regarda le hall désert derrière eux. Ils risquaient d'être pris à revers. Il avait escompté l'éventualité d'un guet-apens et pris des mesures en conséquence. Mais la présence de lance-roquettes changeait tout. S'ils ne réagissaient pas rapidement, ils étaient morts.

— Attention !

Crissement de pneus. La seconde voiture venait de s'arrêter en face des camions alignés dehors. Un homme en sortit et elle repartit aussitôt. Il se profila dans l'ouverture, RPG 7 à l'épaule, examinant le hall. Malko et Clan Grinnel avaient eu le temps de plonger dans une espèce de fosse d'où ils étaient invisibles. Ils entendirent des appels en arabe, des exclamations. Clan Grinnel souffla :

— Ils sont tout autour du bâtiment. Leur chef leur a dit qu'ils avaient le temps.

Donc Ali Al Faker était dans le coup... Malko releva la tête. L'homme au RPG 7 s'était abrité derrière un pilier d'où ne dépassait que son arme à l'horizontale, balayant le hall. Un nuage de fumée noire envahissait les lieux, venant de la Honda en train de se consumer. Il aperçut, à l'autre extrémité de l'entrepôt, deux hommes

armés qui commençaient à explorer tous les recoins du hall.

— Leur tactique est simple, dit-il. Ils vont nous débusquer et ensuite nous allumer au RPG 7.

L'Américain essuya son front ensanglanté. Ses yeux avaient la dureté du jais.

— Je veux sortir d'ici, rien que pour régler son compte à ce fumier. Que font nos deux gars ?

— Je n'en sais rien, avoua Malko.

Il commençait à s'inquiéter du manque de réaction de Milton Brabeck et Chris Jones qui devaient avoir pris position depuis longtemps. Qu'attendaient-ils ? Évidemment, ils n'avaient pas de RPG 7... On entendait des bruits de pas qui se rapprochaient. Malko risqua un œil. Le nuage de fumée noire avait fait reculer le servent du RPG 7 qui toussait, en se détournant.

— On va essayer de regagner l'entrée, et ensuite la route, proposa Malko.

En vue du freeway, leurs adversaires n'oseraient peut-être pas se manifester trop ouvertement...

Ils se hissèrent en même temps hors de la fosse et commencèrent à détalier au milieu des gravats. Salués par des hurlements et des interjections. Le type au RPG 7 surgit d'un bloc et poussa un sauvage cri de guerre. Un autre lâcha une rafale de Kalachnikov dont les balles ricochèrent non loin d'eux.

Malko plongeait derrière une pile de poutrelles métalliques au moment où le RPG 7 crachait sa charge avec un sifflement doux et mortel. L'explosion de la roquette ébranla le tas de poutrelles derrière lequel Malko était abrités et qui le protégeait du souffle brûlant. Sonné, couvert de poussière, il chercha Clan Grinnel. L'Américain avait disparu !

— Clan !

— Je suis là !

La voix de l'Américain venait d'une grande fosse à quelques mètres derrière lui. Malko se retourna. Un de leurs adversaires progressait, courbé en deux, serrant sa Kalach. Très jeune, barbu, moustachu, la tête ceinte d'un bandeau rouge. Un Hezbollah. Malko visa soigneusement et appuya sur la détente du pistolet extra-plat.

La tête du Hezbollah eut un brusque sursaut.

Comme s'il se réveillait brutalement. Puis, il glissa lentement à terre et ses doigts lâchèrent le fusil d'assaut qui tomba dans un grand bruit de ferraille. De nouveaux hurlements éclatèrent dans tous les coins de l'entrepôt. Ils étaient vraiment cernés... Malko héla Clan Grinnel.

— Venez vite.

Il rampa jusqu'à la fosse et aperçut l'Américain assis au milieu des

débris, son Ingram posé à côté de lui. Il se tenait la cheville et semblait souffrir beaucoup.

— Ma cheville ! cria l'Américain.

Il essaya de se remettre debout et retomba avec un cri de douleur, Malko redressa un peu la tête, salué aussitôt par une rafale de coups de feu. Il avait eu le temps de photographier la situation. Quatre hommes progressaient dans leur direction, s'abritant derrière les innombrables piliers, tas de gravats, ferraille parsemant le grand entrepôt, sous la protection de leur camarade au RPG 7. Ils avaient donc le choix entre se faire cribler de balles ou transformer en chaleur et lumière par une roquette...

Mais où étaient Chris Jones et Milton Brabeck ? Il se souvint d'un détail qu'il avait remarqué en arrivant. Il risqua de nouveau un œil, et vit qu'il ne s'était pas trompé : dans la rangée de camions, l'un n'était pas dans le même sens que les autres. Son capot était tourné vers l'intérieur du hangar.

— *Chouf ! Chouf !*⁽²⁸⁾

Il plongea juste à temps. La boule de flammes explosa à quelques mètres, l'enveloppant d'un nuage brûlant et âcre ; plaqué contre son abri par le souffle, il se plia en deux, ne pouvant s'arrêter de tousser. Il entendit, comme dans un cauchemar, Clan Grinnel hurler :

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui se passe ?

Chris Jones essuya sa main droite contre son blue-jeans avant d'empoigner la crosse de son « 357 Magnum ». À ses pieds étaient posées une mini-Uzi et deux grenades aveuglantes orange. Dix secondes plus tard, ses mains étaient tout aussi moites. Ce n'était pas la peur : il devait faire 60° dans la cabine du poids lourd immobilisé en plein soleil...

Milton Brabeck, les yeux au ras du pare-brise, dégoulinait lui aussi.

— Je crois qu'il faut y aller, murmura-t-il sobrement.

Lorsqu'ils étaient venus se mettre en position avant l'aube, ces énormes camions leur avaient paru parfaits pour se planquer. Ouvrir leur serrure avait été un jeu d'enfant. Il leur avait quand même fallu vingt minutes d'efforts pour faire démarrer dans un grand fracas d'enfer le moteur tout neuf. Heureusement que l'endroit était isolé...

Ils avaient suivi l'arrivée des deux voitures sans trop d'inquiétude. Puis, l'apparition du RPG 7 avait bouleversé leurs plans d'intervention. Cette arme terrifiante était capable de réduire leur camion en pulpe. De plus, le tireur se trouvait trop loin pour que Milton soit certain de le tuer du premier coup. Seulement ils ne pouvaient plus attendre.

Une partie de ce qui se déroulait dans le hall échappait à leur champ visuel, mais ils savaient que Malko et Clan Grinnel ne faisaient pas le poids contre le commando Hezbollah...

Milton Brabeck prit les deux fils dénudés du contact dans ses gros doigts.

— Tu es prêt ?

Chris Jones était au volant, son « 357 Magnum » glissé dans sa ceinture, prêt à lancer le Volvo de trente tonnes. Tout allait se jouer en quelques secondes. Si le moteur cafouillait, le tireur du RPG 7 aurait le temps de se retourner, de les ajuster et de pulvériser la cabine du poids lourd.

— Go ! lança Chris.

Milton rapprocha les deux fils du contact. Il y eut le raclement sourd du démarreur, puis le bruit exaspérant de la couronne. Mentalement, Milton, qui avait lâché les fils recourbés accrochés l'un à l'autre, comptait les secondes. Interminables. Guettant l'homme au RPG 7. Ce dernier ne s'était pas encore retourné. Le bruit du démarreur était couvert par le fracas dans le hangar.

L'énorme moteur démarra d'un coup avec un rugissement sourd. Chris Jones, les yeux rivés au dos du tireur du RPG 7, passa la première dans la fraction de seconde suivante, puis écrasa l'accélérateur.

Le Volvo de trente tonnes, tiré par ses 600 chevaux, fit un bond en avant. Son mufler se trouvait encore à près de trente mètres du tireur. Milton Brabeck passa la main par la glace baissée et, tenant l'Uzi à deux mains, lâcha une rafale.

Au moment précis où l'autre se retournait ; ses traits se figèrent de surprise. Mais il réagit vite. Le Volvo avait heurté un bloc de ciment et les projectiles de Milton Brabeck s'étaient perdus dans la nature. L'estomac noué, les deux Américains virent le long tube du RPG 7 pivoter et descendre à l'horizontale. Les deux gorilles, dents serrées, ne respiraient plus. L'Uzi cracha une seconde fois, sans effet apparent. Les secousses du monstre ne facilitaient pas la tâche de Milton.

Le tireur du RPG 7, jambes écartées, posa le doigt sur la détente du lance-roquettes au moment où le poids lourd franchissait le seuil. Chris Jones savait qu'il leur restait une fraction de seconde à vivre. Jamais le poids lourd n'atteindrait à temps leur adversaire. Il eut soudain une inspiration de génie, écrasant simultanément la commande des trois sirènes.

Leur hurlement de fin du monde déchira l'air, assourdissant. L'homme au RPG 7 ne put s'empêcher de sursauter, faisant dévier son tube vers le haut, au moment même où partait sa roquette.

Chris et Milton eurent tout juste le temps d'avoir peur. Le projectile frôla le toit de la cabine du Volvo avant d'aller exploser dans

les superstructures de l'entrepôt. La silhouette du Hezbollah grandit dans le pare-brise. Il tenta de se jeter de côté, la bouche ouverte sur un hurlement de terreur, fut happé par le pare-chocs, essaya de s'accrocher, lâchant son tube vide, glissa sous la roue avant qui lui passa sur le corps.

Aplati comme une limande, il explosa littéralement.

Le Volvo continua plusieurs mètres sur sa lancée. Les autres Hezbollahs, médusés, s'étaient immobilisés. Cela fut fatal pour deux d'entre eux. Laissant tourner le moteur, Chris et Milton venaient de sauter à terre. Tirant comme des fous. Un porteur de Kalachnikov pivota sur lui-même, l'épaule arrachée par une balle de « 44 Magnum » et tomba dans une mare de sang. Un autre hurlait en se tortillant par terre. Une balle lui avait traversé le ventre et il perdait tout son sang.

— *Where are you ?*

Milton Brabeck criait, les mains en porte-voix autour de sa bouche. Malko se découvrit.

— Vite, cria-t-il, il y en a d'autres.

Les deux gorilles se ruèrent dans sa direction. Tandis que Chris tirait Clan Grinnel hors de sa fosse, Milton Brabeck, avec de courtes rafales d'Uzi, tenait les rescapés du commando à distance. Le petit groupe se replia en direction du monstre grondant. Soudain, Malko aperçut, de l'autre côté de l'entrepôt, le long tube mortel d'un RPG 7.

— Là-bas, fit-il.

Les quatre hommes s'abritèrent derrière un tas de ferrailles. Les Hezbollahs survivants, tapis un peu partout, ne bougeaient pas. L'homme au RPG 7 accroupi derrière un pilier, attendait. La cabine vide du Volvo ne l'inspirait pas... Il savait que ses occupants seraient obligés de l'utiliser pour sortir...

Malko tendit l'oreille. Pas la moindre sirène de police. Les bruits à l'intérieur du bâtiment étaient assourdis et la colline se trouvait dans un endroit particulièrement désert. Il se tourna vers Chris.

— Les grenades aveuglantes...

Chris Jones, de pilier en pilier, regagna le poids lourd, salué par une rafale à laquelle Milton répliqua aussitôt. Malko était penché sur Clan Grinnel, les traits tirés par la souffrance et la rage.

— *Sons of a bitch !* gronda-t-il, ils vont nous le payer ! Bon Dieu, sortons-nous d'ici.

Chris revenait avec les grenades. Malko les prit.

— Chris, dit-il, emmenez Mr Grinnel jusqu'au camion. Milton vous couvrira. Attendez pour y monter que j'utilise les grenades.

Lorsque les trois hommes furent accroupis à côté du Volvo prêts à escalader l'échelle menant à la cabine, Malko dégoupilla la première grenade, la lança de toute sa force, puis se détourna en fermant les

yeux trois secondes plus tard. L'engin explosa à deux mètres du lanceur de RPG 7, dans une lueur éblouissante et une déflagration violente, aveuglant momentanément le Hezbollah. L'homme tituba hors de sa cachette, accueilli par une rafale tirée par Milton Brabeck qui le coucha au sol. Chris Jones et Clan Grinnel grimpaient déjà dans le camion.

— Commencez à reculer ! cria Malko.

Le grondement de l'énorme diesel fit trembler les tôles de la toiture. Malko fit quelques pas en direction du RPG 7 et jeta la seconde grenade. Elle explosa au moment où le camion démarrait en marche arrière. Le Hezbollah encore plus aveuglé, mais guidé par le bruit, épaula son tube et lâcha sa roquette.

La roquette explosa contre un pilier quand Malko grimpait en voltige l'échelle menant à la cabine du Volvo, criblant d'éclats le camion et la portière opposée. Le Volvo, zigzaguant en marche arrière, heurta un mur. Chris Jones eut juste le temps de sortir avant qu'il ne s'effondre, entraînant une partie du toit... Un grand coup de sirène vengeur et Chris Jones fonça, contournant le bâtiment.

Pour se trouver nez à nez avec la Mercedes vide, à part le chauffeur. Celui-ci n'eut pas le temps de réagir. À quarante à l'heure, le mastodonte de trente tonnes lui arrivait dessus. Son pare-chocs énorme s'enfonça dans le côté gauche de la voiture comme dans du beurre, transformant instantanément la Mercedes en un hamburger de tôle avec un peu de viande humaine à l'intérieur. Sous le choc, le réservoir d'essence explosa, enflammant le véhicule et le chauffeur. Chris Jones accéléra et ricana avec un mauvais goût parfait.

— Et un hamburger à point ! Je pourrais travailler chez Mac Donald !

Leur tension nerveuse avait été telle qu'ils éclatèrent de rire, sauf Clan Grinnel qui grimaçait de douleur. Le Volvo franchit la grille, laissant la mort et la désolation derrière lui. Les voitures circulaient sur Quorum Heights Street comme si de rien n'était et le ciel n'avait jamais été aussi bleu. Malko avait encore dans les narines l'âcre odeur de l'explosif. Il s'aperçut qu'il saignait du front et d'une main. Des éclats de RPG 7. Chris Jones doubla une voiture avec un grand coup de sirène, hilare.

— Faudrait qu'on passe au lavage, fit-il, le mec au RPG 7 a fait des saletés sur la roue.

Clan Grinnel flamboyait de rage, malgré sa blessure.

— Ce fils de pute d'Ali Al Faker ! Il était sûrement au courant du piège. Ils voulaient se débarrasser de nous.

— Ça vaut la peine de lui poser la question, dit Malko.

Une question à deux millions de dollars. Chris Jones fit gronder joyeusement son moteur.

— Je suis sûr qu'on va être bien accueillis...

CHAPITRE XIII

Le mastodonte de trente tonnes s'engagea dans le chemin de la résidence d'Ali Al Faker. Le gardien surveillant la barrière interdisant le domaine leur fit signe de stopper. Les invités de Son Excellence Al Faker n'arrivaient pas d'habitude en camion.

Espiègle, Chris Jones donna un petit coup de sirène et accéléra. Le gardien, terrifié, fit un bond de côté et le muflle du poids lourd pulvérisa la barrière comme un fétu de paille. Deux cents mètres plus loin se dressait le majestueux portail de la résidence d'Ali Al Faker, surmonté de ses caméras de télévision. Chris Jones se tourna vers Malko, hilare.

— On sonne ou on entre sans frapper ?

— Je crois qu'il vaut mieux profiter de la surprise, conseilla Malko. Sinon, nous risquons d'être mal accueillis...

— Accrochez-vous, fit le gorille.

Il passa la première pour donner plus de puissance aux 600 chevaux. Le Volvo heurta à quarante à l'heure le majestueux portail de ses trente tonnes. Le portail se désintégra dans un fracas d'enfer, projetant des débris partout. Chris Jones salua sa destruction d'un vibrant hurlement de sirène avant de stopper devant l'entrée de la résidence d'un coup de frein qui arracha le gravier bien peigné sur dix mètres.

L'employé pakistanais qui surgit se trouva nez à nez avec le « 357 Magnum » de Chris Jones qui le repoussa contre le mur. Le cliquetis du chien ramené en arrière le fit loucher.

— Où est ton boss ? demanda l'Américain.

Malko et Clan Grinnel – ce dernier soutenu par Milton Brabeck – le rejoignirent. Des domestiques commençaient à accourir de tous les côtés.

— Il n'y a personne, bredouilla le Pakistanais.

— Il ment, dit Malko. Sa voiture est là.

La Rolls blanche était dans le garage, avec trois autres voitures.

Posément, Chris appuya le canon du « 357 Magnum » le long de l'oreille du Pakistanais et pressa sur la détente. La balle creusa un cratère dans le mur et l'effroyable détonation liquéfia le malheureux. Le gorille enfonça le canon de l'arme encore chaude dans son oreille,

releva de nouveau le chien et demanda :

— Deuxième et dernier essai. Où est-il ?

L'autre avait les jambes tellement tremblantes qu'il eut du mal à se décoller du mur. Ils traversèrent le living-room, puis une cour et se trouvèrent tout à coup face à Marjorie. La jeune Irlandaise brandissait un petit revolver chromé.

— Qu'est-ce qui se passe ? Arrêtez tout de suite.

Chris Jones avança en souriant. Marjorie ne vit même pas partir la gifle. L'énorme main la balaya, elle et son revolver, l'envoyant dinguer contre le mur. Elle s'effondra, étourdie et sanglotante. Milton Brabeck ramassa son revolver au passage. Ils étaient maintenant suivis à distance respectueuse par une dizaine de serviteurs philippins et pakistanais, terrifiés. Leur guide s'arrêta devant une porte fermée et bredouilla :

— Ici.

Malko l'écarta et entra. C'était une salle de gymnastique avec des tas d'appareils, un sauna et une table de massage. Ali Al Faker était étendu dessus, nu comme un ver, entouré de quatre Philippines en sarong découvrant leur poitrine, occupées à le pétrir consciencieusement. L'Omanais ne les avait pas entendu venir... Une des Philippines se retourna et s'immobilisa, médusée.

Posément, Chris Jones visa le vitrail orné d'un grand « F » qui éclairait la pièce et tira. Le projectile le pulvérisa et la détonation fit trembler les murs.

Ali Al Faker se dressa d'un bond, hagard. Il ne vit d'abord que les yeux gris du gorille et son arme impressionnante. Les Philippines étaient transformées en statues de sel... Ali Al Faker regarda les quatre hommes, réfléchit une fraction de seconde, sauta de la table de massage, fonçant vers un téléphone blanc accroché au mur.

Le projectile tiré par Chris Jones fut plus rapide et fit voler en éclats l'appareil. Al Faker se retourna. Une once d'affolement dans le regard. Chris Jones lança d'une voix glaciale :

— La prochaine, tu la prends dans la tête. Ou dans les couilles si tu préfères...

D'un geste machinal, l'Omanais attrapa une serviette qu'il drapa autour de ses reins et balbutia d'une voix mal assurée :

— Vous êtes fous. Je vais vous faire expulser du pays...

Chris Jones s'était approché du sauna et l'avait mis en marche. Il se retourna.

— À votre avis, il va mettre combien de temps à cuire là-dedans...

Malko coupa court à ces plaisanteries de mauvais goût. À long terme, Ali Al Faker était le plus fort.

— Mr Al Faker, dit-il, nous revenons du rendez-vous arrangé hier, ici même. Nous n'y avons pas trouvé l'otage, William Schackley, mais

des tueurs équipés de lance-roquettes. Nous leur avons échappé par miracle. Alors, je crois avoir droit à une explication.

Ali Al Faker reprenait des couleurs. Il dit d'une voix plus ferme :

— Je ne suis au courant de rien. Comment êtes-vous entrés ici ?

— On avait un camion à vous, expliqua Chris Jones, on vous l'a rapporté.

— Ce n'est pas la question, coupa Malko. Vous nous avez tendu une embuscade.

— *Son of a bitch !* explosa, Clan Grinnel. Je les ai entendus. Ils disaient qu'ils avaient tout le temps. Donc, ils étaient certains que la police ne viendrait pas parce que vous aviez tout arrangé. C'est moi qui vais vous foutre une balle dans la tête.

Il écumait. Arrachant le « 357 Magnum » de Chris Jones, il boitilla jusqu'à l'Omanais et lui enfonça le canon dans le nombril. Malko se dit qu'il allait tirer. L'Omanais avait retrouvé son sang-froid.

— Si vous me tuez, dit-il, vous serez exécuté.

Marjorie surgit, échevelée, la joue écarlate et hurla d'une voix hystérique :

— J'ai prévenu l'ISS ! Ils arrivent.

Malko échangea un regard avec Ali Al Faker par-dessus l'épaule de Clan Grinnel. Cela risquait de tourner au bain de sang. Milton Brabeck ne s'était pas troublé.

— Eh bien, ce monsieur va faire un très bon otage, lança-t-il. Personne ne viendra le chercher dans notre ambassade. Et on aura tout le temps de lui faire cracher ses petits secrets...

Il n'avait pas le sens de la diplomatie. Ali Al Faker dit d'une voix plus calme :

— Marjorie, téléphonez immédiatement de ma part à l'ISS. Dites qu'il s'agissait d'un malentendu. Je ne veux pas d'ingérence extérieure dans cette affaire. Je suis sûr que nous allons tirer les choses au clair...

La tension baissa d'un cran. Ignorant le pistolet collé à son ventre, Ali Al Faker se retourna et enfila un peignoir. Ayant ainsi retrouvé toute sa dignité, il s'adressa à Clan Grinnel.

— Mr Grinnel, je tiens à vous dire d'abord que je ne suis pour rien dans ce qui est arrivé aujourd'hui et que je réprouve totalement cette tentative de meurtre.

— Alors, c'est qui ? Le Pape ? aboya l'Américain.

— Venez dans mon bureau. Nous allons essayer de comprendre, proposa l'Omanais.

Il lança un ordre en arabe et tout le monde se dispersa. Au passage, Marjorie se jeta soudain sur Chris Jones et se mit à le gifler et à lui donner des coups de pied en hurlant des horreurs.

— Fils de pute ! Enculé ! Gros porc ! Je t'arracherai les couilles et je te les ferai bouffer !

Visiblement, elle n'avait pas été élevée aux Oiseaux.

Le gorille l'écarta sans un mot et suivit. Ils traversèrent la maison pour se retrouver dans le bureau favori de Ali Al Faker. Ce dernier prit le téléphone et composa un numéro...

— Iradj Kosrodar ne se trouve pas chez lui, dit-il quelques instants plus tard. C'est le seul à pouvoir nous dire ce qui s'est passé.

Clan Grinnel ricana.

— C'est simple ! Les Iraniens voulaient garder leur otage et nous liquider pour avoir le temps de le faire sortir de ce pays. Maintenant c'est raté. Vous connaissez les conséquences diplomatiques de cette plaisanterie. Dans une heure je serai chez mon ambassadeur... Vous avez essayé de faire assassiner trois citoyens américains, tous membres d'une Agence Fédérale et un citoyen autrichien.

— Je vous répète que je n'y suis pour rien, affirma Al Faker. Et je dois vous préciser que si cette affaire s'ébruite, Sa Majesté vous expulsera tous, quelles que soient les conséquences.

Le chef de station de la CIA demeura muet. Jamais le gouvernement américain ne contrerait un chef d'État étranger pour une histoire semblable... Sentant qu'il avait marqué un point, l'Omanais renchérit.

— La première chose à faire est de préserver la vie de Mr Schackley. Il faut comprendre ce qui s'est passé. Voulez-vous me laisser le temps de m'habiller. Nous allons nous rendre dans mon entrepôt.

Il sortit de la pièce avec un sourire un peu crispé.

— Quelle ordure ! explosa Clan Grinnel. C'est lui, je suis sûr que c'est lui !

— Nous ne le prouverons jamais, fit Malko. Vous avez raison, il a dû se mettre d'accord pour notre élimination, afin de permettre l'exfiltration discrète de William Schackley. Les Iraniens ne veulent pas nous le rendre et il se sentait coincé...

Chris Jones hocha la tête.

— J'aurais dû lui faire péter la gueule, tout à l'heure.

— Il est encore temps, remarqua Milton Brabeck.

— Calmez-vous, conseilla Malko. Ali Al Faker est un des hommes les plus puissants de ce pays.

— Donc, on va se faire baiser, conclut rageusement Clan Grinnel.

Sa cheville avait enflé et le faisait horriblement souffrir. Ali Al Faker réapparut dans un silence de mort. Ils le suivirent. Il eut un sourire un peu crispé devant le Volvo encore encombré des débris de son portail.

— Un de vous peut-il le reconduire où vous l'avez pris ?

Milton Brabeck se dévoua et les autres prirent place dans la Rolls blanche. Ils roulaient sur le freeway lorsque le téléphone de la voiture sonna. Ali Al Faker eut une longue conversation en arabe avant d'annoncer.

— C'était Iradj Kosrodar. Il était parti aux nouvelles. Il prétend qu'il est désolé, que les Hezbollahhs l'ont trahi. Ils ont eu peur d'être manipulés et qu'on les exécute à leur retour à Beyrouth. Il négocie de nouveau avec eux.

Tout le monde mentait à tout le monde...

— Ben voyons ! ricana Clan Grinnel... Et l'otage ?

— Ils menacent de le tuer si on s'attaque à eux.

— Où se trouvent-ils ? demanda Malko.

— Dans la ville chiite.

— Vous ne pouvez pas donner l'ordre qu'on les neutralise ?

— C'est pratiquement impossible. Ils tueront leur otage avant.

— Je pense que Kosrodar ment, dit Malko. Ces jeunes Hezbollahhs sont très disciplinés...

Ali Al Faker eut un geste d'impuissance, tandis qu'ils quittaient le freeway pour tourner autour d'Al Quorum Rouodabout.

— C'est possible. Que puis-je y faire ? Expulser Iradj Kosrodar vers l'Iran ? Cela ne résoudra pas le problème.

La Rolls et le Volvo franchirent la grille de l'enceinte de l'entrepôt. L'Omanais ralentit devant les débris de la Mercedes et fit la grimace en voyant un bras carbonisé qui en émergeait.

— Quelle horreur !

Un peu plus tard, il contempla d'un air écœuré ce qui restait du tireur au RPG 7 écrasé par Chris Jones. L'odeur fade du sang flottait dans le grand hall. Ils découvrirent trois autres cadavres. Les armes avaient disparu, emportées par les survivants... Ali Al Faker appela de sa voiture. Un quart d'heure plus tard, un camion surgit avec une douzaine de Pakistanais. L'Omanais donna ses ordres. On mit en route un bulldozer qui se trouvait derrière l'entrepôt. Il poussa les morts et les débris dans une grande fosse ouverte au milieu du hall, puis y entassa un mélange de terre et de ciment et enfin le nivela. La carcasse de la Mercedes carbonisée fut poussée derrière l'entrepôt avec d'autres ferrailles et celle de la Honda de Malko. Il ne restait plus aucune trace du massacre.

Malko se dit amèrement que les Iraniens s'étaient déjà fait payer deux fois le même otage sans l'avoir livré... À quand la troisième ? Ali Al Faker s'approcha de lui.

Clan Grinnel était resté dans la Rolls à cause de sa cheville.

— J'apprécie votre modération, dit-il à Malko. Je vous promets de faire ce qui est en mon pouvoir pour régler ce problème.

Malko affronta son regard. Ses yeux d'or semblaient coulés dans du métal.

— Excellence, dit-il, je pense, en dépit de vos dénégations, que vous étiez au courant de ce qui devait arriver, sans toutefois l'approuver. Aidez-nous vraiment à récupérer William Schackley.

L'Omanais soutint longuement son regard.

— Mr Linge, je déteste le régime iranien encore plus que vous, dit-il, mais je dois songer aux intérêts de mon pays. J'ai la confiance de Sa Majesté, je ne peux la trahir...

Autrement dit, ils étaient dans l'impasse.

— Les Américains n'abandonneront pas, souligna Malko. William Schackley est très important pour eux.

— Je sais et je les comprends, reconnut Ali Al Faker. Je suis heureux qu'Allah vous ait protégé. Quant à la suite, nous verrons. *Boukrah, Inch Allah*⁽²⁹⁾.

Malko écarta le rideau de sa fenêtre, fixait pensivement la piscine et au-delà l'océan Indien. Il avait mal dormi, rêvant de carnage et de mort. Il aperçut une femme allongée à côté de la piscine qui ressemblait à Susanna Rawlings. La veille au soir, il avait voulu la joindre, mais le neuvième étage ne répondait pas. Impossible de dire à Manoucher Farmayan ce qu'il pensait de son ami Kosrodar. De toute façon, pour entendre un mensonge de plus...

Clan Grinnel était couché chez lui, la cheville dans de la glace. Milton et Chris veillaient dans le lobby, heureux de s'être enfin dépensés. Et un nouveau jour de captivité commençait pour William Schackley.

Il descendit et gagna la piscine. C'était bien Susanna. En bikini noir, avec des escarpins à talons aiguilles et des lunettes très foncées. Tout en elle exhalait le mystère et l'érotisme. Elle baissa ses lunettes. À l'expression de ses yeux pervenche, il comprit d'un coup.

— Susanna, vous êtes une vraie salope ! dit-il.

Les yeux pervenche cillèrent à peine. Seul signe d'émotion, sa voix tremblait imperceptiblement quand elle fit :

— Je suis contente que vous soyez là...

Malko la toisa, partagé entre le désir et la fureur.

— Vous saviez qu'on allait au massacre.

Susanna alluma une cigarette, un peu gênée quand même.

— J'ai essayé de vous le faire comprendre. Mais je ne pouvais rien faire de plus. Sauf si je me mettais en sûreté moi-même. Sinon, c'est moi qu'ils auraient tué.

— Qui « ils » ?

— Les Iraniens.

Il s'assit à côté de ses jambes bronzées.

— Comment l'avez-vous appris ?

— C'est une idée de Manoucher Farmayan. Pour se faire pardonner l'histoire de Beyrouth. Ali Al Faker a peur d'un scandale et Iradj Kosroddar tient à son otage... Vous êtes les empêcheurs de tourner en rond...

C'est bien ce que Malko avait imaginé... Cette femme avec qui il avait merveilleusement fait l'amour l'avait tranquillement envoyé à la mort.

— Que va-t-il se passer maintenant ? demanda-t-il.

— Ils recommenceront. Ils ne peuvent pas vous expulser d'Oman. Cela aurait des conséquences diplomatiques graves. Les Iraniens font pression sur les Omanais pour récupérer l'otage et ces derniers ont très peur de l'Iran. Les Iraniens veulent absolument William Schackley pour l'interroger. Ce qu'ils n'ont pas eu le temps de faire à Beyrouth. Ce n'est pas tous les jours qu'ils s'emparent d'un chef de station de la CIA. Ils ne le rendront jamais sous aucun prétexte.

— Que faire alors ?

Susanna Rawlings remit ses lunettes.

— Tuez-le, dit-elle calmement. C'est ce qui peut lui arriver de mieux. Vous ne savez pas ce qu'ils lui feront là-bas, en Iran. Ce sont des sauvages, des tortionnaires pire que la Gestapo.

Malko regarda le ciel bleu, le cœur serré, se demandant si elle n'avait pas raison.

Il ne fallait plus compter que sur eux pour sauver William Schackley. Il y avait juste un point à élucider.

— Combien de Hezbollahs sont arrivés de Beyrouth avec Farmayan ? demanda-t-il.

— Cinq, dit Susanna Rawlings. Pourquoi ?

— Pour vérifier un mensonge de plus, dit Malko sans se compromettre.

Iradj Kosroddar avait prétendu que les Hezbollahs lui avaient désobéi. Or, ils étaient plus de cinq à avoir attaqué au hall Mercedes. Les autres dépendaient forcément de lui.

Il se leva.

— Bonne chance, cria Susanna.

Il n'y avait aucune ironie dans sa voix. Un peu de tendresse même.

Malko se dit qu'il n'y avait plus qu'à réactiver Taher et son mystérieux ami chiite. Tout en faisant semblant de croire aux promesses de Farmayan ou d'Ali Al Faker. Le seul geste de l'Omanais avait été de lui faire amener le matin même une Honda strictement semblable à celle qui avait été détruite par le RPG 7.

Le *Muntaz Mahal*, restaurant indien situé en face de l'Al Quorum Roundabout était aux trois quarts vide, avec une fontaine qui bruissait agréablement. Taher débarqua dix minutes après Malko, accompagné d'un homme mince, avec un physique de fonctionnaire. Il avait fallu la journée pour faire avancer les tractations.

— Voici mon ami Parviz Khoula, annonça l'Omanais. Celui dont je vous avais parlé. Il est revenu de ses idées intégristes et il voudrait émigrer aux États-Unis.

Parviz Khoula adressa un sourire timide à Malko. Cinq ans de prison, c'est long, mais il semblait s'en être remis.

— Vous êtes prêt à nous aider ? demanda Malko.

C'était vraiment leur dernière chance. Clan Grinnel, immobilisé par sa cheville, croupissait dans son lit, expédiant des bordées de télex vengeurs à Washington. Le Chiite eut un sourire timide.

— C'est très difficile. Mais je crois connaître l'homme qui sert de liaison entre les Iraniens de l'ambassade et les ravisseurs de votre ami.

— Qui est-ce ?

— Abdul Rahman, un Chiite fanatique qui s'est rendu plusieurs fois en Iran en passant par Dubai. Il se vante de connaître Khomeiny en personne. Il a une bijouterie dans le souk où l'on trouve les plus beaux bracelets de cheville en argent de Mascate.

Un serveur apporta des tandori chicken et du shich-kebab avec du riz au safran.

— Il acceptera de collaborer ?

Parviz Khoula eut une moue dubitative.

— Je ne sais pas. Il faudrait lui offrir beaucoup d'argent. Et encore...

Malko échangea un regard éloquent avec Taher. C'était un tuyau difficile à exploiter. Le bijoutier n'allait pas risquer sa vie pour quelques milliers de dollars...

— Que savez-vous de leurs contacts ? demanda Malko.

— Chaque jour, ce bijoutier va retrouver quelqu'un de l'ambassade à la mosquée chiite. Ensuite, il va transmettre les instructions aux Pasdarans qui sont cachés dans la ville chiite.

— Comment savez-vous cela ?

— Moi-même, je vais prier tous les jours à la mosquée. C'est un tout petit univers. Tout le monde dans la ville chiite sait qu'il y a en ce moment des Hezbollahs venus de Beyrouth qui gardent un étranger. On les voit à la mosquée, parfois. Et ce bijoutier est très connu, là-bas.

— Vous pourriez le suivre ?

Parviz prit le temps de mâcher longuement avant de répondre du bout des lèvres :

— Je peux essayer, mais c'est très dangereux.

— Je m'en doute, dit Malko, mais c'est la seule chance pour nous de libérer William Schackley. Je vous offre dix mille dollars et, si vous le souhaitez, la possibilité de venir travailler aux USA.

Toujours le vieux truc. Parviz sourit.

— Retrouvons-nous ici demain à la même heure. J'irai à la mosquée vers six heures. C'est à ce moment que le bijoutier vient.

Malko eut l'impression que le tandori chicken, dur comme du teck, fondait dans sa bouche. Enfin un fil à tirer, qui ne paraissait pas trop piégé.

Chris Jones et Milton Brabeck lâchèrent Malko à son palier, regagnant leurs chambres. Un silence sépulcral régnait dans le gigantesque lobby de l'*Al Bustan*. L'hôtel dormait déjà.

Malko poussa la porte de sa chambre et voulut allumer. Aucun résultat. Il tâtonna et soudain sentit quelque chose de dur et de froid se poser sur sa nuque.

Il se dit qu'il allait mourir bêtement, après avoir survécu au cauchemar de la veille.

CHAPITRE XIV

Un éclat de rire étouffé fit brutalement baisser la pression dans les artères de Malko. La lumière se ralluma et il se trouva en face de Susanna Rawlings. Maquillée comme la reine de Saba, avec la même robe noire que deux jours plus tôt. Elle jeta son Walther PPK sur le lit et vint se coller à Malko.

— *Good evening*, Malko, murmura-t-elle. Je me suis dit que je vous devais une petite compensation.

Ses yeux pervenche souriaient et son corps s'offrait. Malko caressa une courbe de reins douce et ferme à souhait. Elle s'appuya à la commode et releva un peu sa jupe sans quitter ses longs gants noirs, exposant le haut de ses bas et ses jarretelles.

— Est-ce que je vous plais ainsi ?

Il chassa de sa tête une idée désagréable : Susanna Rawlings n'était pas vraiment une midinette sentimentale.

— Comment êtes-vous entrée ?

À chaque serrure correspondait une carte en plastique codée. Susanna eut un sourire dévastateur.

— Les cartes du neuvième ouvrent toutes les portes. Le Sultan est chez lui, dans cet hôtel.

Pour six cents millions de dollars, c'était la moindre des choses...

— Une chance pour moi que vous n'ayez pas eu de mauvaise intention, dit-il.

Elle se rapprocha et murmura :

— Comment veux-tu me prendre ? Souhaites-tu me battre, me soumettre ? Veux-tu jouir dans ma bouche ? Dans mes reins ? Dans mon ventre ? Ce soir, je serai ta femelle.

Collée à lui, elle avait commencé à le masser, sans ôter ses longs gants noirs. Elle guettait la montée du plaisir dans ses prunelles dorées. Avec son sourire de salope. Malko se demanda quel tour elle lui préparait, mais elle se contenta de le caresser de plus en plus vite, jusqu'à ce qu'il écarte sa main gantée. Il pesa sur sa nuque, et, docilement, elle s'agenouilla en face de lui. Ce qui le fit penser à Alexandra. Elles étaient de la même race. Susanna l'enfourna dans sa bouche, pieusement, respectueusement, l'engloutissant avec de longs mouvements souples.

L'idée de jouir ainsi au fond de sa gorge l'effleura, tant la sensation était fabuleuse. Mais il avait un compte à régler avec elle.

Il la força à se relever et la jeta sur le lit, repoussant sur ses cuisses la robe noire, découvrant la toison foncée. Sans même la caresser, il s'enfonça en elle et Susanna parut surprise. Les pieds encore posés à terre, elle l'observait. Son sexe était inondé et il réalisa que cette comédie de la soumission l'excitait prodigieusement.

— Tu es gros, dit-elle de sa voix rauque. Je te sens bien.

Il y avait une vibration sensuelle dans sa voix, quelque chose d'authentique. Il la prenait lentement, savourant la joie de se planter dans son ventre jusqu'à la garde. Il caressa le nylon des bas, suivant le contour des cuisses fermes et musclées. Puis, doucement, il se retira. Elle lui jeta un regard interrogateur, mais déjà il lui relevait les jambes, les passant sur ses épaules. Il s'abattit sur elle, ne cherchant plus l'entrée de son sexe mais celle de ses reins. Dans cette position, c'était moins évident.

Susanna poussa un léger cri de surprise quand il s'appuya là où il voulait.

— Tu es...

Sa remarque se termina en cri. Malko venait de la violer d'un coup de reins bref et puissant. L'anneau résista une fraction de seconde avant de céder brusquement. Il s'enfonça d'un seul coup dans la croupe de Susanna qui poussa un hurlement de douleur.

— Arrête, salaud ! Tu me fais mal.

Il recula, mais de nouveau, férocement, viola de toute sa longueur l'étroit fourreau. Sans la quitter des yeux. Ses prunelles pervenche s'étaient dilatées, son regard était voilé. Il crut qu'elle allait défaillir. Puis une lueur trouble filtra entre ses paupières et il sentit sa croupe perdre de sa raideur. Elle murmura de la même voix rauque.

— Pourquoi voulais-tu comme ça ?

— Pour te voir, dit-il, pour être certain que tu y prenais plaisir.

Elle le pinça, murmura encore « salaud », referma ses bras autour de lui et se laissa faire jusqu'à ce qu'il se répande en elle. Sa main avait glissé jusqu'à son ventre et elle se caressait furieusement. Son cri prolongea celui de Malko.

Ils retombèrent ensuite, chacun de leur côté Malko prit une Stolichnaya pour lui et un Cointreau pour elle dans le mini-bar et ils laissèrent l'alcool compléter leur bien-être. Encore étourdis de plaisir. Ce n'est que beaucoup plus tard que Susanna, étendue sur le dos, n'ayant gardé que ses bas, demanda à Malko :

— Tu crois que c'est toujours impossible de m'avoir un passeport ?

— Oui, dit-il. Pourquoi ?

Elle se pencha et lui embrassa la poitrine.

— Pour rien, *darling*. C'est dommage, c'est tout. J'ai hâte de quitter

Farida arriva à cinq heures pile au centre commercial Sadco dans sa Jaguar bleue. Malko avait trouvé son message dans la matinée à la réception de *l'Al Bustan*. Épuisé par sa nuit avec Susanna. La jeune Anglaise ne s'était pas contentée de leur première étreinte. Elle avait quitté la chambre de Malko à cinq heures du matin. Ivre de vodka et de plaisir, les yeux cernés et la bouche enflée d'avoir trop mordu.

Clan Grinnel s'était traîné jusqu'à l'ambassade pour faire son rapport à l'ambassadeur sur l'incident du hall Mercedes. Le directeur général de la CIA avait demandé au président Reagan d'intervenir personnellement pour sauver William Schackley. Le State Department s'y opposait, arguant qu'il ne fallait pas mélanger la tactique et la stratégie. Si le sultan Quabouz faisait un caprice, cela prendrait ensuite des mois pour se réconcilier. Tout le monde compatissait au calvaire de William Schackley, mais il ne fallait rien brusquer. En attendant, les jours passaient et il n'y avait aucune solution en vue. Manoucher Farmayan ne prenait plus aucun coup de téléphone, pratiquement assigné à résidence à *l'Al Bustan*. Iradj Kosrodar semblait avoir disparu de la surface de la terre et Ali Al Faker, chaque fois qu'il avait Malko au téléphone, lui répondait invariablement que rien n'avait avancé, qu'il fallait laisser les choses se calmer.

La situation était gelée comme du permafrost...

Malko ne comptait plus que sur lui-même. Arrêté cent mètres avant le Sadco, il vit Farida descendre de sa Jaguar et venir vers lui.

Elle monta à côté de lui.

— Roule, dit-elle. Je connais tout le monde ici.

Cent mètres plus loin, elle le fit s'arrêter là où ils avaient commencé leur flirt la première fois.

Il voulut l'enlacer mais elle se déroba avec un sourire tendu.

— Non, je ne voulais pas te voir pour ça, mais pour te prévenir. L'Internal Security Service te surveille. Ils ont pour instructions de ne pas te laisser approcher de la ville chiite.

— Comment sais-tu cela ?

— Par mon mari. Il travaille avec eux.

Elle se retourna :

— Ramène-moi. J'ai pris des risques. Demain, je viens à *l'Al Bustan*. Réunion de dames. Si tu veux me voir, retrouve-moi à quatre heures dans l'auditorium. Au dernier rang. Il n'y a jamais personne. Il faut que je rentre maintenant.

Il fit demi-tour et elle s'engouffra dans le centre commercial. Son information confirmait ce qu'il pensait. Les Omanais avaient pris le

parti des Iraniens. Ce qu'Ali Al Faker avait fait comprendre à demi-mot... Et la CIA ne les ferait pas changer de position. L'Amérique était à onze mille kilomètres, l'Iran à cent...

Si on récupérait William Schackley, ce serait par des méthodes plus directes.

Cette fois, Taher et Parviz étaient là les premiers et le Muntaz Mahal toujours presque vide. À l'air joyeux de Parviz Khoula, Malko se dit qu'il avait de bonnes nouvelles. Il présenta Chris et Milton à Parviz Khoula et ils s'assirent en bordure du bassin où gazouillait la fontaine.

— Vous avez réussi ? demanda-t-il.

— Presque ! Mais j'ai dû m'arrêter parce qu'il m'avait repéré. J'y retournerai demain, déguisé en femme, avec un voile.

Astucieux.

— Impossible de corrompre le bijoutier ? demanda Taher.

— Non. Il gagne beaucoup d'argent. Et il est très pieux. C'est le seul chez qui il y a un portrait de Khomeiny dans sa boutique. La police voulait qu'il l'enlève, mais il a refusé.

Ils dégustèrent le repas sans aborder les sujets brûlants. Malko se demandait comment il procéderait, en admettant qu'il découvre la planque des terroristes. S'il s'adressait directement à Ali Al Faker, l'Omanais se défilerait et risquait même d'alerter les Hezbollahs. Il devait donc se débrouiller tout seul. Une fois de plus.

Chris Jones regarda d'un air dégoûté les bouts de viande qui flottaient dans une sauce au safran et en goûta un. Pour le recracher aussitôt.

— *Holy cow !* s'étrangla-t-il. Ils fabriquent ça avec du feu.

Il vida sa bière d'un coup, observé par Milton, ironique.

— Moi, fit-il, je ne bouffe que le pain. Leur poulet il est en béton.

Chris Jones et Milton Brabeck avaient tenu à l'accompagner, autant pour sortir un peu que pour veiller sur lui. Pourtant, il ne croyait plus à un attentat direct contre sa personne. Il était neutralisé. Finalement, c'était Ali Al Faker qui tirait toutes les ficelles... Après avoir à peine picoré le curry qui leur arracha des larmes, les deux Américains rêvaient à un hamburger comme un chien à un os.

— La maison vous offre un snake-coffee, annonça le maître d'hôtel, désolé de ce manque d'appétit.

C'était l'équivalent indien de l'irish coffee.

Un garçon approcha une plaque chauffante portative et remplit une poêle de Cognac. Lorsqu'il était enflammé, on le faisait couler sur la peau d'une orange découpée en une longue lamelle qui se tordait sous le cognac comme un serpent. Celui qui préparait le « snake-

coffee » était un Indien au teint sombre, à la dextérité extraordinaire. Le Cognac commença à brûler avec une grande flamme bleue. Le préparateur piqua une peau d'orange à la pointe d'une tige à brochette. Les gorilles regardaient, fascinés... Le cuisinier avait pris la poêle et faisait tourner l'alcool enflammé. Il adressa un sourire à Malko, s'approcha de leur table et sans crier gare, renversa la poêle enflammée sur la tête de Parviz Khoula !

Le hurlement du Chiite sema la panique parmi les rares clients. Il se leva, la tête et les cheveux en feu, hurlant de douleur.

Son agresseur avait lâché sa poêle. D'un geste vif, il saisit une tige à brochette aiguisée et la planta d'un coup dans la poitrine du Chiite.

Le tout n'avait pas duré cinq secondes. Chris Jones se dressa comme un diable hors de sa boîte, attrapa le cuisinier par la nuque et lui écrasa le visage sur sa plaque chauffante, le maintenant en place, malgré ses horribles hurlements. Parviz Khoula était tombé et continuait à brûler à terre Malko se précipita vers lui. Le Chiite ne respirait plus. La brochette l'avait frappé en plein cœur. Le plus grand désordre régnait dans le restaurant dont les derniers clients s'enfuyaient. Milton Brabeck faillit mettre une balle dans la tête du patron qui accourait.

Chris Jones releva enfin le cuisinier dont le visage ressemblait à un hamburger à point... Il hurlait sans interruption. Pour le calmer, le gorille le plongea dans le bassin voisin, manquant le noyer. Puis le ressortit et le secoua.

— Pourquoi as-tu fait cela ?

Tout le visage brûlé, l'Indien ne voulut ou ne put répondre. Le patron était en train d'appeler la police. Malko lui succéda au téléphone et joignit Clan Grinnel.

— Vous avez intérêt à venir vite, dit-il.

Pendant qu'ils attendaient, le patron leur expliqua que le cuisinier criminel remplaçait exceptionnellement un de ses employés absents. C'était un Indien habitant Matrah. Le meurtre était de toute évidence prémédité... Et supposait que Parviz avait été suivi et observé.

Tandis que les sirènes de police se rapprochaient, Malko se dit qu'il connaissait seulement le nom du bijoutier pro-iranien et que, maintenant, leurs adversaires savaient qu'ils étaient sur leur piste.

Malko manqua se perdre dans le dédale des salles souterraines de *l'Al Bustan* avant de tomber par hasard sur l'auditorium. C'était colossal, de quoi asseoir cinq cents personnes, plus la loge blindée du Sultan, en retrait.

L'orchestre de la Garde du Sultan y répétait sur scène, mais les

rangées de fauteuils étaient vides.

Il s'assit dans l'ombre en attendant Farida et se laissa bercer par les cuivres. L'affaire du restaurant s'était terminée à trois heures du matin et il avait fallu que Clan Grinnel appelle à la rescousse son homologue britannique pour que les policiers les laissent rentrer chez eux.

L'assassin de Parviz Khoula avait été emmené à l'hôpital en piteux état. C'était un Indien connu de la police pour trafiquer avec les permis d'alcool. Les deux cent mille Indiens d'Oman, en effet, n'avaient pas officiellement le droit d'en acheter. Les pauvres buvaient de l'eau de Cologne et les plus riches achetaient des permis au marché noir. C'est ainsi qu'il avait corrompu l'autre cuisinier... Aux policiers, il avait prétendu avoir été abordé par un inconnu dans les souks qui lui aurait proposé deux mille riais pour tuer Parviz Khoula. Un conte de fées. Qui montrait que les Iraniens veillaient. Cela rendait toute tentative de plus en plus difficile.

Pourtant, il était moralement impossible de renoncer. Il ne cessait de penser à William Schackley, détenu à quelques kilomètres de *l'Al Bustan*.

Une porte grinça derrière lui et il se retourna. Farida, un doigt sur les lèvres, souriante. Il vint à sa rencontre et la repoussa dans l'ombre. Ils échangèrent un long baiser interrompu par la jeune Omanaise.

— Je n'ai pas le temps. J'ai dit que j'allais aux toilettes.

Il n'en avait cure. C'était peut-être la dernière fois qu'il la voyait. Il l'entraîna dans une des loges dominant la salle, plongée dans une obscurité totale. Sur la scène, les musiciens faisaient un tintamarre infernal qui couvrait les protestations de Farida.

— Non, non, je m'en vais.

Pris d'une brutale frénésie sexuelle, Malko la courba sur une chaise en velours et l'assaillit par-derrière, écartant tout ce qui le gênait. Farida s'accrocha aux barreaux de la chaise, gémissante, haletante. Malko la besogna ainsi un moment, puis se répandit dans son ventre avec un cri de plaisir couvert par les cuivres. Farida se redressa avec un soupir nostalgique.

— Quelle vie ! Je voudrais tellement faire l'amour dans un lit avec toi ! Prendre mon temps, te vider complètement.

— Quand tu veux, dit Malko.

Elle se rajustait hâtivement.

— Il faut que j'y aille.

— Attends, dit-il, j'ai besoin de toi. Est-ce que tu vas dans les souks parfois ?

— Oui, pourquoi ?

— Tu connais les bijoutiers ?

— Certains.

— Ceux qui vendent des bracelets de chevilles.

— Ils en vendent tous.

— Il paraît qu'il y en a un meilleur que les autres.

— Ils sont deux ou trois.

— Celui-là a un portrait de Khomeiny dans sa boutique. Il s'appelle Abdul Rahman.

— Ah, oui, ce vieux fou ! Je crois qu'il est amoureux de moi. Un jour, il a tenu à m'en essayer un lui-même et je me suis aperçue qu'il regardait sous ma jupe.

— Tu pourrais m'y conduire ?

— Quand ?

— Tout à l'heure. Avant la prière du soir.

Rajustée, elle se remettait du rouge. Les cuivres venaient de cesser leur vacarme et les musiciens se dispersaient. Ils ne pouvaient pas quitter leur cachette pour le moment. Farida demanda tendrement :

— Tu veux me baiser dans les souks ?

— Non, dit Malko, c'est sérieux. J'ai besoin de voir ce bijoutier.

Elle effleura ses lèvres.

— Mais, *habibi*⁽³⁰⁾, la police ne te laissera pas passer. Je t'ai dit. Ils ont des ordres.

— Pour mes amis aussi ?

— Je ne pense pas.

— Bien, alors c'est toi qui vas m'emmener. Tu as une voiture avec une plaque du Palais, n'est-ce pas ? Ils n'oseront pas t'arrêter.

Farida s'écarta.

— Je ne peux pas. Mon mari le saurait. Ce serait très grave.

Malko réfléchit quelques instants.

— Très bien. Alors je vais me cacher dans ta voiture. Tu me déposeras devant les souks et je te suivrai. Personne ne saura que nous sommes ensemble.

— Pourquoi ?

— Je ne peux pas te le dire. C'est très important. Où est ta voiture ?

— Dans le parking. Mais si quelqu'un te voit...

— Personne ne me verra.

Elle eut un rire nerveux.

— Mes copines vont croire que j'ai été retrouver mon amant... Il faut que j'y aille. Tiens, prends les clefs de ma voiture. Tu les poseras par terre sous le volant. Mais je t'en prie, fais attention. Je partirai dans une heure environ.

Un bref instant, elle se serra contre lui et murmura : « J'ai encore envie de toi » avant de s'enfuir par la porte de derrière, se perdant dans le dédale des salles et des galeries.

Malko attendit quelques instants et fila à son tour. Il avait très peu de temps pour tenter l'opération de la dernière chance.

CHAPITRE XV

Chris Jones lança dans le sac de toile noire un chargeur supplémentaire d'Uzi, qui heurta avec un bruit métallique les trois revolvers, les grenades aveuglantes et le pistolet-mitrailleur déjà entassés dedans.

— On risque d'en avoir besoin, dit l'Américain. Malko déplia le plan de la capitale qui s'étalait d'est en ouest le long du freeway.

— Dans une heure, vous prendrez un taxi, dit-il, et vous vous ferez conduire à *l'Intercontinental*. Taher vous attendra dans le parking souterrain et vous emmènera ensuite.

— Et vous ?

— Je vais directement dans les souks avec quelqu'un. Taher sait où me rejoindre. Dans le souk aux saris. Essayez de ne pas être suivis. Avant d'aller retrouver Taher, passez un moment au bar. Les barmen travaillent sûrement pour l'Internal Security Service.

Les deux gorilles écoutaient religieusement. Ravis de repartir à l'assaut. Chris écrasa quelques phalanges de Malko.

— À tout à l'heure. Faites attention.

Ils le regardèrent refermer la porte, pleins d'inquiétude. L'histoire de l'entrepôt Mercedes les avait marqués. Ils ne se trouvaient pas en terrain vraiment neutre. Malko jeta un coup d'œil à sa Seiko-quartz, tandis qu'il attendait l'ascenseur. Cinq heures et quart. Il avait juste le temps. Le sac d'armes pesait un âne mort au bout de son bras. Impossible de traverser le hall de l'hôtel avec. Il y avait toujours un ou deux mouchards incrustés au fond des canapés de cuir cernant la fontaine de l'atrium.

Lorsque la cabine arriva, il appuya sur le « 3 », l'étage des cuisines et sortit dans un couloir désert. Il essaya plusieurs portes avant d'en trouver une qui débouchait sur une des innombrables cuisines. Des alignements de fourneaux ultra-modernes et un Indien en train d'éplucher des pommes de terre, qui jeta un regard indifférent à Malko. Celui-ci examina les lieux, cherchant à s'orienter. Il avait repéré, à droite de la façade de l'*Al Bustan*, l'entrée de service. Elle se trouvait en contrebas, invisible de l'esplanade où risquait de se trouver une voiture de police.

Il traversa une grande cuisine, débouchant sur une enfilade de

couloirs reliant d'autres pièces de service. Se dirigeant au jugé vers la sortie. Il finit par atteindre une porte à double battant. De l'autre côté, il y avait la plate-forme de chargement des camions ravitaillant l'hôtel. Et la sortie. Il allait continuer lorsqu'un barbu blond, les reins ceints d'un tablier, surgit d'une porte latérale et l'interpella.

— Ah, vous voilà ! Venez, c'est par ici.

Sans demander son avis à Malko, il le repoussa dans les cuisines et le mena jusqu'à un mur en face d'une rangée de fours où se trouvait un gros bouton rouge protégé par une glace.

— Voilà, dit-il. C'est celui-là qui se déclenche tout seul. C'est arrivé avant le déjeuner et il a fallu évacuer les cuisines. Je peux vous dire que ça a été un beau bordel.

Malko voulut bien le croire, mais sentait venir le malentendu.

— Qui donc pensez-vous que je suis ? demanda-t-il.

Le cuisinier lui jeta un regard étonné.

— Ben, le réparateur du système de sécurité, non ? Ça fait quatre fois qu'on les appelle. Ils ont promis d'envoyer quelqu'un de Ruwi. C'est pas vos outils ?

Il désignait le sac d'armes.

Malko le détrompa avec un sourire.

— Je suis désolé, je ne suis qu'un client de cet hôtel qui s'est perdu dans les couloirs. J'essayais seulement de trouver la sortie.

Le cuisinier éclata de rire.

— Ah, c'est pas mal. La sortie est là-bas. Mais j'espère que mon type va venir vite. Sinon, on pourrait avoir des catastrophes.

— Vous craignez un incendie ?

— Ce système anti-incendie, quand il se déclenche, ferme toutes les portes de la cuisine automatiquement et y injecte du gaz carbonique afin de stopper immédiatement les flammes. Seulement, si vous restez dedans, vous êtes mort en trois minutes. Proprement...

— Superbe ! commenta Malko, mais je ne suis pas votre réparateur.

Le cuisinier le raccompagna jusqu'à la porte à double battant.

Malko passa devant un camion en train de charger du linge sale, émergeant sur la face droite de l'hôtel. Il continua tout droit par un chemin suivant la haie bordant le parking. Il se trouvait en contrebas du porche de *l'Al Bustan* et le portier ne pouvait le voir. Il rejoignit l'entrée extérieure du parking qui se terminait en cul-de-sac, face à l'entrée de l'hôtel auquel il était relié par un escalier flanqué de deux fontaines.

Il s'approcha de la voiture de Farida et se glissa à l'intérieur, s'installant aussitôt sur le plancher. Il fallait vraiment venir très près pour l'apercevoir. Il n'avait plus qu'à prendre son mal en patience... En trente secondes, il fut inondé de sueur. Il régnait une chaleur de bête

dans la voiture immobilisée en plein soleil.

Vingt minutes plus tard, lorsque Farida ouvrit la portière, il suffoquait et sa chemise était à tordre. Il entendit la jeune femme dire au revoir à ses copines, puis elle s'assit et lui jeta un regard espiègle.

— J'ai empêché une très jolie femme de nous rejoindre, dit-elle... Tu ne le regrettes pas ?

— Mets vite la climatisation ! supplia Malko.

Elle lança le moteur et il colla son visage contre l'air glacé qui fusait des bouches d'aération. Farida sortit lentement du parking. Il attendit d'être sur la route de Mascate pour se redresser. La jeune femme lui glissa un regard énamouré.

— Qu'est-ce que tu me fais faire ! Il y avait une BMW de la police devant l'hôtel. Je suis certaine que c'était pour toi.

— Pourquoi passes-tu par là ? demanda Malko. C'est plus court par Ruwi.

— Oui, dit-elle, mais en haut du djebel Bardah, il y a souvent des contrôles de police... Inutile de prendre des risques.

La petite route de Mascate était absolument déserte, coincée entre l'océan Indien et des collines pelées et noirâtres. Soudain, alors qu'ils abordaient un gros village, Farida freina brutalement.

Le poulx de Malko monta à 120.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Farida éclata de rire.

— Oh rien, on traverse Sidab. Si tu vas trop vite, il y a plein de vieux pêcheurs qui, pour se venger, lancent des *djinn*s^[31] sur toi. C'est pour ça qu'ici, il n'y a jamais de contrôle de police. Les gens craignent plus les mauvais sorts qu'une contravention...

Elle avait repris une allure normale, le village franchi. Ils traversèrent Mascate, longeant les murs reconstruits de l'ancienne forteresse pour déboucher sur Al Corniche.

Ils arrivèrent à Mina Quabouz et Farida stoppa en bordure des souks.

— Nous sommes presque arrivés, annonça-t-elle.

Les souks s'étendaient du fort de Matrah – une ruine érigée sur une colline – au Al Corniche Roundabout, tout le long de la promenade de bord de mer jusqu'à assez loin dans l'intérieur. Un fouillis de ruelles, de places, de vieilles maisons de pierre tarabiscotées imbriquées les unes dans les autres, dont le centre constituait la ville chiite, séparée du reste par un mur élevé percé seulement de deux portes, l'une donnant sur Al Corniche, l'autre sur l'intérieur du souk. Farida tourna autour du Al Corniche Roundabout pour prendre Al Mina Street. Puis, tout de suite sur la gauche, dans un chemin poussiéreux menant aux souks. Elle alla aussi loin qu'elle put avant de stopper le long d'un mur. Malko aperçut une ruelle étroite qui

s'enfonçait au cœur des souks.

— Je laisse la voiture ici, expliqua Farida. Tu vas me suivre à quelques mètres. Je n'entrerai dans aucune boutique, sauf celle qui t'intéresse.

Malko regarda autour de lui.

— Il n'y a pas de policiers ici ?

— Des mouchards seulement, qui font leur rapport tous les soirs. Ceux qui sont chargés de te surveiller se trouvent à l'*Al Bustan*.

Elle ouvrit la portière, ses grands yeux noirs fixant Malko avec un mélange de gourmandise et de tendresse.

— À un de ces jours. J'essaierai de te revoir, si tu restes encore un peu.

Il regarda sa silhouette élégante s'éloigner avec un balancement suggestif, puis sortit à son tour, son sac à bout de bras. En dépit de l'aide désintéressée de Farida, il y avait encore de sacrés obstacles avant d'arriver à William Schackley.

De quoi décourager les meilleures volontés.

Des chats errants au museau pointu étaient embusqués dans tous les coins, guettant les rats. Une foule dense, mais peu d'étrangers. Pourtant, personne ne se souciait de Malko. Les Omanais n'étaient pas xénophobes et l'absence de tourisme de masse avait gardé intact leur sens de l'hospitalité.

Farida était en train de perdre la lutte inégale entre ses talons aiguilles et les pavés disjoints, mais ne ralentissait pas. Malko n'avait aucun mal à la suivre. Ils traversèrent le souk des tissus, puis celui des chaussures, débouchant dans une sente étroite où il y avait un bijoutier tous les trois mètres. Offrant les habituelles horreurs pakistanaises en or ajouré à quelques carats, des bijoux d'argent et quelques copies occidentales. L'Omanaise arriva enfin à la hauteur d'une petite échoppe sans enseigne avec un bout de vitrine minable où s'entassait un incroyable bric à brac. À l'intérieur, cependant, des étagères occupaient tout le mur, offrant des dizaines de bracelets de cheville en argent.

Un vieux avec une barbiche, un turban usagé et une abaya grise se précipita sur Farida lorsqu'elle entra, cassé en deux. Il semblait totalement inoffensif. Malko s'arrêta devant la vitrine et aperçut, à côté d'un calendrier de la Gulf Air un portrait de l'Ayatollah Khomeiny. C'était bien le contact des Iraniens.

Trois Anglaises passèrent dans la ruelle en caquetant. Assise sur un tabouret, Farida laissait le vieux bijoutier entasser des bracelets énormes autour de sa fine cheville, sans quitter Malko du regard. La

nuît tombait et celui-ci était peu visible dans la pénombre. Elle ressortit, accompagné de mille courbettes. Frôlant Malko une fraction de seconde. Il eut le temps de se remplir les narines de son parfum et elle murmura :

— À bientôt.

Le cœur un peu serré, il continua dans les souks, repérant soigneusement l'endroit. Il devait retrouver Taher et les gorilles au marché aux saris de Muttrah Street. Juste en face de l'hôtel Muttrah.

Taher était là. Sur une petite place triangulaire en bordure des souks, avec Chris et Milton. La lumière crue du néon éclairait des monceaux de tissus bon marché et des marchands flegmatiques. Les jeunes venaient se retrouver là le soir pour fumer un peu de haschich.

— Vous avez le contact ? demanda anxieusement Taher.

Il avait revêtu son abaya blanche pour la circonstance.

— Oui, dit Malko.

Il replongèrent dans les souks jusqu'à la ruelle des bijoutiers. L'obscurité était totale maintenant. Ils profitèrent de l'abri d'une palissade pour se répartir les armes... Taher ayant droit à un « 357 Magnum » qui déformait sa belle abaya blanche. Il ne semblait pas rassuré.

— La prière est dans un quart d'heure, annonça-t-il.

Arrivés dans le souk des bijoutiers, ils se mirent à flâner, surveillant la boutique. Abdul Rahman en sortit quelques minutes plus tard, la confiant à son commis et s'éloigna. Suivi par les quatre hommes à distance respectueuse. Il y avait, Dieu merci, beaucoup de monde et il marchait lentement, sans se retourner.

— Ça dure combien la prière ? demanda Malko.

— Vingt minutes environ, précisa Taher, mais on peut rester plus longtemps si on a envie de prier...

Cinq minutes plus tard, Abdul Rahman pénétrait dans la mosquée dont les fenêtres donnaient sur Al Corniche.

— Je vais le suivre à l'intérieur, proposa Taher. Attendez-moi de l'autre côté de la porte, sur Al Corniche. Je viendrai vous chercher.

Ils se retrouvèrent sur la promenade où des tas de gens prenaient le frais face à la mer. Derrière eux, les haut-parleurs de la mosquée commencèrent à hurler les appels à la prière.

Malko se demanda si William Schackley les entendait.

Taher surgit sous la voûte de la porte menant à la ville chiite, mêlé aux gens qui quittaient la mosquée. Malko, qui le guettait, appuyé au parapet, s'ébranla aussitôt, suivi des deux gorilles.

— Il est parti par là, indiqua l'Omanais.

C'était la ruelle par où était venu le vieux. S'il retournait à sa boutique, la filature allait devenir délicate. Après neuf heures du soir, il n'y avait plus un chat dans les souks et il serait impossible de le suivre discrètement. Autour d'eux, il n'y avait que des visages mal rasés, des yeux brûlants, des hommes qui parlaient à voix basse. Pas une femme. Mais les étrangers étaient tolérés. Même si c'étaient des Infidèles, ils étaient les hôtes du Sultan, unanimement respecté, donc sacrés.

La ruelle se divisait en deux embranchements un peu plus loin. Celui de gauche allait vers le souk aux bijoux, celui de droite menait aux bidonvilles qui s'accrochaient aux flancs de la colline dominant la ville chiite, surmontée d'un fort démoli. Le vieux bijoutier prit à droite, s'engageant dans un sentier étroit et mal pavé, qui montait en zigzag. Ici, plus de boutiques, mais des masures ouvertes aux quatre vents où on pouvait voir des femmes préparer le dîner au milieu de leur marmaille.

Malko sentit son cœur battre plus vite.

Presque certain que le vieil Adbul Rahman était en train de les mener droit à William Schackley.

CHAPITRE XVI

Plus ils s'élevaient au cœur de la ville chiite, plus la ruelle était vide, les rendant facilement repérables. C'était un véritable dédale, un réseau de sentes étroites serpentant à travers la colline. Le vieux bijoutier ne s'était pas retourné une fois. Quelques radios braillaient des chants arabes, il fallait tout le temps contourner des tas d'ordures, et le sol était de plus en plus inégal. Taher marchait en tête, suivi de Malko et des gorilles. Au-delà des toits de tôle, ils découvraient la baie de Mina Quabouz avec le yacht royal qui brillait de toutes ses guirlandes électriques. Contraste saisissant avec la saleté, la misère et la puanteur qui régnaient dans cette annexe du Moyen Age. Malko eut le cœur serré en pensant au malheureux otage américain, qui croupissait là depuis plusieurs jours.

Ils apercevaient parfois par une baie ouverte des barbus penchés sur des machines à coudre. C'était un univers de petits artisans, de marchands vivotant pauvrement à l'ombre de la richesse d'Oman à laquelle ils participaient peu. Leur seul luxe était le thé sucré dans lequel ils puisaient toute leur énergie.

Chris Jones, marchant sur un tas d'ordures, déranga un rat qui s'enfuit avec un couinement aigu. Malko aperçut soudain une silhouette qui venait à leur rencontre et fit brutalement demi-tour en les voyant, s'engouffrant dans une des mesures. Son pouls s'accéléra. S'ils étaient repérés, c'était fichu. À quatre contre trois mille, ils avaient peu de chance de s'en sortir.

Quant à la police, mieux valait ne pas y compter. Les Omanais seraient trop heureux de les laisser massacrer.

Abdul Rahman disparut en haut de la ruelle et Taher hâta le pas. Ils débouchèrent sur une place carrée, au pied du fort détruit, dominant l'enchevêtrement des centaines de bicoques collées les unes aux autres. Malko regarda autour de lui. Plusieurs femmes, accroupies à même le sol, faisaient cuire dans de grandes poêles des espèces de crêpes qu'elles découpaient ensuite au gré des acheteurs. Cela sentait l'huile chaude, le sésame et le charbon de bois.

Le vieux bijoutier s'était arrêté près d'une femme qui lui tendit aussitôt une crêpe. Il fut rejoint par deux jeunes gens. Les marchandes commençaient à regarder les trois étrangers d'un drôle d'œil. Ce n'était

pas vraiment un coin à touristes... Taher s'approcha de Malko et dit à voix basse :

— Ne restez pas là, je vais bavarder avec elles, dire que vous êtes des hôtes de marque du Sultan.

Malko le vit engager la conversation avec une grosse mafflue. Cela semblait bien se passer.

Abdul Rahman avait fini sa crêpe. Il traversa la place en direction d'un chemin incroyablement escarpé qui montait vers le fort détruit. On ne pouvait pas y passer à deux de front. La femme qui l'avait servi se pencha vers sa poêle et ramassa le grand couteau de cuisine qui lui servait à découper les crêpes.

Sans hésiter, d'un seul geste, elle le planta de toutes ses forces dans le flanc gauche de Taher qui lui tournait presque le dos.

— *Holy shit !*

Chris Jones avait arraché de son holster son « 357 Magnum » et le braquait sur la femme. Taher avait pivoté, hagard, regardant le manche du couteau qui sortait de son flanc Malko eut une nausée en imaginant la lame plongée de trente centimètres dans son corps. Taher esquissa un pas vers lui, les traits crispés par le choc.

Malko poussa un cri.

— Taher !

L'Omanais fit un second pas, cracha un jet de sang et tomba comme une masse sur le sol poussiéreux.

Le bras tendu, la femme qui l'avait tué invectivait les étrangers, l'écume à la bouche. En quelques secondes, la place déserte s'était peuplée d'une armée d'hommes hirsutes, hurlant leur haine, menaçants. Milton Brabeck, blanc comme un linge, sortit son Uzi et le braqua sur la foule, le dos appuyé à un mur. Malko atteignit le corps inanimé de Taher au moment où sa meurtrière en retirait son couteau. Brandissant l'arme rouge de sang, elle se rua vers lui. D'un coup sec sur son poignet, Malko fit tomber le couteau et la repoussa.

En haut du sentier, Abdul Rahman s'était retourné et haranguait la foule comme un muezzin à la mosquée. Il en arrivait de partout, ils étaient cernés. Milton Brabeck lâcha une courte rafale au-dessus des têtes, faisant reculer les plus audacieux et les trois hommes se regroupèrent, le dos au mur d'une raine, au fond de la place.

— Ça va mal, fit sobrement Milton.

La marchande avait ramassé son couteau, et, sous les regards brûlants de haine de ses voisins, lardait de coups le malheureux Taher dont l'abaya blanche n'était plus qu'un chiffon sanglant. Une pierre vola, frappant Chris Jones à l'épaule. Le quartier s'était animé par

miracle. Même les femmes s'y mettaient, hurlant des injures. Et soudain, en haut du sentier conduisant vers le fort en raine, apparut un homme avec une Kalachnikov à l'épaule.

— *Shit !* un Hezbollah ! fit Milton.

Ce qui signifiait que William Schackley, l'otage, se trouvait à quelques mètres d'eux... Chris Jones se tourna vers Malko.

— Faut se décider. On y va ?

Décision déchirante à prendre. S'il reculait maintenant, Malko sentait confusément qu'il ne reverrait jamais l'Américain.

S'ils tentaient de le délivrer, c'était le massacre assuré. Même s'ils s'en sortaient, ils seraient obligés de tuer des dizaines de Chiites. Avec des conséquences politiques incalculables... Et ils n'étaient même pas certains de sauver l'otage. Ses ravisseurs auraient tout le temps de l'égorger avant qu'ils le découvrent. Une autre pierre atteignit Milton Brabeck en pleine poitrine. Il jeta un œil inquiet à Malko.

Ils allaient se faire lyncher. Une rumeur de haine montait de la foule qui s'amassait dans les sentes étroites menant à la petite place.

William Schackley somnolait lorsqu'il entendit une rafale d'arme automatique. À Beyrouth, c'était courant, mais dans son nouveau lieu de détention c'était la première fois. Les deux hommes qui veillaient sur lui se dressèrent en sursaut, échangèrent quelques mots en arabe. L'un d'eux sortit tandis que l'autre armait sa Kalach.

L'otage se garda bien de bouger. Depuis longtemps, il avait perdu tout espoir. Il savait que ses amis ne l'avaient pas abandonné mais qu'ils étaient impuissants. Il vivait au jour le jour. On lui avait donné les médicaments qu'il avait réclamés, on ne le battait plus, on ne l'interrogeait pas et même la nourriture s'était améliorée avec du poisson frais, des crêpes mangeables et même des fruits.

L'eau avait enfin un goût normal.

Il ignorait toujours où il se trouvait, car ses geôliers avaient refusé de le lui dire et ne l'avaient pas laissé sortir...

Il guetta pourtant les bruits de l'extérieur. Il entendit une rumeur, des appels, puis un coup de feu isolé. Cette fois, il se dressa sur un coude. Il se passait quelque chose. Son garde semblait nerveux, tripotant son arme, regardant souvent dehors, sondant les murs des yeux comme si des Américains allaient en sortir... William Schackley repoussa l'espoir au fond de son cœur. Il ne voulait pas être déçu. L'image de sa femme passa devant ses yeux... Il les ferma. Quand il les rouvrit, le second garde faisait irruption, particulièrement énervé. Jetant sa Kalach sur sa couchette, il tira un long poignard de sa botte et s'approcha de William Schackley, posant la pointe sur sa gorge.

— Tu vas mourir, Américain, dit-il en anglais. Tes amis viennent te chercher, mais tu mourras avant.

Celui-là était avec lui depuis Beyrouth. Un grand type costaud éternellement vêtu d'un jean et d'un T-shirt. Des yeux hallucinés et toujours une barbe de trois jours.

Schackley était trop épuisé pour lutter. Il se tassa pour que la pointe n'entame pas sa chair, et ferma les yeux... Le second garde était ressorti et criait sans cesse des choses à son copain. Ce dernier appuya encore plus la pointe de son arme sur la pomme d'Adam de l'otage et avertit :

— Ils sont tout près ! Nous allons mourir, mais tu vas mourir avec nous. Dès qu'ils approchent, je te tranche la gorge.

Il avait les yeux hors de la tête, à cause de la peur et du haschich qu'il fumait toute la journée. Sa main tremblait William Schackley se prépara à mourir.

Couteau au poing, la femme qui avait tué Taher fonça vers les trois hommes. Malko abaissa son pistolet et appuya sur la détente. Touchée à la jambe, la Chiite boula au milieu d'un concert d'imprécations. Mais ses voisins reculèrent. Les yeux fous, se traînant à terre, elle continuait à brandir son arme.

— Nous n'y arriverons pas, dit Malko, il faut repartir.

Ils ne pourraient jamais se frayer un passage au milieu de cette horde hurlante de haine.

L'homme à la Kalachnikov les observait toujours du chemin. Malko se demanda si les deux gorilles allaient obéir. Eux non plus ne quittaient pas des yeux la zone où devait se trouver William Schackley. Milton cria à se faire péter les poumons :

— William ! William ! Répondez.

Son cri avait à peine dominé la rumeur de la foule.

— S'il répond, fit Chris d'une voix décidée, rien au monde ne m'empêchera d'y aller.

— Ils le tueront avant, objecta Malko.

Les pierres commençaient à pleuvoir. William Schackley ne répondit pas. Les deux gorilles avaient les larmes aux yeux. Malko fit un pas vers le sentier par lequel ils étaient venus.

— Replions-nous, dit-il.

C'était déjà peut-être trop tard. Des dizaines de Chiites se pressaient dans le chemin étroit, par lequel ils étaient arrivés, convulsés de haine. Impossible de se frayer un passage, sauf à la grenade... Et encore ! Ils étaient coincés. Une pierre heurta Chris Jones au front. Les yeux fous, le gorille fit tonner son « 337 Magnum »

sans toucher personne. Là-haut Abdul Rahman se remit à haranguer la foule de plus belle. Malko vit, en contrebas, les cargos illuminés et le yacht royal dans Mina Quabouz. Un autre monde à quelques centaines de mètres. Si elle se décidait, la police mettrait un temps fou à les atteindre. Il regarda autour de lui. Une autre sente partait à leur gauche. Elle courait le long des masures, mais dans sa partie visible, sans redescendre.

— Chris, dit Malko, jetez la grenade aveuglante. Nous allons filer à gauche.

Discrètement, le gorille dégoupilla la grenade, et la jeta dans le premier rang de la foule. Terrifiés, les Chiites reculèrent en vac. La grenade explosa avec un bruit assourdissant, lançant un éclair blanc d'une violence inouïe. Malko et ses compagnons s'étaient protégés les yeux, mais leurs adversaires, éblouis et choqués, étaient neutralisés pour quelques secondes.

Ils se ruèrent en avant. Les énergumènes chiites titubaient, déséquilibrés, stupéfaits. D'un coup d'épaule puissant, Chris Jones aplatit contre le mur un type qui ne le voyait même pas.

Milton en fit autant pour trois Chiites qui lui barraient involontairement la route. Malko s'engouffra dans la brèche et ils partirent en courant. Derrière eux, la foule grondait, déconcertée. Ils parcoururent plusieurs dizaines de mètres, cherchant un sentier qui descende. Enfin, Malko avisa un toit presque plat, se laissa glisser dessus, et atterrit trois mètres plus bas, dans un chemin qui zigzaguait en direction du bas de la ville. Courant à perdre haleine, ils se dirigèrent vers la porte de la ville chiite, poursuivis par une rumeur menaçante. Leurs adversaires avaient retrouvé la vue et les cherchaient. S'ils leur mettaient la main dessus, ils les taillaient en pièces.

Un grand type au crâne rasé se dressa tout à coup devant eux, brandissant un hachoir. Chris Jones ne lui laissa pas le temps de se servir de son arme. Il lui vissa littéralement son poing énorme dans l'estomac, le pliant en deux. Milton, qui arrivait derrière, le releva d'une manchette foudroyante pour l'achever d'un coup de pied dans le bas-ventre où il mit toute sa haine.

— Tiens, pour notre copain, hurla-t-il.

Ce fut le dernier obstacle sérieux.

Essoufflés, les trois hommes retrouvèrent le niveau de la mer. Malko se retourna, le cœur serré. Il avait vraiment tenté l'impossible. Milton Brabeck l'interpella :

— Si on allait chercher les flics ?

— Ils ne viendront pas, dit Malko.

L'Américain n'insista pas, sachant que Malko avait raison. Ils repassèrent sous la porte voûtée débouchant sur la paisible corniche.

La voiture de Taher était toujours garée dans Muttrah Street. Chris Jones arracha des fils derrière le tableau de bord et parvint à mettre en route.

— On va où ? demanda-t-il. Chez Mr Grinnel ?

Personne ne disait un mot. Les deux gorilles attendaient la réponse de Malko qui brisa enfin le silence.

— Un seul homme peut nous aider, dit Malko. Ali Al Faker. Même s'il n'y a qu'une chance sur un million, il faut la tenter.

Le jardin de la résidence d'Ali Al Faker était rempli de voitures toutes plus luxueuses les unes que les autres. Trois musiciens jouaient devant la porte, accueillant les invités. Apparemment, le maître d'hôtel pakistanaïse se souvenait de Malko et de ses amis, car, à leur vue, il tourna les talons et disparut à l'intérieur ! Cette fois, Malko attendit patiemment dans le vestibule de la taille d'un appartement moyen. Ali Al Faker surgit, poignard à la ceinture, dans son abaya marron et enveloppa les trois hommes d'un regard peu amène.

— Que se passe-t-il ?

— Quelque chose de grave, dit Malko, je dois vous parler immédiatement.

— Suivez-moi.

Ils se retrouvèrent dans le bureau habituel, mais sans Dom Pérignon Malko fit le récit de ce qui était arrivé et conclut :

— Je vais voir Clan Grinnel et lui dire que nous savons désormais avec certitude où William Schackley est détenu. Inutile de vous dire les complications que cela va créer. Ne pouvez-vous pas avec votre puissance, demander l'intervention des Forces Spéciales omanaises ?

Ali Al Faker demeura muet quelques secondes avant de répondre d'une voix grave :

— Mr Linge, ce que vous avez découvert ce soir, je le sais depuis huit jours. C'est mon pays, ne l'oubliez pas, et notre police est excellente. J'en ai parlé à Sa Majesté et nous avons évoqué la possibilité d'une action violente pour libérer cet otage. Nous avons demandé son avis au Major Eland, un Britannique qui commande nos Forces Spéciales. Il s'est rendu sur place. Il a évalué la situation et conclu qu'à moins de se résoudre à un bain de sang, c'était impossible.

« De plus, il estimait que l'otage serait tué durant l'opération. Nous n'arrivons plus à sortir de cette affaire...

— Vous avez fait une tentative méritoire avec le rendez-vous d'il y a trois jours, remarqua Malko, acidement.

Ali Al Faker ne broncha pas.

— Ce n'était pas mon idée, Mr Linge. Vous devez comprendre que

j'ai en tête les intérêts de mon pays et de mon Sultan. Le reste vient après.

Un ange passa avec une combinaison pare-balles. Malko se sentait accablé, coincé. L'Omanais, pour une fois, lui disait la vérité. Et celle-ci n'était pas rose.

— Il n'y a donc aucune chance de sauver William Schackley ? demanda-t-il.

Un serviteur entra et murmura quelques mots à l'oreille de l'Omanais. Ce dernier revint à Malko, l'air soucieux.

— Le ministre de la Défense vient d'arriver, annonça-t-il. Il désire me parler. Je pense qu'il s'agit de l'incident de ce soir...

Devant l'expression de Malko, il ajouta aussitôt :

— Ne craignez rien, il n'y aura aucune conséquence fâcheuse. Mais il faut me jurer de ne plus rien tenter. Je ne pourrais plus vous protéger.

— Et pour l'otage ?

Ali Al Faker se leva.

— Nous en reparlerons tout à l'heure. Allez vous détendre. Vous connaissez certains de mes invités.

Il disparut et Malko sauta sur le téléphone. Clan Grinnel devait attendre anxieusement son appel. Effectivement, l'Américain décrocha à la première sonnerie.

— Vous avez tenté l'impossible, dit-il à la fin du récit de Malko. Je vais câbler à Langley que cette affaire me dépasse. Je ne suis pas autorisé à créer un incident grave avec un pays ami. Et pourtant, nous ne pouvons pas laisser William Schackley pourrir dans ce trou à rats...

— Je vais reparler à Ali Al Faker, dit Malko. Il aura peut-être une suggestion.

— La solution, fit sombrement Clan Grinnel, ce serait de transformer l'Iran en parking, de vitrifier tous ces salauds... À quoi ça sert d'avoir un budget de dizaines de milliards de dollars pour la Défense, si on ne peut pas s'en servir ! Un régiment de Marines vous nettoierait cette colline de merde mieux qu'Iwojima...

Ali Al Faker réapparut. Souriant cette fois. Quand Malko eut raccroché, il lui passa un bras autour des épaules.

— Vous auriez pu vous faire massacrer, je sais ce que vous avez fait maintenant. Vous êtes un homme très courageux.

— Merci, dit Malko, mais cela n'a pas sauvé William Schackley.

L'Omanais le lâcha.

— N'y pensez plus. Je crois que je suis en train de trouver une solution. Pour l'instant, vous et vos amis avez besoin de vous détendre.

Malko le suivit. Se demandant ce qu'il entendait par « solution ». Les précédentes se terminaient toutes de la même façon. Par l'élimination physique de Malko et des Américains.

CHAPITRE XVII

En sortant de son bureau avec Malko, Ali Al Faker tomba en arrêt devant Chris Jones et Milton Brabeck qu'il avait à peine effleurés d'un regard à leur arrivée. Les deux gorilles semblaient sortir d'un combat inégal avec une bétonneuse. La lapidation avait laissé des traces de sang un peu partout sur leurs costumes et leurs visages. De plus, leur air féroce n'arrangeait rien.

— Mais vos amis sont blessés ! s'exclama l'Omanais. Nous avons une infirmerie ici.

Comme il lançait un ordre à un de ses Pakistanais, Marjorie apparut, somptueuse, dans un tailleur en crocodile vert sur lequel cascadaient ses cheveux de feu, et s'approcha du groupe.

— J'espère que tes amis ne m'en veulent pas pour l'autre jour, dit-elle. J'étais un peu énervée.

Chris Jones lui adressa un regard meurtrier.

— Si cette salope m'approche, je lui pète la gueule.

Ce n'était pas vraiment le pardon des offenses... Mais Malko comprenait Chris. Il revoyait la horde hurlante des Chiïtes, les pierres qui tombaient, le couteau planté dans le flanc de Taher. L'horreur. Ici, c'était un autre monde où on ne pensait qu'à l'argent et au sexe. Une mignonne Philippine avec une blouse blanche hyper collante s'approcha de Chris et le prit gentiment par le bras.

— Son Excellence m'a demandé de vous emmener à l'infirmerie, annonça-t-elle d'une voix fluette. Suivez-moi.

Les deux gorilles obéirent, pas vraiment détendus. Demeuré seul, Malko cueillit sur un plateau une coupe de Moët et se mêla à la foule des invités.

Il aperçut à l'entrée du jardin d'hiver un fourreau rouge sang surmonté d'une crinière noire. Farida. Au milieu d'un groupe de mémères parées comme des sapins de Noël. Elle-même portait des pendentifs d'oreille en émeraude qui devaient coûter dix mille ans de salaire d'un Pakistanais. Elle aperçut Malko et se figea.

Celui-ci demeura discrètement à l'écart, observant la foule. Quelques étrangers, beaucoup de jolies femmes. Dans un coin, il eut la stupéfaction de découvrir Manoucher Farmayan ! Le gros Iranien était installé sur une banquette, protégé par trois gardes du corps, ses gros

yeux fixant le sol. Susanna Rawlings, debout à côté de lui, bavardait avec un grand Omanais en abaya qui la mangeait des yeux.

Malko fut tenté de dire ce qu'il pensait à l'Iranien, mais à quoi bon ! L'autre s'en tirerait avec de nouvelles pirouettes. Il bénit l'absence des gorilles qui auraient difficilement pu s'empêcher d'aller l'étrangler...

Que faisait-il là ? Malko le croyait brouillé avec Ali Al Faker. Décidément, tout le monde mentait.

Il eut une pensée douloureuse pour Taher. Son corps avait dû être écharpé par les Chiïtes. Et tout cela pour rien. Il se sentait à la fois affreusement frustré et soulagé. Il avait vraiment tenté l'impossible pour sauver William Schackley.

Personne n'aurait pu faire mieux.

Mais le goût amer de l'échec lui collait quand même au palais. Qu'allait devenir l'otage américain ? Il y avait gros à parier que la diplomatie n'arriverait pas à le libérer. Les choses un peu calmées, il serait discrètement transféré en Iran.

Une fin abominable. Qui oscillerait entre des tortures ou un procès public.

Farida l'arracha à ses pensées, surgissant de la foule.

— Que fais-tu ici ? souffla-t-elle.

— Ce n'était pas prévu, dit Malko.

Elle lui jeta un regard bizarre.

— On dit qu'il y a eu un incident dans la ville chiïte, des coups de feu ont été tirés. C'était toi ?

— Oui, dit Malko.

— Et... que s'est-il passé ?

— Rien, dit Malko. Un ami est mort.

— Oh, mais c'est horrible...

Ali Al Faker ressurgit, un verre de Gaston de Lagrange à la main.

— Je vois que vous connaissez la plus belle femme de la soirée, s'exclama-t-il.

Gênée, Farida s'esquiva presque aussitôt. Malko en profita pour demander :

— Je vous croyais au plus mal avec Manoucher Farmayan ?

L'Omanais eut un haussement d'épaule.

— Absolument. C'est un cloporte. Mais il a insisté pour venir ce soir me demander l'autorisation de quitter Oman. Je vais la lui accorder. Et puis, la femme qui l'accompagne est si jolie...

Al Faker ne semblait vraiment penser qu'à cela. Il prit Malko par le bras et l'entraîna hors du jardin d'hiver.

— Cette soirée commence à m'ennuyer ! Venez, dit-il en saisissant son verre de Gaston de Lagrange.

Décidément, l'Omanais appréciait les bonnes choses de la vie.

Malko le suivit et ils atterrirent dans un couloir où s'ouvraient plusieurs portes, chacune percée d'un judas vitré. On se serait cru dans un couloir de prison. Ali Al Faker poussa Malko devant la première.

— Regardez !

Malko s'approcha. La pièce était aménagée en cabine d'avion ! Avec des fauteuils inclinables et une hôtesse !

Une Philippine torse nu, qui, agenouillée en face de l'unique « passager » était en train de lui administrer une fellation consciencieuse. Malko se retourna pour rencontrer le regard coquin de l'Omanais.

— Je n'emmène ici que mes meilleurs amis ! expliqua celui-ci. C'est Marjorie qui a eu l'idée de ces chambres d'amour.

— Je ne suis pas votre ami, objecta Malko.

L'Omanais posa sa main puissante sur son épaule en éclatant d'un rire énorme.

— Non, vous m'avez causé beaucoup de problèmes ! Vous m'avez même forcé à essayer de vous tuer ! Mais vous êtes un homme d'honneur et courageux. J'ai de l'estime pour vous. Et maintenant, vous avez besoin de vous détendre. Moi aussi.

Il ouvrit la porte suivante. Un cercueil ouvert reposait sur des tréteaux, veillé par deux pleureuses dont les voiles transparents ne dissimulaient pas grand-chose... Ali Al Faker s'allongea dans le cercueil. Aussitôt, les deux pleureuses commencèrent à s'activer sur lui, afin de lui redonner un peu de vie...

Resté seul, Malko se demanda s'il allait remonter, mais, comme chaque fois qu'il avait failli mourir, son ventre le brûlait. Il examina la pièce suivante. Occupée, par un poussah en train de plonger un membre impressionnant alternativement dans deux croupes offertes, cambrées et bronzées. Leurs propriétaires, déguisées en vahinés, étaient agenouillées sur une mini-plage avec du vrai sable. Plus loin, c'était une fausse Indienne en sari qui recevait l'hommage d'un Omanais sur un faux bûcher en plastique.

Malko arriva à la dernière pièce qui, celle-ci, était vide.

Une galerie de glaces. Impossible d'évaluer ses dimensions exactes. Au milieu se dressait un lit rond avec de la fourrure blanche. Malko y pénétra. Une douce musique classique remplissait la pièce. Il resta là jusqu'à ce qu'une voix invisible dise d'une voix douce, en anglais :

— Allongez-vous.

Il se sentait un peu idiot, mais obéit. Aussitôt un des panneaux pivota, révélant une ravissante Philippine au visage mutin mangé par une énorme bouche rouge. Multipliée à l'infini. On ne voyait que cette bouche sensuelle, ronde, charnue. Elle se posa sur celle de Malko, et, d'une main, la Philippine lui ferma les yeux. Il sentit des mains qui le déshabillaient, rouvrit les yeux, découvrit une seconde créature de

rêve, minuscule, avec une voilette pour tout vêtement.

La première prit Malko dans sa bouche. Puis les glaces se mirent à pivoter très lentement, dans un ballet féerique et fou, de mains, de bouches, de sexes multipliés à l'infini. La Philippine à la voilette s'allongea sur lui, frottant ses seins contre son sexe dressé, remontant peu à peu. Puis elle le chevaucha, le membre au fond de son ventre. S'arrêtant avant qu'il ne jouisse. La seconde fit alors descendre Malko du lit rond et prit sa place, à plat ventre, bras et jambes en croix. Sa copine vint lui attacher les quatre membres à l'aide de courroies. La « victime » éleva alors sa croupe dans une offrande sans équivoque. Il y avait, certes, peu de romantisme dans ces étreintes, mais un côté ludique et érotique qui enflammait Malko. Il s'enfonça dans les reins offerts sans effort. Aussitôt la seconde Philippine vint se couler sur lui. Elle était légère comme une plume. Remuant avec la souplesse d'un serpent, elle entreprit de lui administrer un « body-massage » glissant ses mains entre Malko et sa copine pour mille agaceries. Son bassin épousait étroitement les reins de Malko, accompagnant ses coups de boutoir qui l'enfonçaient chaque fois un peu plus dans son amie. Et progressivement, cette croupe musclée et nerveuse se mit à lui imposer un rythme de plus en plus rapide... Les glaces accélérèrent leur pivotement, scindant en un puzzle aphrodisiaque les trois corps enlacés.

La musique avait cessé, faisant place aux halètements et aux gémissements d'une foule entière, Malko avait la sensation qu'ils étaient des dizaines dans la petite pièce jusqu'à ce qu'il réalise que des haut-parleurs amplifiaient leurs soupirs. Lorsqu'il explosa dans les reins complaisants de la Philippine, ce fut comme si cent personnes jouissaient en même temps...

Ali Al Faker avait repris toute sa dignité quand Malko le retrouva dans le salon grand comme un hall de gare. Farida l'observait un peu à l'écart, avec un regard brûlant. Malko vint vers elle.

— Où étais-tu passé ?

La voix de la jeune femme vibrait de fureur.

— Avec notre hôte, dit-il.

La jeune femme eut une moue ironique.

— Tu étais en bas, dans son bordel ! Tout Mascate est au courant. Les hommes parlent, tu sais...

Elle lui tourna ostensiblement le dos et s'éloigna. Ali Al Faker rejoignit alors Malko et le prit affectueusement par le bras.

— J'ai réfléchi, en bas. Quittez Oman, dit-il sur le ton de la confiance. Vous n'arriverez à rien.

— Pas tant que William Schackley sera ici. Vous m'aviez laissé entendre tout à l'heure que vous aviez une idée, une solution ?

Ali Al Faker hocha la tête.

— Oui. Je dois voir Sa Majesté le Sultan demain matin. Mais je suis pratiquement sûr qu'il ne fera rien. Je vous appellerai après mon rendez-vous. Ne bougez pas de votre chambre.

— Merci, dit Malko, sans trop y croire.

— Vous avez failli provoquer une émeute ce soir, dans les souks, remarqua l'Omanais. J'ai dû utiliser tout mon poids pour que vous et vos amis ne soyez pas arrêtés en sortant d'ici.

— C'était le travail de la police omanaise, fit Malko un peu sèchement.

Ali Al Faker ne répondit pas, le raccompagnant jusqu'à l'entrée où les deux gorilles l'attendaient.

— Vous parlez d'une infirmerie ! soupira Chris Jones, écarlate.

— Pourquoi ? dit Malko.

— J'ai encore jamais vu des infirmières topless, renchérit Milton Brabeck.

— Moi, elle m'a fait déshabiller pour ma blessure au front, dit Chris Jones.

C'était ça l'hospitalité arabe.

Malko, tournant en rond comme un ours en cage, guettait le téléphone. Onze heures et il n'avait aucune nouvelle d'Ali Al Faker. Le *Oman Daily Observer* qui n'observait que les événements agréables à Sa Majesté, ne soufflait mot des incidents de la ville chiite. Il avait, en vain, tenté de contacter Susanna Rawlings, afin de se renseigner sur les projets de départ de Farmayan. Las d'attendre, il prévint le standard et descendit dans le lobby où se trouvaient déjà Chris Jones et Milton Brabeck. Ce dernier, plongé dans sa brochure Air France, regardait tristement les tarifs « jeunes », en baisse de 20 à 35 %. À ce prix-là, ce n'était plus la peine de prendre des charters.

— Dommage qu'on n'ait plus 25 ans ! fit-il.

— Que faites-vous ? demanda Malko, coupant court à ses divagations.

— Mr Grinnel a demandé qu'on passe le voir. Des trucs administratifs.

Eux partis, Malko s'installa dans un des canapés de cuir de l'immense atrium. C'était à peine plus gai que sa chambre mais Susanna Rawlings risquait de descendre et il pourrait peut-être en apprendre plus. L'ambassadeur des États-Unis avait demandé audience au ministre des Affaires étrangères et les télex devaient crépiter entre

Washington et Oman. Le sort de William Schackley était devenu une affaire d'État.

Manoucher Farmayan avait été réveillé par l'angoisse. Pour se vider le cerveau, il était en train de se raser et de tailler soigneusement son bouc. Son ami Ali Al Faker avait été trop gentil, trop rassurant la veille au soir. Il lui avait demandé une fois de plus l'autorisation de quitter Oman et l'autre avait promis de soumettre la question au Sultan ce matin même. L'Iranien se sentait en sécurité au neuvième étage de *l'Al Bustan*, mais il ne pouvait passer le reste de sa vie enfermé là. Susanna Rawlings entra dans la salle de bains en marbre bleu du Brésil et jeta un coup d'œil dégoûté aux plis de graisse qui dégouлинаient du ventre de l'Iranien. Il se rasait toujours le torse nu.

— Puisque je n'ai rien à faire, proposa-t-elle, je vais classer les pierres par grosseur pour une estimation.

— Si vous voulez, dit Farmayan.

Une serviette autour des reins, il alla au coffre, furieux contre lui-même. Si encore il avait pu mettre Susanna Rawlings dans son lit, le temps aurait passé plus vite. Il retira de l'armoire blindée les deux boîtes pleines de rubis et d'émeraudes et les tendit à Susanna.

— Je suis dans le bureau, précisa celle-ci.

Il reprit la taille de son bouc, puis donna quelques coups de fil à Paris, Athènes et Beyrouth. Rageant de se sentir coincé. Son learjet était garé au Royal Flight avec le VC 10 et le DC 8 du Sultan, sous la surveillance de la garde royale. Il ne pouvait même pas y accéder.

Il choisit une chemise de soie mauve, l'enfila avec soin, peigna ses sourcils, puis acheva de s'habiller. Il choisit ensuite un cigare et contempla le ciel immuablement bleu à travers la glace blindée de la suite. Le temps ne changeait jamais à Oman, pendant huit mois de l'année... Comme il n'avait rien à faire, il appela Iradj Kosroddar. Ce dernier ne lui avait plus parlé depuis l'échec de leur idée commune. Il avait l'impression que le chargé d'affaires le fuyait. Aussi fut-il ravi d'entendre la voix du diplomate iranien. Inhabituellement chaleureuse.

— *Salam aleykoun !*

— *Aleykoun salam*, répliqua Farmayan. Comment vas-tu mon frère ?

— Très bien, très bien, affirma l'Iranien. Je me prépare à me rendre à Téhéran pour une consultation.

— Rien de neuf pour notre affaire ?

— Rien, hélas, mais cela s'arrangera, Inch Allah. Je te téléphonerai

à mon retour.

Manoucher Farmayan raccrocha, perplexe et dépité. Les Iraniens avaient tout lieu d'être satisfaits. Ils avaient leurs armes, l'otage n'avait pas été livré aux Américains et ils finiraient bien par le faire sortir d'Oman. Quant à lui, Farmayan, il était hors-jeu. Grillé à cause du massacre de Beyrouth. Et ils pouvaient tout lui mettre sur le dos...

Pour se dégourdir les jambes, il sortit de la suite chinoise afin de faire le tour du palier circulaire qui dominait le lobby de l'hôtel. Trois cents mètres de marche devant des portes fermées, puisqu'il était le seul occupant de l'étage... Il arriva en face d'un des sept ascenseurs desservant l'étage et s'arrêta, stupéfait.

Les deux gardes armés du Palais qui veillaient sur la porte n'étaient pas là ! C'était la première fois qu'il constatait un tel manquement à la discipline. C'était peut-être l'heure de la relève. Il marcha un peu plus vite jusqu'à l'ascenseur suivant.

Personne non plus.

Son poulx s'accéléra. Il courut presque jusqu'à l'ascenseur numéro 7, celui qui desservait l'appartement personnel du sultan Quabouz. Pas de gardes. Cette fois, il y avait quelque chose d'anormal. Manoucher Farmayan parcourut tout l'étage, sans rencontrer un chat. Son cœur cognait contre ses côtes et ce n'était pas seulement l'effort de cette course impromptue.

Il gagna le local où les gardes royaux se reposaient. Vide. Pas une arme, un peu d'équipement. Il en ressortit encore plus affolé. Essayant de comprendre ce qui se passait. L'étage devait être gardé en toutes circonstances, afin que personne ne puisse venir y poser des micros ou une bombe à retardement... Il fallait donc un ordre personnel du sultan Quabouz ou du responsable de sa sécurité pour que les gardes soient éloignés ! Manoucher Farmayan, la gorge nouée, rentra en trombe dans sa suite, fonça au tiroir de son bureau, et l'ouvrit. Il resta tétanisé, l'estomac tordu par l'angoisse. Le pistolet 11,45 qui s'y trouvait toujours avait disparu.

Il se redressa, le goût de la mort dans la bouche.

Tout cela sentait très, très mauvais. L'étage désert était sinistre, en dépit du luxe méticuleux. Il traversa le bureau, gagna la pièce où devait travailler Susanna. Nouveau choc, la jeune femme n'y était pas ! Et les pierres précieuses non plus.

Manoucher Farmayan s'appuya au mur ; la tête lui tournait. Il ne pouvait plus croire à une suite de coïncidences. Très vite, il mit de l'ordre dans son esprit. Les Omanais et les Américains ne pouvaient lui en vouloir. Les seuls à être dangereux étaient les Iraniens. Il sauta sur le téléphone et demanda l'opérateur.

— Je voudrais le 763976 à Téhéran, dit-il. D'urgence.

Le seul homme qui l'avait toujours protégé. Un ami sûr. Ensuite, il

Une Range-Rover portant une plaque verte et rouge du Palais contourna l'*Al Bustan* et stoppa sur la terrasse dominant la piscine, en face du couloir menant à l'ascenseur numéro 7. Un chemin de ronde permettait aux véhicules de tourner autour de l'hôtel. De cette façon, le Sultan, quand il venait, montait directement dans l'ascenseur qui lui était réservé et qui ne fonctionnait qu'avec une clef spéciale.

Même les gens de l'hôtel ne la possédaient pas.

Cinq hommes descendirent de la Range. Ils portaient des tenues de combat auxquelles étaient attachées des grenades, des cartouchières et des armes. Celui qui les commandait, un barbu de haute taille, tourna la clef de l'ascenseur et ils s'engouffrèrent dans la spacieuse cabine.

L'appareil fila vers le neuvième étage. Personne ne les avait vus, sauf un jardinier pakistanais qui n'en avait cure.

L'ascenseur s'arrêta au neuvième. Le chef fit glisser son pistolet-mitrailleur Bren de son épaule et sortit le premier. Une femme les attendait. En tailleur strict, avec des lunettes noires et un sac à l'épaule. Le chef demanda en arabe :

— Où est-il ?

La femme tendit le bras.

— Là-bas, dans la suite bleue. Il n'est pas armé.

Au moment où elle parlait, Manoucher Farmayan sortait de la suite, attiré par le bruit. Il poussa un cri étranglé.

— Susanna !

La jeune femme se retourna, lui fit un petit signe de la main et s'engouffra dans l'ascenseur au moment où la porte coulissait. Les cinq hommes, leurs pas étouffés par l'épaisse moquette, se ruèrent vers l'Iranien. Ce dernier, avec une exclamation de rage, fit demi-tour, et referma la porte, la verrouillant. Puis il passa dans la chambre, arracha le téléphone et composa le « O », le numéro du standard.

Pas de réponse. Parfois ils étaient lents à répondre, mais jamais pour cet étage-là. Il recommença sans plus de résultat. Un coup violent fut frappé contre le battant, heureusement épais. Presque aussitôt, il y eut une série de détonations étouffées, certainement tirées avec une arme équipée d'un silencieux. Plusieurs trous apparurent dans le bois déchiqueté, autour de la serrure. Le numéro sonnait toujours dans le vide. Manoucher Farmayan jeta le téléphone à terre avec un cri de souris et se réfugia dans la chambre au moment où le battant était repoussé d'un coup de pied. Cela lui donnait quelques secondes de répit. Il chercha désespérément une idée, composa au hasard le numéro de la réception. Cette fois, on répondit.

— Ici Manoucher Farmayan, il y a des hommes armés au neuvième, lança-t-il d'une voix angoissée. Envoyez vite les gens de la Sécurité.

La voix calme du manager répliqua aussitôt.

— N'ayez crainte, Mr Farmayan, nous prévenons immédiatement le Palais... Nous n'avons pas le droit d'intervenir à votre étage.

Il raccrocha. L'Iranien regarda l'appareil, des larmes dans les yeux. Il avait mal partout. C'était la fin. Une opération comme ça ne pouvait avoir été montée qu'avec l'approbation du Sultan. Personne n'interviendrait...

Des détonations sourdes le firent sursauter. Le bois de la porte volait en éclats fines. Ils recommençaient le même système. Manoucher Farmayan vit avec effroi les trous se multiplier autour de la serrure. L'Iranien se précipita à la fenêtre, regarda le sol, quarante-cinq mètres plus bas. Aucun salut de ce côté-là. Sauf s'il lui poussait des ailes.

Un craquement sinistre dans son dos lui apprit que la porte de laque bleue n'allait plus résister longtemps. Il se sentait un animal traqué. Une seconde porte donnait dans un dressing qui communiquait avec une autre chambre et le couloir circulaire de l'étage. S'il parvenait à prendre un peu d'avance, il pourrait peut-être atteindre un des sept ascenseurs... Dans le lobby, ils n'oseraient pas l'exécuter... Il se précipita, cognant ses bourrelets de graisse partout et finit par émerger dans le couloir.

Une silhouette se dressa devant lui et son cœur s'arrêta de battre. Un des hommes restés en sentinelle qui d'un coup de crosse en plein dans sa panse stoppa Manoucher Farmayan. L'Iranien tomba en se tenant le ventre, vomissant de douleur sur la belle moquette bleue, se roulant par terre, couinant comme un chiot malade. Il ne voyait plus dans son champ visuel que des rangs de toile.

Il sentit qu'on le relevait et se trouva en face d'un homme qui s'adressa à lui en farsi.

— Manoucher, je suis venu venger nos camarades de Beyrouth.

— J'ai agi sur l'ordre de Montazeri, cria le gros homme, je vous jure, vous pouvez vérifier. Ne me touchez pas ! Je connais l'Ayatollah Khomeiny. Vous serez punis !

L'autre secoua la tête et dit à voix basse :

— Tu es un chien, tu déshonores la Révolution Islamique.

Farmayan pensait qu'il allait lui décharger dans le ventre son pistolet-mitrailleur et raidissait déjà ses muscles, mais il donna seulement un ordre à ses hommes qui se mirent à traîner Manoucher Farmayan. Celui-ci se laissa tomber par terre, afin de les retarder, se débattant tant qu'il le pouvait. Personne ne songea à l'assommer. Il fallait qu'il soit vivant pour son supplice. Et conscient.

Comprenant ce qu'on allait lui faire, Manoucher Farmayan se mit à hurler comme une sirène, d'une voix de fausset, alternant les menaces et les supplications, sans émouvoir une seconde ses bourreaux. Centimètre par centimètre, ils continuèrent à le tirer vers son destin.

CHAPITRE XVIII

Malko leva la tête, entendant des hurlements de goret mené à l'abattoir qui se répercutaient sous l'immense coupole de l'atrium. D'abord, il ne vit rien de spécial, puis une masse confuse apparut dans une des ouvertures en ogive qui donnaient sur le couloir circulaire du neuvième étage.

Difficile de distinguer ce qui se passait. Les cris continuaient. Étrangement le lobby s'était vidé et il réalisa qu'il était le seul occupant des canapés de cuir répartis autour de la fontaine centrale. *L'Al Bustan* était devenu le château de la Belle au Bois dormant... Même le portier, d'habitude en faction dehors, et le cireur de chaussures s'étaient éclipsés.

Il aperçut soudain une tête, puis un corps s'encadrer dans l'ogive du neuvième étage. Malgré la distance, il reconnut le crâne chauve de Manoucher Farmayan. Impuissant et horrifié, il vit l'Iranien peu à peu poussé dans le vide par des mains invisibles. Il s'accrochait tant qu'il pouvait à la mosaïque lisse, la tête penchée vers le bas, hurlant des mots incompréhensibles. Malko se précipita à la réception et trouva le chef de réception libanais retranché dans son bureau.

— Vous avez vu ce qui se passe au neuvième ? demanda-t-il.

L'homme le considéra gravement.

— Oui, Sir, cela ne vous regarde pas et moi non plus.

Gentiment, il le poussa hors de son bureau et s'y enferma. Malko releva la tête. Manoucher Farmayan, sa chemise arrachée, pendait presque entièrement dans le vide. Comme si ses assassins avaient voulu sadiquement prolonger sa terreur. Ils devaient le retenir par les jambes, malgré son poids. Ses mains dérapaient sur la paroi verticale et il cherchait en vain à se redresser.

Puis tout à coup, il partit en avant.

Durant une fraction de seconde, il donna l'impression de planer. Puis il bascula tombant les mains en avant avec un hurlement atroce qui dura bien deux secondes. Une éternité. Dans sa chute, il s'était retourné et c'est à plat dos qu'il heurta le sol de marbre blanc de l'atrium avec un bruit mou et horrible.

Malko avait détourné les yeux. Le silence revint d'un coup. Il s'approcha de ce qui restait de Manoucher Farmayan. Le gros Iranien

avait littéralement explosé sous le choc, ses entrailles projetées à plusieurs mètres, une jambe repliée de façon grotesque, sa tête transformée en une bouillie sanglante. Une horreur. La mare de sang commençait à s'agrandir sur le marbre.

Au neuvième, on ne voyait toujours personne.

Malko se précipita vers sa chambre pour prendre son arme. Cette exécution sauvage et brutale impliquait la neutralité des gardes du neuvième étage du Sultan. Or Ali Al Faker avait justement rendez-vous avec lui. Ce ne pouvait être une coïncidence... Ressortant de sa chambre, il bondit dans un ascenseur, fit monter une cartouche dans le canon de son pistolet extra-plat et appuya sur le bouton du neuvième. Où se trouvait Susanna Rawlings ? Qu'était-il arrivé à la jeune Anglaise... Les portes s'ouvrirent sur la moquette bleue. Pistolet au poing, il se rua vers la suite occupée par Farmayan, vit les portes déchiquetées par les balles, la parcourut sans voir personne.

Pas de Susanna. Le coffre-fort était ouvert, des affaires en désordre traînaient partout. Il regagna l'ascenseur, se demandant qui trahissait qui.

Le lobby était toujours désert. On n'avait même pas couvert la dépouille de Manoucher Farmayan. Il fit le tour de la réception et pénétra dans la salle de sécurité. Deux gardes en civil s'y trouvaient. Paisibles.

— Vous avez vu ce qui est arrivé ? demanda-t-il.

— Oui, Sir. Nous avons donné l'alerte. Le Palais nous envoie des renforts.

— Qui a fait cela ?

— Plusieurs hommes armés. Des terroristes. Ils n'ont pas quitté l'hôtel. Nous ne savons pas exactement où ils se trouvent, il y a tant de cachettes. Mais ils ne peuvent pas s'enfuir, il y a déjà deux voitures de police qui bloquent leur véhicule...

Malko ressortit de la pièce, de plus en plus perplexe. Il composa sur le téléphone du desk la ligne directe de Clan Grinnel et lui relata ce qui venait de se passer.

— Venez, fit-il, je me demande ce que cela cache.

À peine avait-il raccroché que la réceptionniste réapparue miraculeusement s'approcha de lui.

— Sir, on vous demande.

Il prit l'autre appareil. C'était la voix douce de Susanna Rawlings.

— Malko ? Je vous ai cherché dans tout l'hôtel. Où étiez-vous ?

— Vous savez ce qui est arrivé ?

Elle eut un petit rire de gorge.

— Bien sûr ! Je voulais vous dire au revoir...

— Vous partez ? Où ?

Nouveau rire léger.

— Je vais vous expliquer tout cela. Venez me rejoindre. Je suis dans le sauna réservé aux femmes. La gardienne vous laissera passer. C'est une copine. Venez vite, ajouta-t-elle mystérieusement, sinon, cela risque d'être trop tard...

Malko préféra ne pas laisser de message à la réception pour Clan Grinnel. Il dégringola l'escalier jusqu'à la salle de gymnastique qui se trouvait au niveau de la piscine, fréquentée par les riches Omanaises qui venaient y transpirer élégamment leur huile d'olive.

Une jeune femme en survêtement l'accueillit avec un sourire complice et le guida dans un vestiaire, attendant à un sauna.

— Laissez vos affaires là, fit-elle. Miss Rawlings est à l'intérieur.

Malko se déshabilla, ne gardant qu'un slip, enveloppa son pistolet dans une serviette et poussa la porte du sauna. Allongée sur une planche, nue comme un ver, Susanna le contemplait en souriant.

— Entrez et fermez la porte, dit-elle, sinon nous allons prendre froid.

Il régnait déjà une chaleur étouffante à l'intérieur de la cabine en pin. Malko aperçut, posées à côté de la jeune Anglaise, les boîtes contenant les émeraudes et les rubis et son Walther PPK. Elle sourit en remarquant le canon de son pistolet extra-plat.

— Je vois que vous êtes prudent, dit-elle. Venez, je vais vous faire une place...

Elle avait disposé des serviettes sur le bois, en une couche moelleuse. Malko ne put s'empêcher de l'admirer. Ses seins splendides, ses hanches en amphore, ses longues cuisses charnues, tout en elle respirait la sensualité. Sauf ses yeux pervenche.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-il. Qui a tué Manoucher Farmayan ?

— J'attends d'aller prendre mon avion, dit-elle. Par faveur spéciale du Palais, j'ai pu obtenir un laissez-passer de sortie. Je pars dans trois heures sur la Gulf Air pour Djeddah où je rattrape l'Airbus Air France. Je serai à Paris ce soir. Fraîche et reposée pour une agréable soirée.

Elle parlait d'un ton enjoué comme si rien ne s'était passé.

— Qui a tué Farmayan ? répéta-t-il.

Elle bâilla.

— Ses amis iraniens.

— À cause du massacre de Beyrouth ?

— Non. Ils ont découvert qu'il leur avait revendu les TOW cinq fois le prix auquel les Américains les lui avaient facturés. Ils n'ont pas vraiment aimé. Il a gagné plus de soixante millions de dollars sur leur dos.

Malko n'en revenait pas.

— Mais comment l'ont-ils appris ?

Elle le regarda en souriant sans répondre. Il en eut froid dans le dos.

— C'est moi qui étais chargée d'envoyer les ordres de virement, des deux côtés, expliqua-t-elle avec simplicité.

— Vous êtes vraiment une horrible salope, murmura Malko. Pourquoi ?

Susanna secoua ses cheveux auburn.

— Pour une très bonne raison. Ceci.

Elle désignait les boîtes de pierres précieuses.

— Je ne comprends pas. Vous ne pouviez pas simplement les lui prendre ?

La jeune Anglaise eut un sourire ironique, plein d'amertume.

— Vous ne connaissez pas Farmayan. Il m'aurait poursuivie au bout du monde. Et de toute façon, il avait mon passeport. J'ai essayé de traiter avec vous pour filer d'ici. J'étais prête à prendre le risque de le laisser vivant derrière moi. Vous n'avez pas accepté m'obligeant à me débarrasser de lui. Je détenais une information que mes amis anglais étaient prêts à me payer très cher. De l'argent et la possibilité de partir d'ici. Plus l'élimination de Farmayan par ses propres amis. Pourquoi aurais-je épargné ce gros porc ?

« Comme ils voulaient éviter un affrontement sanglant, j'ai pris son arme et je les ai guidés.

— Vous êtes abominable, dit-il.

Elle s'étira.

— Vous êtes injuste mais je vais vous prouver que vous me plaisez quand même.

— Comment ?

— Savez-vous pourquoi je vous ai donné rendez-vous dans ce sauna ?

— Non.

— Parce que le commando qui a éliminé Farmayan a pour ordre de vous tuer aussi.

Ses yeux pervenche disaient qu'elle ne mentait pas. Il sentit son estomac se contracter.

— Moi ? Pourquoi ?

Susanna eut son sourire angélique.

— C'est le grand nettoyage de printemps. Dans ce pays où tout marche à la baguette, le Sultan trouve que vous faites un peu désordre. Lui et Al Faker ont décidé de liquider Farmayan et vous, puis de faire abattre vos assassins par les gens de la garde royale.

« Ensuite, il n'y aura plus qu'à déclarer Mr Grinnel persona non grata pour pouvoir expédier en Iran William Schackley. Et Oman

retrouvera la paix.

Malko revit Ali Faker, la veille au soir, lui conseillant de partir... Tout était déjà décidé... L'Omanais avait essayé de l'aider, à sa façon... Et Clan Grinnel qui arrivait. Il risquait de se faire massacrer lui aussi.

— Savez-vous où se trouvent ces tueurs ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— Aucune idée. Ils doivent fouiller l'hôtel. Mais ici, c'est réservé aux femmes, vous ne risquez rien.

Elle se pencha vers lui, frottant ses seins gonflés à sa poitrine nue, avec un air de chatte langoureuse.

— Nous devrions profiter de ces quelques instants de paix, murmura-t-elle. Qui sait ce que l'avenir nous réserve ? Nous ne nous reverrons peut-être jamais. Autant partir sur un bon souvenir.

— À condition que vous en soyez un.

— Salaud !

Elle l'avait pincé de toutes ses forces. Ses yeux pervenche avaient brusquement foncé.

Elle n'eut pas le temps de répliquer.

La porte du sauna s'ouvrit brutalement. Le cœur de Malko sauta dans sa gorge. C'était la jeune Anglaise de garde à l'entrée.

— Vite, dit-elle, ils vont venir. Ils sont allés chercher une femme pour voir s'il y avait quelqu'un ici. Je leur ai menti...

Susanna se retourna vers lui comme une chatte en colère.

— Bien fait, ils vont vous tuer !

Folle de rage qu'il ait refusé leur dernière étreinte.

Malko se mit debout.

— Combien sont-ils ? demanda-t-il à Susanna.

— Va leur demander, fit-elle.

La gifle partit si vite que Susanna ne la vit pas venir. Sa tête cogna la paroi de bois et son regard pervenche se vitrifica.

— Fils de pute, murmura-t-elle, je t'arracherai les couilles.

Elle voulut saisir son Walther, mais Malko l'écarta et la prit à la gorge de la main gauche, lui comprimant les carotides. Ses yeux d'or striés de filaments verts.

— Susanna, dit-il, vous allez m'aider ou je vous emmène comme bouclier. C'est vous qui mourrez la première. Combien sont-ils ?

— Six, fit-elle d'une voix étranglée. Ils vous tueront.

— Quel armement ?

Susanna lui jeta un regard à la fois haineux et admiratif.

— Des pistolets-mitrailleurs. Des pistolets.

Malko la lâcha et prit son Walther.

— Rendez-moi ça ! cria-t-elle.

Il avait déjà jailli de la cabine du sauna et s'essuyait rapidement. Susanna ne le quittait pas des yeux, tassée dans un coin. Entièrement

rhabillé, il lança le pistolet à terre et sortit. La gardienne l'attendait, morte de frousse. Elle ouvrit une porte donnant sur un couloir étroit.

— Partez par ici, dit-elle, ils ne savent pas que j'ai la clef.

— Où cela mène-t-il ?

— Vous rejoignez l'auditorium. Après, vous ferez ce que vous voulez. Faites attention, je les ai entendu parler, ils sont tout autour de l'hôtel. Ne cherchez pas à sortir.

— Merci, dit Malko.

Il s'engouffra dans le couloir et elle referma à clef derrière lui. C'était sombre, silencieux et rassurant, mais il ignorait totalement où il allait.

Le tout était de trouver un téléphone et d'alerter l'ambassadeur ; il était le seul à pouvoir arrêter la machine mise en marche pour le broyer. Le plan des Omanais était simple : effacer toute trace de l'opération.

Il erra un moment dans les couloirs, sans oser changer d'étage. C'était plein de salons déserts, de passages, de chambres. Il déboucha brusquement en face de la piscine, aperçut un jeune barbu, un fusil d'assaut à l'épaule et battit précipitamment en retraite. Il avait peur de s'aventurer dans un ascenseur qui pouvait se révéler un piège mortel, mais il ne pouvait tourner éternellement comme un rat empoisonné dans ce cauchemar climatisé...

Il pensa soudain aux cuisines. Cette entrée-là était peut-être moins surveillée. Il pourrait éventuellement se cacher dans un des véhicules de livraison. Il refit en sens inverse le chemin qu'il avait parcouru et retrouva le palier de l'ascenseur N° 3 qui lui servait de point le repère.

Son cœur battait la chamade lorsqu'il poussa la porte d'acier de la cuisine. Trois femmes étaient en train d'essuyer des verres. Il traversa le local rapidement, émergeant de l'autre côté sous la voûte de l'entrée de service. Malheureusement, il n'y avait aucun camion en vue... Il hésitait quand un employé de l'hôtel à la peau très sombre surgit à côté de lui, l'air affolé. Fuyant visiblement les cuisines. Il aperçut Malko et se précipita sur lui.

— Sir, Sir, you go...

En mauvais anglais, il expliqua à Malko que la direction de l'hôtel avait demandé d'évacuer les sous-sols où se cachaient des terroristes.

Les tueurs voulaient avoir les coudées franches pour liquider Malko... Ce dernier remercia, le laissa partir et revint vers les cuisines maintenant désertes, avec les rôtis abandonnés et les plats qui fumaient encore. Il vit un téléphone et essaya l'extérieur. En vain. Il aurait fallu appeler d'une chambre ou d'un bureau, mais c'était trop dangereux. Il décida alors de tenter une sortie et se glissa vers la voûte de feutrée de service. La principale se trouvait à sa droite, avec les fontaines encadrant le parking. S'il filait à gauche, il avait une chance

de gagner le bord de mer et ensuite le village d'*Al Bustan*... Sauf si ses adversaires planquaient le long de la plage. À droite, il tombait forcément sur eux.

Quasiment impossible.

Il se préparait à retourner à l'intérieur pour chercher un téléphone lorsqu'il aperçut une silhouette émerger de la grande porte.

Susanna Rawlings.

Elle portait seulement un vanity-case dans la main droite et se dirigeait vers le parking. Au même instant, un homme jaillit de derrière un bosquet, une Kalachnikov à la main, juste dans le dos de la Britannique.

En une fraction de seconde, Malko réalisa que son alliance vénéneuse avec les Omanais n'était qu'illusion. Le plan d'Ali Al Faker était encore plus parfait qu'elle ne l'avait pensé.

L'homme s'apprêtait à lui tirer une rafale dans le dos !

— Susanna ! Attention !

Malko n'avait pu s'empêcher de crier. La jeune femme se retourna avec la vitesse d'un cobra et l'homme aussi. Malko vit une barbe, un bandeau rouge et le canon de la Kalach braquée sur lui. Ils tirèrent en même temps. La rafale de la Kalach fit sauter des éclats de pierre sans toucher Malko, l'homme fit un pas en avant, lâcha son arme. Malko entendit un second coup de feu. Puis un troisième. Susanna Rawlings avait posé son vanity case et achevait posément l'homme qui avait tenté de la tuer.

Deux détonations claquèrent. Il tomba, elle remit son pistolet dans son sac, puis se précipita vers les marches du parking.

Elle ne les atteignit jamais. Un second tueur avait surgi. Il lui lâcha une rafale presque à bout portant qui dut la couper en deux. Malko, la gorge nouée, vit Susanna Rawlings pivoter, tourner sur elle-même, le corps secoué par les impacts. Ses lunettes noires explosèrent, son vanity case aussi et elle tomba dans la fontaine de gauche. Le contenu du vanity case se répandit à terre et Malko aperçut distinctement les émeraudes et les rubis s'éparpiller sur le ciment. L'homme qui avait tué Susanna ne s'en préoccupa nullement. Il avait repéré le cadavre de son copain et Malko.

Abrité derrière la Range-Rover, il termina son chargeur sur lui, appelant du renfort à grands cris.

Trois hommes, puis un quatrième, surgirent de l'*Al Bustan*. L'un plongea vers le parking, grimpa le long du mur, pour prendre Malko à revers. Les quatre autres foncèrent, tirant de toutes leurs armes, forçant Malko à rentrer à l'intérieur de l'hôtel. Il recula en courant vers les cuisines. Les cinq tueurs surgirent sur ses talons, s'encourageant par des cris sauvages. Il n'avait pas assez d'avance pour les semer.

Cette fois, c'était l'hallali.

Une rafale de projectiles pulvérisa la porte qu'il venait de franchir.

CHAPITRE XIX

Une balle ricocha avec un grincement aigre sur l'acier inoxydable d'une grosse cuisinière, perçant ensuite un chaudron qui commença à perdre son eau. Malko se retourna. Le premier des tueurs iraniens se trouvait à dix mètres derrière lui ! Il fonça, zigzaguant entre les cageots de légumes, les tables roulantes, les fourneaux, s'engouffra dans un étroit couloir, déboucha dans un bureau minuscule, dut faire demi-tour.

Pour gagner du temps, il prit à deux mains une table à roulettes chargée de victuailles et la projeta en direction de la porte battante par laquelle arrivaient ses poursuivants. Le premier s'écrasa dessus, carambolant dans un effroyable bruit de vaisselle, ce qui fit gagner quelques précieuses secondes à Malko. Ce dernier arrivait à la fin du dédale des cuisines. Il bouscula un petit Pakistanais égaré qui venait à sa rencontre et qui se releva, pour se trouver nez à nez avec un des Iraniens. Sans hésiter, l'Hezbollah lui tira une rafale de Kalach en pleine poitrine.

Le regard de Malko fut attiré soudain par un objet rouge qui tranchait sur le mur clair. Le gros bouton rouge du système anti-incendie que lui avait montré le cuisinier, deux jours plus tôt. Dessous, une plaque annonçait : « Attention, en cas d'incendie, appuyez sur ce bouton et évacuez immédiatement les cuisines sous peine de mort. »

Sans hésiter, il appuya sur le bouton qui se mit à clignoter tandis qu'une sirène se déclenchait, hululant comme dans un sous-marin. Au moment où le premier Iranien surgissait, il tira sur lui.

L'autre esquiva et se planqua derrière une énorme cuisinière. L'arrosant au jugé avec sa Kalach. Derrière lui, Malko entendait les vociférations de ses copains. Malko s'accroupit près de la porte, à l'abri d'un meuble métallique. Empêchant ses adversaires de progresser rapidement. Il jeta un coup d'œil à sa Seiko-Quartz. Quarante-sept secondes s'étaient déjà écoulées depuis le moment où il avait appuyé sur le gros bouton rouge...

Il lâcha encore deux coups de feu. Une rafale arracha des esquilles de bois à la porte derrière lui. Le silence retomba. Pour le rejoindre, les Iraniens devaient traverser un espace découvert où ils étaient sûrs de se faire allumer. Soudain, une porte en acier glissa lentement hors

du mur, derrière Malko.

Il n'eut que le temps de rouler à l'extérieur. Le battant pare-feu se ferma avec un chuintement hydraulique, enfermant les Iraniens dans les cuisines. Si le cuisinier avait dit vrai, ils allaient périr, asphyxiés par l'oxyde de carbone destiné à stopper un éventuel incendie. Ils n'avaient pas matériellement le temps de rebrousser chemin jusqu'aux autres portes situées bien loin derrière eux, qui se fermaient en même temps.

Malko laissa les battements de son cœur se calmer dans le couloir baigné d'une musique douce, remit un chargeur dans son pistolet extra-plat et se dirigea vers l'ascenseur, les tympan vibrant encore des rafales de Kalachnikov.

Il déboucha dans l'immense lobby vide, d'un silence de mort, à part le bruissement de la fontaine. Le cadavre de Manoucher Farmayan était toujours là. Malko fonça à la réception. Personne. Il découvrit trois hommes dans la salle de sécurité. Ils le regardèrent comme s'il débarquait de la Lune. Un Libanais retrouva le premier l'usage de la parole.

— Sir, on vous croyait mort ! Ces hommes vous cherchaient.

— Vous n'avez pas appelé du secours ?

— Si, si, affirma le Libanais, une patrouille de la Garde royale est en route.

Malko et l'employé gagnèrent l'entrée de l'*Al Bustan*. Quatre Land-Rover arrivaient à toute vitesse, hérissées de soldats en armes. La première s'arrêta devant le véhicule des Iraniens. Le conducteur en descendit et alla au-devant d'eux. Sans même lui demander de lever les mains, l'officier qui commandait la patrouille lui vida son chargeur dans le ventre.

Le Sultan avait vraiment décidé de faire le ménage. L'élimination des Iraniens étant le dernier maillon de la chaîne exterminatrice... Normalement, lui aussi aurait dû faire partie des cadavres. L'officier était arrivé devant celui de Susanna Rawlings. Il lança un ordre et ses hommes rabaissèrent la jupe de la jeune femme qui découvrait ses cuisses. Ensuite seulement, ils commencèrent à ramasser les émeraudes et les rubis éparpillés au soleil...

Malko se trouva nez à nez avec l'officier commandant le détachement. Un Britannique. Les deux hommes se toisèrent et Malko lut dans les yeux de son vis-à-vis une immense surprise. Vite réprimée.

— Que s'est-il passé, Sir ? demanda le Britannique. On nous a dit que l'hôtel avait été attaqué par des terroristes.

— C'est tout à fait exact, confirma Malko. Ils ont tué la personne qui se trouve dans le hall et cette femme. Ils ont également tenté de m'assassiner. J'ai pu leur échapper.

— Où sont-ils ?

— Dans les cuisines, dit Malko. Morts, je pense.

— Morts ?

— Absolument. Sauf si leurs poumons supportent l'oxyde de carbone.

Il relata ce qui s'était passé tandis qu'ils gagnaient le troisième étage, entourés de soldats de la Garde, sous la direction du Libanais. Celui-ci trouva l'interrupteur déconnectant le système anti-incendie et mit en marche la ventilation, afin d'évacuer le gaz mortel.

Cinq minutes plus tard, il fit coulisser la porte anti-feu.

Les cinq Iraniens gisaient en désordre, juste derrière le battant. Ils avaient les visages convulsés et bleuâtres des gens morts par asphyxie. Leurs armes éparées autour d'eux. L'officier de la garde eut une mimique choquée.

— *Disgusting...*

Il se tourna vers Malko.

— Nous allons fouiller tout l'hôtel pour voir s'il ne reste pas un des criminels quelque part. J'aimerais vous voir par la suite...

— Avec plaisir, dit Malko.

Puisqu'on faisait le ménage, il avait furieusement envie de régler ses comptes à lui. Ensuite, ce serait trop tard.

Les petites rues calmes de Medina Quabouz étaient d'un calme absolu. Malko pénétra dans le jardin de la résidence du chargé d'affaires iranien au volant de sa Honda.

Les gardes se précipitèrent. L'un d'eux le reconnut et demanda à son copain de prévenir Iradj Kosrodar. Malko lui emboîta le pas sans que l'autre garde ne réagisse. L'Iranien frappa à une porte et l'ouvrit. Aussitôt, Malko l'écarta et entra à sa place.

Iradj Kosrodar était derrière un bureau. Il pâlit en voyant Malko et se leva, ne sachant quelle attitude adopter.

— Ils sont tous morts, annonça Malko d'une voix froide. Vos hommes, Manoucher Farmayan et Susanna Rawlings. Et pour vous, c'est fini.

— Je ne comprends pas, balbutia l'Iranien. Qu'est-ce qui est fini ?

Malko sortit de sa ceinture le pistolet en or donné par Ali Al Faker.

— La vie, Mr Kosrodar.

La première balle atteignit le chargé d'affaires sous le nez et la seconde le frappa en pleine poitrine. Malko fit le tour du bureau et par sécurité, lui en tira encore une dans l'oreille, ce qui acheva de le faire basculer de son fauteuil.

En sortant du bureau, il se heurta aux deux gardes. Ceux-ci

reculèrent en voyant l'arme et se ruèrent dans le bureau. Malko remonta dans sa voiture et fit demi-tour. Avant de démarrer, il prit le pistolet d'or et le jeta sur le perron. C'était plus amusant que le crime soit signé.

Par Ali Al Faker.

C'est le cœur presque heureux qu'il reprit la direction du freeway. Sa balade n'était pas terminée, pourtant.

Le portail de la résidence d'Ali Al Faker n'avait pas encore été réparé et Malko pénétra sans difficulté dans la propriété. La Rolls-Royce blanche était devant la porte, le chauffeur au volant, et il se heurta pratiquement à l'Omanais. Ce dernier eut un imperceptible mouvement de surprise à sa vue, mais se reprit immédiatement et lui adressa un sourire chaleureux, de toutes ses dents « tressées ».

— Quelle bonne surprise !

— Bonne, je l'ignore, répliqua Malko. Surprise, je n'en doute pas. Tout a été fait pour que je ne sois pas là maintenant. Je suis désolé d'être le seul accroc à votre plan de nettoyage. Manoucher Farmayan est mort, Susanna Rawlings aussi, ainsi que tous les membres du commando. Vous avez même une petite prime...

— Que voulez-vous dire ? demanda l'Omanais visiblement inquiet, en l'entraînant à l'intérieur.

— Iradj Kosrodar, fit Malko. Je viens de l'abattre avec le pistolet que vous m'aviez gentiment offert...

Ali Al Faker eut un geste fataliste.

— Une arme est faite pour s'en servir, et je ne regretterai pas Mr Kosrodar. Je suis croyant et il n'interprétait pas le Coran d'une façon qui m'agréa. Allah reconnaîtra les siens...

Arrivé dans le bureau, il adressa un sourire cynique et presque tendre à Malko.

— Vous semblez indestructible, Mr Linge ! Je m'en réjouis. Ce qui s'est passé n'est pas mon fait, mais celui de Sa Majesté. Elle a cru agir conformément aux intérêts de notre pays. Nous n'avions pas demandé à être mêlés à cette histoire et notre bonne volonté était totale. Or, nous nous retrouvons en situation de nous brouiller avec les Iraniens et avec les Américains...

— Vous avez donc choisi de vous brouiller avec les Américains, conclut Malko avec un sourire sans joie.

Ali Al Faker approuva d'un hochement de tête.

— On finit toujours par se réconcilier avec les Américains.

Un serviteur apparut avec une bouteille de Dom Pérignon, qu'il déboucha, et remplit deux verres. Ali Al Faker leva le sien.

— Je bois à votre survie tout à fait extraordinaire, dit-il. Si un jour vous désirez travailler pour notre pays, nous serons heureux d'utiliser un homme tel que vous.

C'était irréal. Trinquer avec l'homme qui avait, par deux fois, comploté sa mort... Le Champagne parut à Malko légèrement amer et pourtant c'était un Dom Pérignon d'une excellente année. Dans cette partie du monde, on s'entretuait pour se réconcilier cinq minutes plus tard avec le même enthousiasme. Al Faker reposa son verre.

— Pour Kosrodar, ne vous tracassez pas, j'en fais mon affaire. Vous n'aurez aucun ennui. Les Iraniens nous doivent bien cela.

— Donc, vous allez bien leur rendre l'otage ?

L'Omanais inclina la tête.

— Oui, Mr Linge. Nous ne pouvons pas faire autrement. Sa Majesté a reçu un message de Téhéran. Très ferme. Ils le veulent. C'est pour eux une question de principe. Vous pouvez quitter Oman la tête haute. Vous avez fait l'impossible pour sauver Mr William Schackley. Ceux qui vous ont envoyé ici le savent. Sa Majesté a été impressionnée par votre courage et votre détermination. Elle a décidé de ne pas vous tenir rigueur de vos entorses à la loi omanaise.

« Maintenant, je dois vous laisser. Mais nous nous reverrons avant votre départ.

Une Bentley arborant sur son aile gauche le fanion britannique stationnait devant *l'Al Bustan*. Des soldats omanais cernaient encore l'hôtel à la recherche d'hypothétiques terroristes. Malko trouva l'officier britannique en grande conversation avec John Abercrombie et Clan Grinnel. L'homologue britannique du chef de station de la CIA avait surgi durant l'absence de Malko. Celui-ci fut accueilli avec chaleur par Grinnel qui s'appuyait sur une canne à pommeau d'argent.

— Vous avez eu une chance inouïe, fit-il. Ces types voulaient vraiment votre peau.

— Où sont Chris et Milton ? demanda Malko.

— Ils fouillent l'hôtel.

John Abercrombie adressa un sourire un peu crispé à Malko.

— Heureux de vous revoir.

La dépouille de Manoucher Farmayan ne souillait plus le hall. On avait même nettoyé le marbre blanc et seule une dalle fendue rappelait la mort atroce de l'Iranien. Les deux Britanniques se levèrent et prirent congé. Dès qu'ils furent seuls Clan Grinnel explosa :

— Ce salaud d'Abercrombie savait tout depuis le début ! Ces « Cousins » sont décidément des enfoirés Susanna Rawlings travaillait pour lui et l'a tenu au courant de toutes les tractations.

— Vous ignorez le plus beau ! dit Malko. La raison de ce dernier massacre.

— C'est la réponse au massacre de Beyrouth ?

— Pas du tout.

Il lui communiqua les révélations de Susanna Rawlings sur le bénéfice pris par Farmayan sur les TOW. Clan Grinnel était atterré.

— Les « Cousins » se moquaient de Farmayan ! Ils se sont servis de Susanna Rawlings pour renforcer leur influence à Téhéran en apprenant ce truc aux Iraniens.

On était bien loin de l'otage. Malko revint à l'essentiel.

— William Schackley est perdu, n'est-ce pas ? Je viens de voir Ali Al Faker qui me l'a confirmé.

Le chef de station de la CIA se figea.

— Je le crains, avoua-t-il. Nous ne pouvons plus rien tenter. Le Sultan est resté sourd à nos appels et le State Department a tranché. Impossible de nous brouiller avec Oman pour récupérer un chef de station imprudent. Les Iraniens ont bien joué en mettant la pression maxima sur les Omanais. En plus, ils ont soudoyé leurs amis japonais. À leur instigation, ceux-ci ont signé un contrat avec les Omanais pour enlever dix millions de barils de pétrole à 3 dollars au-dessus du cours.

Trente millions de dollars. C'était la rançon payée par Téhéran à Oman pour l'otage américain. Malko débordait d'amertume en pensant à William Schackley si près et pourtant définitivement perdu.

— Quand je pense à ce qui va arriver à Schackley, dit Clan Grinnel, j'ai envie de foutre ma démission à Langley.

Malko avait la gorge nouée, lui aussi. C'était plus que l'échec d'une mission...

— Vous quitterez Oman dès que possible avec Chris et Milton, fit l'Américain. Votre séjour ici ne se justifie plus.

Malko préférait ne pas être là lorsque William Schackley partirait pour son voyage vers l'enfer.

Malko laissa le téléphone sonner plusieurs fois avant de se décider à répondre. Il n'attendait plus rien et se préparait à passer la soirée seul.

C'était la voix joviale et amicale d'Ali Al Faker. L'Omanais débordait de chaleur.

— J'aimerais que vous veniez ce soir chez moi, dit-il, je reçois quelques amis.

— Je n'ai pas vraiment envie de faire la fête, fit Malko.

— Je vous comprends, admit l'Omanais. Mais j'ai une surprise pour vous.

Probablement une douzaine de Philippines dociles. Malko n'avait vraiment pas le cœur à ce genre de galipettes. L'Omanais sentit sa réticence et précisa.

— Ce n'est pas ce que vous pensez. Venez. Je vous envoie ma voiture.

Il raccrocha sans laisser à Malko le temps de discuter. Ce dernier, intrigué, décida de se rendre à l'invitation de l'Omanais. Quand il descendit vingt minutes plus tard, la Silver Spur blanche était là.

Une centaine d'invités se pressaient dans le jardin d'hiver. Ali Al Faker était invisible, mais Farida semblait attendre Malko près de l'entrée, plus belle que jamais dans un tailleur de velours cintré qui mettait en valeur ses hanches en amphores... Elle s'approcha aussitôt de Malko et lui dit à mi-voix :

— Mon mari est retenu à Salamah jusqu'à demain.

Ses yeux noirs en disaient beaucoup plus. En dépit du désir qu'il éprouvait pour elle, Malko fut déçu. Certes, il était heureux de revoir Farida, mais, pour l'instant, elle était loin de ses préoccupations. La jeune femme se rapprocha encore et lui glissa à l'oreille :

— Je sais ce qui s'est passé, je suis désolée.

La musique, le brouhaha, le ballet des serveurs et des Philippines se glissant entre les invités mâles pour leur offrir leurs talents paraissaient affreusement futiles à Malko. Farida l'entraîna dans un coin plus tranquille. Ses yeux noirs brûlaient de passion. Dès qu'ils furent seuls elle ronronna :

— Je ne savais pas qui tu étais ! Tu me plais encore plus maintenant.

Elle avait écrit sur le front : baise-moi.

Ali Al Faker fit son apparition, dans une superbe dichdacha marron. Il alla droit vers Malko et l'étreignit, à la bédouine, lui glissant à l'oreille :

— J'ai quelque chose d'important à vous dire, retrouvez-moi dans mon bureau.

Malko y arriva le premier, laissant derrière lui une Farida déçue et fut rejoint quelques instants plus tard par l'Omanais.

— J'étais avec Sa Majesté, annonça tout de go l'Omanais. J'ai parlé du cas William Schackley.

— Oui, fit Malko, le cœur battant.

— Je vais vous offrir un cadeau de départ, dit Ali Al Faker. Quelque chose qui vous paiera un peu des dangers que vous avez courus.

À son regard, Malko vit qu'il ne plaisantait pas. Il attendit,

anxieux. Allait-il toucher les dividendes de ses risques et de ses efforts ?

La voix d'Ali Al Faker lui parvenait comme dans un brouillard, lui détaillant son offre. L'ultime odyssée de William Schackley.

Malko contemplait le ciel semé de myriades d'étoiles, attendant la Rolls qui devait le ramener, devant la résidence d'Ali Al Faker lorsqu'une voix fit derrière lui :

— Je te raccompagne.

Farida avait passé une zibeline claire sur ses épaules, parfaitement inutile étant donné la température, un sept-huitième qui s'arrêtaït assez haut pour ne rien laisser ignorer de ses jambes admirables. Sa Jaguar surgit en face du perron, amenée par un des Pakistanais de leur hôte. La jeune femme s'assit à la place du passager et Malko prit le volant. Intrigué par son audace, il demanda :

— Tu ne crains pas que ton mari apprenne que nous sommes partis ensemble ?

— Je m'en moque, dit-elle.

Elle le regardait, ses grands yeux en amande étincelant comme des charbons ardents.

Dès qu'ils furent sortis de la propriété, elle se rapprocha de Malko. Ses mains coururent sur lui, sa bouche se posa dans son cou, le mordillant et elle murmura d'une voix haletante :

— J'ai très envie de toi. J'aurais voulu que tu me prennes tout à l'heure, devant tout le monde.

Elle avait atteint sa virilité et s'activait dessus avec habileté.

— Tout droit, souffla-t-elle, ensuite, tu passes devant l'Intercontinental. Il y a un chemin qui rejoint Quorum Heights.

Elle se pencha, tordue par-dessus l'accoudoir et sa bouche remplaça ses mains. Lorsqu'ils atteignirent le quartier résidentiel, Farida releva la tête.

— Va jusqu'à la mer, dit-elle.

Ils se retrouvaient en face d'une grande plage dominée par le *Gulf Hôtel*. Un chemin s'enfonçait vers l'océan Indien, mais un panneau indiquait « Interdit de conduire sur la plage ». Malko s'y engagea. Farida, la tête sur son épaule, serrait sa virilité palpitante entre ses doigts.

— Arrête-toi au bout.

Il s'arrêta tout au bord de l'océan, en face d'une grande propriété. Farida sortit de la voiture et s'appuya au capot.

— C'est ma maison, dit-elle. Prends-moi ici.

Elle glissa une main sous sa jupe et se débarrassa d'une boule de

dentelle noire qui fut aussitôt emporté par le vent vers les vagues de l'océan Indien. Malko la prit ainsi allongée sur le long capot, sans même lui ôter sa zibeline. Quand il explosa au fond de son ventre, elle lui déchira la nuque de ses ongles, comme pour lui laisser une marque indélébile.

Puis, ils restèrent serrés l'un contre l'autre. Le vent soufflant du golfe Persique était presque frais. La vague de plaisir retombée, Malko se remit à penser à l'ultime promesse d'Ali Al Faker.

Allait-elle se terminer comme les autres ?

CHAPITRE XX

Des voitures de police bloquaient tous les accès à la piste d'envol pour hélicoptères qui se trouvait en prolongement du chemin menant à la résidence d'Ali Al Faker. L'endroit étant désert, à part les ambassades pas encore en service de Shati-Al-Quorum, personne ne s'apercevait de ce déploiement de forces. On ne voyait rien de Sultan Quabouz Street, le freeway qui passait un kilomètre plus loin, à l'intérieur des terres.

Des soldats avaient pris position sur la plage déserte et sale. Une BMW bleue et blanche de la police, hérissée d'antennes, commandait le dispositif, stationnée à côté de l'« hélicoptère pad ». Très loin, le dôme d'or de la mosquée Al Faker scintillait dans le soleil levant. Une Rolls-Royce blanche émergea de la propriété d'Ali Al Faker. Elle stoppa à côté de la voiture de police, mais personne n'en descendit.

Puis quelques minutes plus tard, un point noir apparut à l'horizon au-dessus de l'océan Indien, venant du nord. Un gros hélicoptère Puma aux couleurs omanaises. Il descendit lentement et se posa à côté de la BMW. Quand la poussière se fut dissipée, on vit qu'il avait ses portes latérales ouvertes et qu'il était vide, à part les deux pilotes.

Plus rien ne se passa pendant un long moment. Puis, une ambulance apparut, suivant un chemin parallèle au freeway, escortée de deux motards en casque blanc. Elle s'immobilisa à côté de la Rolls-Royce blanche. Ses portes arrière furent ouvertes par son chauffeur. Des policiers se rapprochèrent, formant un cercle compact, armes tournées vers l'extérieur. Même si une voiture était passée à proximité, ses occupants n'auraient pu voir que des uniformes, les véhicules et cet hélicoptère prêt à décoller.

Le fusil de fabrication américaine était un lourd Remington, calibre 7,62, équipé d'une lunette Redfield. Son chargeur contenait cinq cartouches qui quittaient le canon à 853 mètres-secondes. Une arme peu courante, en dotation dans certaines unités de « Marines » pour les tireurs d'élite.

Chris Jones le prit, le soupesa, cherchant le meilleur emplacement

pour le tenir. À côté de lui Milton Brabeck, dont la tête dépassait tout juste la balustrade cernant la terrasse de la future ambassade du Koweït décolla ses yeux de ses jumelles et annonça d'une voix blanche :

— Il vient d'arriver.

Chris Jones appuya le canon du Remington à la balustrade et s'agenouilla. Il cala la crosse à son épaule et à sa joue avant de placer son œil droit dans l'axe du viseur.

Il avait fixé la mire à 500 mètres, mais avec cette arme, il pouvait faire mouche jusqu'à 900 mètres.

La terrasse était à environ 450 mètres des voitures et de l'hélicoptère. Ils auraient pu prendre position sur celle de l'ambassade des Émirats Arabes Unis qui se trouvait devant eux, décalée sur la gauche et beaucoup plus près de leur objectif. Seulement, au premier coup de feu, c'est vers cette terrasse que se dirigeraient les regards et la riposte éventuelle.

Chris Jones chercha sa cible. À 200 mètres il en aurait discerné le visage, là, il devait se contenter d'une silhouette bien nette. Il mit sur le compte de la brise soufflant de l'océan Indien les larmes qui brouillaient sa vision. Il essuya son œil droit et le recolla à la lunette.

Cette fois, l'image floue devint parfaitement visible, au centre des quatre traits noirs qui convergeaient vers elle.

Dans un silence mortel, Chris Jones observait dans son viseur la porte arrière de l'ambulance.

Deux hommes s'y affairaient. L'un avait le corps penché à l'intérieur, l'autre tenait la porte ouverte. À trois mètres d'eux, un officier omanais à la grosse moustache noire, la main sur la crosse de son Webley, surveillait les alentours.

Les montants d'une civière apparurent. Puis des pieds. Ils appartenaient à un homme qui était sanglé dessus. Chris Jones sentit ses yeux le picoter. Il n'avait jamais rencontré William Schackley en chair et en os, n'en ayant vu que des photos. Là, il était trop loin pour distinguer le visage qui émergeait de la couverture blanche.

De la main gauche, il dut de nouveau s'essuyer les yeux. Il reprit sa mire. Le point de rencontre des quatre traits noirs du viseur se trouvait juste au milieu de la civière. On posa celle-ci à terre, le temps de refermer les portes. Derrière Chris Jones, la voix blanche de Malko demanda :

— Vous êtes prêt ?

Il jouait machinalement avec le trousseau de clefs qui leur avait permis d'accéder jusque-là.

Trop ému pour parler, l'Américain inclina la tête affirmativement.

— Allez-y, Chris, dit Malko.

Milton Brabeck avait repris ses jumelles. Il retint son souffle, avec

une prière silencieuse pour l'homme qui allait mourir.

Un bruit d'enfer. Une secousse qui rejeta Chris Jones en arrière, comme si le fusil avait explosé. La grosse douille de laiton rebondit sur le ciment de la terrasse avec un bruit clair. Dans ses jumelles, Milton Brabeck vit le corps sur la civière tressauter comme s'il avait reçu une décharge électrique. L'officier de police avait déjà sorti son Webley quand Chris Jones tira pour la seconde fois.

Son second projectile arracha l'homme de la civière, le faisant rouler à terre. Il ne vit plus dans son viseur qu'une grosse tache sombre sur le drap.

Des policiers couraient dans tous les sens, une voiture de police démarra en trombe. Chris Jones s'essuya les yeux pour la troisième fois. Il avait l'impression que l'air ne passait plus dans ses poumons. La silhouette tombée de la civière ne bougeait plus. Aucun être humain n'aurait pu survivre à deux projectiles de cette puissance en pleine poitrine.

Des policiers se précipitèrent et remirent l'occupant de la civière sur le brancard. Un homme descendit de la Rolls et s'avança vers le corps étendu. Il l'examina brièvement puis remonta. C'était Ali Al Faker. Puis les policiers se ruèrent vers le Puma et y enfournèrent la civière tachée de sang par une des portes latérales. Chris, dans son viseur, voyait les bouches ouvertes des policiers qui hurlaient des ordres, les gens qui couraient dans tous les sens, une fébrile et vaine animation.

Le Puma s'arracha du sol dans un nuage de poussière qui recouvrit tous les acteurs de la scène et s'éloigna en crabe vers la mer dans le chuintement puissant de ses deux rotors. Une voiture de police émergea de la poussière, fonçant vers l'alignement des ambassades d'où étaient partis les coups de feu. Les phares de la Rolls Royce blanche clignotèrent brièvement, puis la voiture démarra lentement et fit demi-tour, s'éloignant en direction de la résidence d'Ali Al Faker.

— Vous avez réussi, Chris, dit Malko d'une voix blanche.

Ses yeux le picotaient. Il regarda l'hélicoptère qui n'était plus qu'un point minuscule au-dessus de l'océan Indien, filant vers Bandar Khomeiny, de l'autre côté du golfe Persique.

Les Iraniens avaient réclamé William Schackley, ils allaient le recevoir...

Chris Jones se releva, dépliant avec lenteur ses cent quatre-vingt-douze centimètres. Il était blanc comme un linge et des larmes emplissaient ses yeux sans qu'il songe à les essuyer. Il resta quelques secondes immobile, puis, de toutes ses forces, projeta le lourd Remington contre le mur. La crosse se brisa net et le canon retomba sur le ciment dans un bruit de ferraille.

— C'est le dernier service que nous pouvions lui rendre, dit Malko.

- {1} Venez ! Venez ou je vous tue !
- {2} Les États-Unis.
- {3} Le chef.
- {4} Les Chiïtes.
- {5} Salaud !
- {6} Cathédrale irlandaise de New York.
- {7} Gardes du corps.
- {8} Voir *La Madone de Stockholm* SAS n° 86.
- {9} Les homologues britanniques de la CIA
- {10} Oui ?
- {11} Police secrète du Shah d'Iran.
- {12} Police secrète de l'Ayatollah Khomeiny.
- {13} « Compagnons de route ».
- {14} Poignard recourbé.
- {15} Gemmology Institute of America.
- {16} Équivalent de la DST française.
- {17} Kalach, en dialecte beyrouthin.
- {18} Section.
- {19} Sandwich au mouton.
- {20} Tisane de fleurs d'oranger.
- {21} Environ 1 500 francs.
- {22} L'Iran fait chier.
- {23} Non, non.
- {24} Oui, bien sûr.
- {25} Décret religieux.
- {26} M. Kosroddar est là, s'il vous plaît ?
- {27} Clan ! Plongez !
- {28} Regardez ! regardez !
- {29} Demain, si Dieu le veut.
- {30} Chéri.
- {31} Démon.